Les Temps Modernes

11e année REVUE MENSUELLE n° 121 1/2

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Janvier 1956



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général :
MARCEL PÉJU

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort
pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire,
mandat-carte, mandat-poste chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

Les Temps Modernes

UN FUTUR POUR LES ANTILLES ?

Voudra-t-on me suivre aujourd'hui dans une contrée déshéritée entre toutes, car l'histoire semble l'avoir fourvoyée dans une impasse dont, au premier abord, on n'est pas bien sûr qu'elle puisse jamais sortir ? Les maux dont elle est affligée sont si patents et, sans doute, si peu curables qu'à les décrire et à leur chercher des remèdes on a noirci, en vain, des montagnes de papier. Des *missi dominici*, des commissions d'enquête s'y sont succédé sans que leurs coûteux périples aient sensiblement amélioré l'état du patient. Un organisme international a même été installé en permanence à son chevet, dont le vent emporte les « recommandations » et qui n'a réussi qu'à nantir de grasses sinécures une bureaucratie aussi prolixe qu'impuissante.

Cette contrée n'est pas seulement digne de sollicitude parce que la misère y règne. Beaucoup d'autres portions du globe terrestre souffrent aussi de la faim. Son plus grand malheur est de ne posséder ni l'unité de langue, de traditions et d'aspirations nationales, ni la cohésion qui confèrent à un peuple une raison d'être, de lutter, d'espérer en l'avenir, même s'il est durement exploité et opprimé. La contrée dont je parle n'a même pas cette chance. Elle existe sans exister. Elle n'est encore qu'une abstraction, une vue de l'esprit. On dit chez nous « les Antilles » ou, si l'on traduit de l'anglais, « les Indes Occidentales » ou « la Caraïbe », pour désigner un ensemble qui n'a pas de contours précis, qui n'est reconnu officiellement par personne et qui, au moins en apparence, manque d'homogénéité.

Que faut-il enfermer dans ce concept fluide ? S'agit-il, comme

le Japon ou l'Indonésie, d'un archipel, formé uniquement des îles éparpillées dans la mer des Antilles (ou mer des Caraïbes) ? Notre contrée englobe-t-elle certains territoires continentaux limitrophes, non « indépendants », tels que les trois Guyanes ou le Honduras britannique ? Doit-on n'admettre dans ladite région que des territoires « dépendants », ainsi qu'en a décidé arbitrairement l'organisme international auquel j'ai fait allusion, la Commission Caraïbe, pour la bonne raison qu'elle émane de quatre métropoles ? Faut-il inclure dans la « Caraïbe », comme le font certains universitaires américains, toutes les républiques « indépendantes » de l'Amérique Centrale ? S'agit-il d'une zone purement stratégique, d'une « Méditerranée américaine », tous les rivages hétérogènes que baigne cette mer intérieure étant déclarés nécessaires à la défense du canal de Panama ? Ou bien faut-il dénier toute réalité à la contrée en question, n'envisager que des territoires séparés, que l'on identifierait par le drapeau qui flotte sur leurs monuments, ou, par extension, des associations de territoires hissant le même drapeau métropolitain ? Et, dans ce dernier cas, quelle serait notre optique ? Aurions-nous celle de la plupart de nos compatriotes, pour qui les Antilles, c'est essentiellement le groupe formé par la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane française ? Ou celle des Britanniques, pour qui c'est l'ensemble dénommé *British West Indies* ? Ou celle des Hollandais, qui n'ont d'yeux que pour Curaçao et Surinam ? Ou celle des Américains, qui pensent surtout à leurs possessions de Porto-Rico, des îles Vierges, et à leurs vassaux de Cuba et de Saint-Domingue ?

A ces questions, nul ne peut répondre, car nul n'a qualité pour trancher.

Pour moi, tout en sachant ce que ma sélection a de subjectif et de conventionnel, je ne m'occuperai que des îles, quel que soit leur degré de « dépendance » ou d' « indépendance », et surtout de celles dont les populations, dans leur grande majorité, descendent d'anciens esclaves amenés d'Afrique[1]. J'ai visité, de février à avril 1955, un certain nombre d'entre elles : la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, la Trinité et Haïti, et j'ai lu à peu près tout ce qu'on a pu écrire de valable à leur sujet.

1. Relayés, après l'Émancipation, notamment à la Trinité, par des travailleurs contractuels en provenance des Indes orientales.



Physiquement, ces îles m'ont paru se ressembler comme des sœurs. Ne sont-elles pas les fragments d'un continent effondré ? Bien que séparées les unes des autres par la mer et, dans une large mesure, privées de contacts réciproques, on dirait qu'elles se sont donné le mot pour nous offrir des traits presque identiques. Même relief tourmenté et volcanique, même tonalité générale du climat, en dépit de quelques variantes, même végétation tropicale, même type d'agriculture, d'habitat, d'alimentation, même façon de se vêtir, mêmes survivances folkloriques du lointain passé africain, mêmes croyances et même magie et, dominant tout le reste, le commun dénominateur de la race noire, plus ou moins métissée.

Me permettra-t-on une image, empruntée à l'esclavage ? De même que, jadis, les enfants d'esclaves étaient vendus à l'encan à des maîtres différents, arrachés l'un à l'autre, condamnés à ne plus jamais se revoir, les sœurs antillaises ont été asservies séparément, au cours de l'histoire, par un petit nombre de prédateurs qui, après avoir détruit leurs liens de parenté, leur ont imposé, chacun à chacune, leur langue, leur culture, leur religion, leurs mœurs et jusqu'à leurs simagrées, leur domination économique et politique, leur système monétaire et leurs lois. Si bien qu'elles sont, aujourd'hui encore, non pas « antillaises », mais françaises, anglaises, américaines, hollandaises, espagnoles. Et cela n'est pas moins vrai de celles qui ont cessé d'appartenir à leur métropole d'origine (sans, toutefois, acquérir une véritable indépendance, puisqu'elles n'ont fait que changer de maître ou se trouvent entraînées dans l'orbite d'un puissant voisin).

A une époque où la colonisation de l'Asie et de l'Afrique ne faisait que débuter, et où elles approvisionnaient seules le monde en sucre, elles furent, malgré leurs dimensions modestes, de riches empires pour les puissances européennes qui se les approprièrent et se les disputèrent âprement. Aujourd'hui non seulement la canne à sucre est produite en abondance ailleurs et la betterave a quelque peu détrôné la canne [2], mais les centres de gravité du monde se sont déplacés, les parties décisives ne se jouent plus dans la mer des Caraïbes, et l'opinion publique de notre continent ne leur consacre

2. Cuba fait exception, qui demeure un des grands fournisseurs de sucre de la planète.

plus qu'une attention distraite. (Seul l'Oncle Sam garde un œil entrouvert sur celles de ses humbles voisines qui échappent encore, de moins en moins d'ailleurs, à son contrôle.) Servantes vieillies et délaissées, les Antilles ne se rappellent vraiment au souvenir de leurs maîtres d'Europe que lorsque les œillades américaines se font trop provocantes. Passées ces alertes, les métropoles européennes sont trop accrochées ailleurs pour ne pas les laisser dormir du sommeil des décadences.

Dès le premier abord, elles donnent au visiteur une surprenante impression de vétusté. C'est qu'il ne s'attendait pas à y trouver encore si visibles les stigmates de l'esclavage. Après plus d'un siècle (mais un siècle, est-ce très long ?) les vestiges de la hideuse institution ne se sont pas effacés. Les hommes ont été émancipés, on ne les mène plus guère à coups de fouet, mais la société esclavagiste a, pour une large part, survécu. Comme l'observe Eric Williams, « l'abolition de l'esclavage a laissé le nouvel affranchi aussi dépendant et à la merci du Sucre-Roi qu'il l'avait été comme esclave [3] ». Et Joseph Zobel fait dire à un ancien esclave martiniquais : « Quand je fus revenu de l'ivresse de ma libération, je dus constater que rien n'était changé pour moi ni pour mes compagnons de chaînes... Je restai comme tous les nègres dans ce pays maudit; les békés [4] gardaient la terre, toute la terre du pays, et nous continuions à travailler pour eux... [5] ». Cette persistance du passé esclavagiste, qui frappe tous les observateurs, on ne la décèle pas seulement dans d'innombrables signes extérieurs (ainsi, les misérables cases d'esclaves, toujours debout, autour de la plantation sucrière), mais, ce qui est pis, dans les attitudes mentales des deux races : complexe de supériorité chez le blanc, complexe d'infériorité chez l'homme de couleur, mentalité routinière et symptômes de dégénérescence chez le créole blanc, nonchalance et aversion pour le travail sur les plantations chez le descendant d'esclaves etc, etc. Tout au long de notre étude, nous retrouverons des séquelles du mal ancien. C'est en partie parce qu'elles respirent toujours l'air empoisonné de l'esclavage que les Antilles, même là où l'institution a sévi le moins longtemps, même là où le progrès matériel les a pénétrées davantage, demeurent plus ou

3. Eric Williams, *The Negro in the Caribbean*, 1942, édition anglaise, Londres, 1945, p. 15.
4. Surnom donné par les hommes de couleur aux blancs créoles.
5. *La rue Cases-Nègres*, 1950, p. 60-61.

moins paralysées dans leur développement : à des degrés divers, elles croupissent.

Cette vue peut paraître pessimiste. D'autres diront, sur le mode lyrique, que, formées de tant d'apports ethniques et culturels différents, les Antilles constituent « un des plus extraordinaires creusets de civilisations et de races qui existent à la surface du monde [6] ». Nulle part sur le globe de semblables conditions ne se trouveraient réunies. Ce serait pour les îles un « sort providentiel » que d'avoir, « au cours des siècles, été colonisées par les peuples les plus divers » et leur « admirable complexité » ferait d'elles un véritable « microcosme colonial [7] ». Même l'atroce traite des esclaves, rebaptisée, pour les besoins de la cause, « diaspora noire », apparaîtrait, à la lumière de cette séduisante dialectique, comme un « bienfait [8] ». Peut-être, mais je me rallierais plutôt, pour ma part, à l'opinion émise ici même par Michel Leiris, à savoir que « ce mélange si rare, loin de répondre à une sorte de chance singulière qui aurait été celle des Antilles, s'est opéré, originellement, sous le signe de l'esclavage et *qu'il y a là comme une espèce d'hypothèque qui... n'est pas encore levée* [9] ».

*
* *

Un autre aspect du mal dont souffrent les Antilles, c'est leur isolement. Non seulement, on l'a vu, la nature les a séparées les unes des autres, mais l'histoire a superposé à l'obstacle de la mer des barrières artificielles, politiques, linguistiques, monétaires et douanières. Leur repliement sur elles-mêmes, leur « insularité » sont, pour une large part, responsables de leur stagnation. Même lorsqu'elles sont rattachées à la même métropole, leurs contacts réciproques sont des plus réduits et elles se connaissent mal. La Guadeloupe et la Martinique, pourtant si voisines, forment deux petits mondes qui se boudent. Haïti est un pays dont l' « élite » parle le français et pourtant sa brillante renaissance culturelle ne suscite que de faibles échos dans les Antilles françaises. Entre les deux grands territoires britanniques, la Jamaïque et la Trinité

6. Eugène Revert, *Les Antilles*, 1954, p. 37.
7. Jacques Crockaert, *La Méditerranée américaine*, 1927, p. 33-35.
8. Alfred Métraux, *in* « Haïti, Poètes noirs », *Présence Africaine*, n° 12, p. 21.
9. *Temps Modernes*, février 1950.

(distants, il est vrai, de plus de 1.500 kilomètres), les liens sont encore plus ténus; et ce n'est que tout récemment qu'ils ont commencé à se resserrer. Chaque tronçon antillais est en liaison beaucoup plus étroite avec la métropole dont il dépend qu'avec ses voisins immédiats. Les communications maritimes d'une île à l'autre sont très réduites et le commerce inter-antillais presque nul. L'avion est le seul moyen de communication pratique. Mais les voyages aériens sont coûteux et accessibles aux seuls privilégiés. Ajoutons qu'à l'école, l'enfant apprend à connaître dans le détail les institutions et l'histoire de la lointaine métropole, mais que ses éducateurs s'abstiennent de lui parler des Antilles et d'éveiller en lui la notion d'une solidarité régionale. Rien d'étonnant à ce que le sentiment d'une unité antillaise (analogue à celui qui, par exemple, soude à travers le monde les Juifs ou les Arabes) soit si lent à se développer dans la conscience populaire.

Certains prétendent que les jeux de l'histoire sont faits et qu'un tel sentiment est condamné à ne jamais naître. Les Antilles seraient figées dans leur condition présente, cloisonnées pour toujours, prisonnières de cordons ombilicaux indestructibles, elles n'auraient aucune chance de sortir de leur impasse, elles n'auraient, selon une expression consacrée, d'avenir que derrière elles. Elles ne pourraient plus jamais jouer qu'un obscur rôle de « satellites [10] ».

D'autres, au contraire, croient déceler les symptômes, encore dissimulés dans les profondeurs, encore à peine conscients chez les autochtones, d'une évolution qui serait en train de défaire ce qu'a fait — et fait si mal — l'histoire, et de rendre aux Antilles la vie et, avec la vie, l'espoir : en leur ouvrant un avenir solidaire.

Avant de confronter ces deux hypothèses et d'essayer de lire dans le futur de la Caraïbe, je voudrais récapituler, en une brève synthèse, les maux qu'elle a hérités du passé. Ce n'est pas arbitrairement que cette étude portera sur la région dans son ensemble, et non sur telle île en particulier. J'ai pu, en effet, me convaincre que, dans leurs traits essentiels, ces maux sont partout les mêmes : seuls les détails peuvent varier. Malgré leur isolement et leurs apparentes dissemblances, les Antilles ont, au moins, un patrimoine commun indiscutable : leurs misères.

10. Paul Blanshard, *Democracy and Empire in the Caribbean*, New-York, 1947, p. 337-340.

Misères et splendeurs des Antilles.

Les îles ont été dotées par la nature d'un merveilleux climat, d'un sol fertile où presque tout pourrait croître, d'une végétation luxuriante. Sans doute y a-t-il des ombres au tableau de cette abondance : elles sont affligées de zones de sécheresse; une partie de leur sol, trop montagneux, est impropre à la culture; elles sont incapables de produire du blé; elles ne possèdent ni charbon ni minerai de fer. Mais, en dépit de ces déficiences, la vie pourrait y être douce et facile pour l'homme; et cependant, par un monstrueux paradoxe, l'homme (ou plus exactement l'homme exploitant l'homme) a fait en sorte qu'on y trouve, comme dit le grand Guadeloupéen Rémy Nainsouta, « beaucoup de misère au milieu de ressources naturelles illimitées [11] ». Pourquoi avoir honte de l'avouer ? Comme tant d'autres voyageurs, ce qui m'attirait vers les îles, le jour froid de février où je m'embarquai au Havre, c'était bien davantage leur soleil et leur lumière, et la tant rebattue « magie » des tropiques, que leurs plaies et leurs détresses. Le sociologue le plus atrophié ou le plus endurci par la pratique de sa spécialité n'en est pas moins un être humain, qui a besoin, au moins par moments, de s'évader. Mais, à peine touché le sol des Antilles, dès le premier contact avec l'affreuse lèpre de Pointe-à-Pitre, je me suis vu rappeler (pourquoi avais-je voulu l'oublier ?) que nulle part au monde l'évasion n'est possible ni permise, et encore moins aux Antilles qu'ailleurs. Car, sans doute, nulle part au monde le contraste n'est-il plus accusé que dans les îles entre la bienfaisance de la nature et la malfaisance de la société, entre la splendeur des paysages et le dénuement des êtres humains, et, comme dit le professeur Revert, entre « le luxe éclatant de quelques-uns et l'infinie misère de la masse [12] ».

Insisterai-je au risque de paraître enfoncer des portes ouvertes ? Car, sur cette misère incroyable, innommable, tous les témoignages, d'où qu'ils viennent, concordent. Personne, aucun voyageur aucun enquêteur, n'a jamais rapporté d'un séjour aux Antilles (qu'il s'agisse des Antilles françaises, britanniques, américaines

11. *Sésame !... ou les clés de la prospérité agricole*, Guadeloupe, 1941.
12. *Op. cit.*, p. 189.
13. *Temps Modernes*, février 1950.

ou « indépendantes ») un autre diagnostic. Ici même, Michel Leiris a parlé d' « impression de cauchemar », de « tableau de honte et de misère [13] ». Un parlementaire, Charles Viatte, s'est écrié à la tribune de l'Assemblée Nationale : « Quand je dis « état de misère », il ne s'agit, vous le pensez bien, de ma part, d'aucune démagogie d'aucune sorte. Je défie quiconque de faire trois kilomètres à la Guadeloupe ou à la Martinique... sans être effrayé des constatations qu'il peut faire [14]. » Jadis l'illustre Lloyd George traitait les Antilles de *slums* (taudis) de l'Empire britannique [15]. Le professeur Macmillan, spécialiste des îles, notait qu' « une étude sociale et économique des Antilles est nécessairement une étude de la misère [16] ». Les enquêteurs des Nations Unies ont constaté à Haïti un état de choses « proche d'un niveau de famine [17] ». L'actuel gouverneur de Porto-Rico, Luis Muñoz Marin, a défini son île « un pays de mendiants et de millionnaires, de statistiques trompeuses et de réalités désolantes [18] ». Et le grand poète cubain Nicolas Guillen [19] de chanter :

Faim des Antilles,
Douleur des Indes Occidentales...

Cette misère, on voudrait pouvoir la traduire en chiffres indiscutables. Mais ce n'est pas facile. Les statistiques manquent, ou ne concordent pas, ou sont trop anciennes. Elles suffisent néanmoins à établir que le revenu annuel par tête d'habitant est extrêmement bas. Eugène Revert et Jean Pouquet, dans leurs petits livres récents sur les Antilles [20], l'évaluent aux alentours de 180 à 200 dollars américains pour Porto-Rico et les Antilles hollandaises, 140 à 150 pour les îles Vierges et la Trinité, 75 à 135 pour Cuba, 103 pour la Jamaïque, 100 pour les Antilles françaises, 63 pour la République Dominicaine et 24 pour Haïti. Même en admettant

14. *Journal Officiel*, 12 février 1954, p. 180.
15. Williams, *op. cit.*, p. 5.
16. W. M. Macmillan, *Warning from the West Indies*, réédition Penguin, 1938, p. 44.
17. *Mission en Haïti*, 1949, p. 99.
18. Williams, *op. cit.*, p. 31. Eric Williams me demande de préciser que cette déclaration a été faite vers 1929, alors que Munoz Marin n'était pas encore au pouvoir.
19. *Chansons cubaines*, Paris, 1955, p. 43.
20. Revert, *op. cit.*, passim ; — Jean Pouquet, *Les Antilles françaises*, 1952, p. 51.

que ces chiffres soient en retard sur la réalité présente et qu'il faille leur appliquer un certain coefficient de majoration, ils n'en demeurent pas moins catastrophiques : on estime que le revenu par tête d'habitant aux Antilles « dépendantes » se situe entre le sixième et le quart de celui des métropoles [21]. Si, à Porto-Rico, où le coefficient de majoration a été un des plus élevés, (il s'est accru d'environ 70 % de 1940 à 1952) il n'en reste pas moins inférieur de moitié à celui de l'État le plus pauvre de l'Union nord-américaine [22]. A la Trinité, où le chiffre précité doit être majoré d'un coefficient du même ordre, le revenu moyen ne dépasse pas aujourd'hui le tiers de celui de la Grande-Bretagne [23].

Les salaires, hier de famine, ont, certes, augmenté en valeur absolue sous la pression des travailleurs organisés ; mais ils demeurent extrêmement médiocres et leur hausse est le plus souvent dépassée par celle du coût de la vie.

Le chômage sévit à l'état endémique, aggravé par la mécanisation (pourtant timide) de l'agriculture que les velléités d'industrialisation (là où elles se manifestent) ne compensent qu'en partie. A la Jamaïque 18 à 25 %, à Porto-Rico environ 13 % de la force de travail sont en chômage permanent. La Martinique n'a pas révélé ses chiffres, mais ils ne doivent pas être plus réconfortants. A quoi s'ajoute le chômage saisonnier, la culture de la canne à sucre ne procurant guère plus de 175 à 200 jours de travail par an.

Les Antillais présentent tous les symptômes de la sous-alimentation. Il n'est que de les voir mâchonner, à longueur de journée (en dépit des textes de loi qui répriment sévèrement ce « délit »), des tiges de canne à sucre, ramassées dans les champs ou sur les routes, pour apaiser leur faim. Une commission d'enquête a établi qu'à la Jamaïque, en 1937, la moyenne des calories absorbées n'était que de 1.800 par jour. La nourriture n'est pas seulement insuffisante, elle est mal dosée : déficience en protéines et graisses animales, excès de féculents [24] ; d'où le ventre protubérant des gosses et la tendance des adultes à la léthargie.. La mortalité infantile est très élevée ; de 10 % environ à la Jamaïque, elle

21. Luc D. Fauvel, *Rapport sur le Développement industriel dans la Caraïbe*, 1952, p. 13-14.
22. *Puerto Rico : A Study in Democratic Development*, Philadelphie, 1953, p. 24.
23. A. A. Shenfield, *New Commonwealth*, « British Caribbean Supplement », Londres, 14 novembre 1955, p. IX.

atteindrait, assure-t-on, 23 % du chiffre des naissances dans les campagnes de la Martinique [25]. L'état sanitaire est désastreux. La tuberculose, les maladies vénériennes, la malaria, l'ankylostomiase, le pian (maladie cutanée tropicale) font des ravages. L'équipement médical, bien que sans cesse amélioré, est encore très insuffisant. En Martinique, les médecins manquent et la capacité hospitalière atteint à peine le quart des besoins [26].

Le logement est peut-être l'indice le plus tangible de la misère antillaise. La vue des « cases » exiguës et sordides, mal protégées contre la chaleur, la pluie et le vent, dans lesquelles s'entassent pour dormir (souvent, à même le sol, sur des hardes) des familles pléthoriques (à raison de 4 à 5 personnes en moyenne dans une ou, au maximum, deux pièces) a consterné tous les enquêteurs, de quelque métropole qu'ils vinssent. Mais qui pouvait mieux maudire la maison natale qu'un enfant du pays comme Aimé Césaire : « Une... petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri des dizaines de rats...; une petite maison cruelle..., le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole... Et le lit de planches d'où s'est levée ma race..., avec ses pattes de caisses de kérosène..., et sa peau de cabri, et ses feuilles de banane séchées, et ses haillons [27]. »

Si nous passons au chapitre de l'instruction, le tableau n'est pas beaucoup plus réjouissant. Le pourcentage des illettrés se situe entre 20 et 40 % de la population dans les Antilles « dépendantes » et il atteint 85 % en Haïti. Encore ces chiffres donnent-ils une image embellie de la réalité : le pourcentage des personnes réellement capables de lire et d'écrire est certainement bien inférieur à celui qu'ils laissent supposer. Le pourcentage des enfants scolarisables qui ne vont pas du tout à l'école se situe entre 20 et 40 % dans les Antilles « dépendantes », il atteint 60 % dans la République Dominicaine et 85 ou 90 % en Haïti. Encore les classes ne sont-elles guère fréquentées par plus de la moitié des enfants scolarisés. Les raisons ? Les distances de la maison à l'école sont excessives; là où il n'existe pas de cantine

24. Fauvel, *op. cit.*, p. 169-170.
25. *Alizés*, nº 4, janvier 1953, p. 10.
26. *Le Monde*, 19 janvier 1954.
27. *Cahier d'un Retour au Pays natal*, 1947, p. 38 (écrit en 1936-1937 et publié pour la première fois, en revue, en 1939; une édition définitive est en préparation à *Présence Africaine*).

scolaire, l'écolier reste privé de nourriture jusqu'au soir ; enfin et surtout, les enfants sont obligés trop souvent de participer aux travaux de leurs parents ou de s'engager comme manœuvres sur les plantations. Eric Williams estime que la raison fondamentale de l'analphabétisme dans les îles, c'est la politique délibérée des planteurs et des gouvernements de maintenir le peuple dans l'ignorance, afin de mieux pouvoir continuer à le subjuguer et à l'exploiter [28].

Il n'est pas surprenant que la misère antillaise engendre une apathie, un manque d'enthousiasme pour l'effort productif, qui ont frappé tous les observateurs [29] et dont se lamentent tous les employeurs. Plus ou moins consciemment, le travailleur des îles résiste par une sorte de grève perlée à l'exploitation économique dont il est la victime. Il travaille au ralenti. Il ne travaille chez les autres que juste le temps nécessaire pour subsister. Et, pourtant, on ne saurait attribuer cette « paresse » tant décriée ni à une déficience héréditaire, ni même au climat tropical : tous les experts s'accordent pour reconnaître que, transporté dans les métropoles, l'Antillais se révèle un excellent travailleur; et les émigrants jamaïcains ont naguère prouvé leur énergie en construisant, sous les tropiques, le canal de Panama. Comme l'écrit le Guadeloupéen Henri Rousseau Nadir : « Les gens de chez nous sont courageux, travailleurs : *mais il faut les payer* [30]. »

Dans le camp des privilégiés, on ne nie pas la misère antillaise. Comment le pourrait-on ? Mais on s'efforce d'en estomper les traits. Dans ce climat béni, nous assure-t-on, pas besoin de se chauffer, l'habillement et le logement sont réduits au minimum; quant à la nourriture, elle est fournie par les quelques fruits tropicaux qui environnent la « case » et, s'il y a vraiment sous-alimentation, elle est compensée par la vie au grand air, par les vertus tonifiantes du soleil et de la mer. La viande, sans doute, est inconnue; mais l'Antillais « *n'en a pas envie* [31] ». Il est exact que la générosité de la nature compense, aux îles, dans une trop faible mesure, les méfaits du système économique et, que si l'on s'en

28. *Op. cit.*, p. 46-47.
29. Cf. Fauvel, *op. cit.*, p. 172-174; — William J. Makin, *Caribbean Nights*, Londres, 1939, p. 24.
30. *Réalités Coloniales*, 1954, p. 93.
31. Déclarations d'un fils de planteur à Pierre et Renée Gosset, « Scènes de la vie martiniquaise », *Réalités*, avril 1954.

tenait aux seules données fournies par les statistiques, il y a belle lurette qu'une partie de la population antillaise aurait péri d'inanition. Mais ce léger correctif ne saurait excuser ou légitimer le système lui-même. Quant à l'argument selon lequel les Antillais « n'ont pas de besoins », il est, en tous temps et en tous lieux, celui des ennemis du progrès humain, qui s'efforcent de prévenir ou de nier la naissance de nouveaux besoins pour n'avoir pas à les satisfaire.

La « poussée démographique »

Cette misère, au milieu de ressources naturelles illimitées, quelles en sont les causes ? Me transportant d'île en île, chaque fois partagé entre le ravissement et l'indignation, j'ai essayé de comprendre le pourquoi d'un pareil dénuement.

Une des causes est ce que les sociologues appellent dans leur jargon la « poussée démographique ». Partout il y a disproportion entre la population et les ressources que le système économique actuel met à sa disposition. A première vue, le problème paraît insoluble. Un des héros des *Semences de la Colère*, du romancier haïtien Anthony Lespès, s'écrie, dans un moment de découragement : « Plus je l'étudie, et plus j'ai tendance à conclure que toutes les issues sont fermées... La population rurale augmente à un train d'enfer. D'ici quelque temps, nous serons à quatre millions d'habitants. Où voulez-vous que tous ces gens-là vivent ? De quoi voulez-vous qu'ils vivent ? Où voulez-vous qu'ils aillent ? » La même question désespérée est posée, pour la Barbade, par le romancier George Lamming [32].

Quelques chiffres donneront une idée de ce « train d'enfer ». Dans toutes les Antilles le taux des naissances l'emporte, de loin, sur celui des décès. A la Jamaïque le premier se situe entre 34 et 36 pour mille et le second entre 11 et 13 pour mille, ce qui donne un taux d'accroissement annuel de la population de 23 pour mille. Les records sont battus par Porto-Rico avec un taux d'accroissement qui se situe entre 26 et 29 et la Trinité avec un taux de 32 pour mille. Les Antilles françaises ont un taux à peine inférieur, et celui de Haïti se situe aux alentours de 18 pour mille. Chaque année

32. Port-au-Prince, 149, p. 163; Lamming, *Les Iles fortunées*, traduction française, 1954, p. 79.

la Martinique (dont on évalue la population entre 270.000 et 290.000 habitants) s'accroît de quelque 6.000 à 7.000 unités et la Guadeloupe (population de 275 à 300.000 habitants) de 6.000 unités. Si les taux d'accroissement actuels se maintiennent, on peut escompter que la population des Antilles aura *doublé* d'ici 40 à 50 ans. Cette poussée démographique dépasse même celle de l'Algérie, dont le taux n'était que de 16 pour mille en 1954.

Il est à remarquer que le taux d'accroissement est fonction directe de l'amélioration des conditions d'existence de la population et notamment de la santé publique. Il est plus élevé à Porto-Rico, territoire américain, qu'aux Antilles britanniques, plus élevé dans ces dernières que dans les Antilles françaises, et Haïti, dont la population s'accroît néanmoins avec une rapidité inquiétante eu égard à l'extrême dénuement de ce petit pays, vient bon dernier. Chaque progrès matériel dont bénéficieront les Antilles à l'avenir risque d'accélérer encore l'accroissement de la population. C'est un fait arithmétique que, dans tous les pays à natalité croissante, les jeunes tendent à former l'élément dominant de la population. En Martinique, par exemple, le recensement de 1946 a révélé que les moins de 19 ans représentaient 43,9 % de la population totale. Le corollaire de la poussée démographique, c'est le drame d'une jeunesse oisive et désespérée.

La densité de la population est extrême. Alors qu'elle ne dépasse pas 74 au km² dans la France métropolitaine, elle atteint 480 à 500 à la Barbade, 270 en Martinique, presque autant à Porto-Rico, 170 en Guadeloupe, 120 à la Jamaïque et à la Trinité, 115 en Haïti. Encore faut-il noter que la plupart des Antilles sont des îles montagneuses et volcaniques, dont une faible partie seulement du sol est cultivable et que, si l'on envisageait le nombre d'habitants par rapport aux superficies cultivables et non par rapport à la superficie totale, on obtiendrait des densités très supérieures et qui s'aligneraient sur les plus fortes du monde entier.

Un autre aspect de la « poussée démographique » aux Antilles, c'est la ruée vers les villes. Les travailleurs du sol, à qui répugne l'exploitation sur les plantations de canne à sucre, sont attirés par les activités commerciales ou industrielles et les salaires des agglomérations urbaines. Ils désertent la campagne et viennent s'entasser dans les capitales où ils augmentent le nombre des sans-logis et des sans-travail. La population de Fort-de-France (Martinique) avec ses 70.000 habitants, a triplé de 1901 à 1946.

Le quart de l'île vit maintenant dans le chef-lieu du département. La capitale de la Jamaïque, Kingston, avec ses faubourgs, compte plus de 200.000 habitants, soit au moins 15 % de la population de l'île. 40 % de la population de la Trinité ne vit plus dans les villages. San Juan, la capitale de Porto-Rico, est une ville de plus de 225.000 habitants. Ciudad Trujillo, la capitale de la République Dominicaine, a passé en deux ans, de 1950 à 1952, de 181 à 200.000 habitants. A Cuba 40 % de la population se rencontre dans des cités de plus de 60.000 habitants, et la population de la Havane dépasse 850.000 personnes.

D'affreuses zones de taudis et de « bidonvilles » s'étendent autour de ces capitales et les moyens mis en œuvre pour les supprimer se sont avérés jusqu'ici impuissants [33].

A cette « poussée démographique », quels remèdes ?

De bons apôtres prétendent qu'en réduisant le nombre des naissances illégitimes et en inculquant aux autochtones la notion du « péché » on mettrait un frein aux débordements de la natalité. C'est un fait que de 50 à 60 % des enfants antillais naissent en dehors du mariage. Les raisons de cet état de choses, plutôt insolite dans une région réputée chrétienne, sont fort complexes : y jouent leur part les coutumes « matrilinéaires » d'origine africaine, les obstacles apportés par l'esclavage à la fondation d'un foyer et, de nos jours, la propension des mères à enfanter des rejetons plus clairs grâce au concours d'un partenaire blanc. En outre, les mariages sont coûteux et considérés comme un « luxe pour homme blanc » et les femmes trouvent plus facilement un emploi quand elles restent célibataires. Enfin et surtout, les populations antillaises (à la différence de leurs classes moyennes) sont demeurées proches de la nature. Et, malgré leur christianisation superficielle, elles continuent à considérer l'acte sexuel comme la chose la plus normale, la moins répréhensible, et la naissance d'un enfant hors du mariage n'est entachée à leurs yeux d'aucun stigmate. Les puritains ont beau dénoncer comme un fléau cette « désorganisation de la famille », cette « démoralisation de la société », ils passent à côté du vrai problème. D'abord, il saute aux yeux que la femme y trouve la contrepartie d'une liberté beaucoup plus grande que dans les sociétés du type patriarcal. Ensuite,

33. T. S. Simey, *Welfare and Planning in the West Indies*, Oxford, 1946, p. 228.

même illégitime, l'enfant antillais n'est nullement négligé par les siens : il est, au contraire, chéri et élevé, la plupart du temps, avec un admirable dévouement[34]. C'est la misère (et non l'illégitimité de la naissance) qui est le véritable drame de l'enfance antillaise. En outre, il est très douteux qu'une « stabilisation de la vie familiale » soit susceptible de ralentir le taux d'accroissement de la population. C'est un fait que, sous la pression de la civilisation européenne et chrétienne, les unions libres sont en régression[35]. En Guadeloupe, le total des foyers « légitimes », qui n'était, il y a une quarantaine d'années que de 26 %, atteindrait aujourd'hui 61 %[36]. Et pourtant, en dépit de cette « moralisation », le rythme des naissances continue son galop. Par ailleurs, un recensement effectué, récemment, à la Jamaïque, a montré que le nombre moyen des enfants nés dans le mariage (près de 5) est très supérieur à celui des enfants nés d'une mère vivant seule (moyenne 2,7) ou en concubinage (moyenne 3,6)[37]. La thèse selon laquelle la « promiscuité » favoriserait la fécondité s'écroule devant ces chiffres.

Un remède plus agissant serait sans doute le « contrôle des naissances » (à condition, bien entendu, de ne le considérer que comme un palliatif et de ne pas le préconiser, comme font certains, aux fins d'esquiver le vrai problème, qui est celui d'une transformation fondamentale de l'économie antillaise). Mais ici on se heurte à des préjugés traditionnels entretenus et stimulés avec une aveugle obstination par l'Église catholique. A Porto-Rico, dont 85 % de la population est catholique, les distributions, par 160 cliniques prématernelles, de moyens anticonceptionnels n'ont guère eu de résultats. La femme répugne à se laisser examiner par un homme et craint, en usant de l'un de ces moyens, de passer pour une prostituée. L'homme, de son côté, redoute que le contrôle de la conception par la femme ne le dépouille de son autorité patriarcale et qu'en outre le deuxième sexe n'y trouve un encouragement à pratiquer la liberté sexuelle[38]. A la Trinité, où l'Église catholique contrôle une section bien moindre de la population qu'à Porto-Rico, elle a cependant réussi à attiser les mêmes

34. Cf. Zobel, *op. cit.*
35. Michel Leiris, *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*, 1955, p. 47, 60.
36. *Alizés*, juin-juillet 1953, p. 38.
37. Simey, *op. cit.*, p. 151-152.
38. *Puerto Rico*, cit., p. 137-143.

préjugés[39]. Même à la Jamaïque, où les catholiques ne forment que 10 % de la population, la pression de l'Église romaine fait hésiter le gouvernement à encourager ouvertement le contrôle des naissances[40]. Au cours d'une séance de l'assemblée législative à laquelle j'ai assisté à Kingston, aucun des deux partis politiques rivaux n'a osé préconiser ce moyen de freiner la poussée démographique, le plus progressif s'alignant prudemment sur les positions du plus réactionnaire. Et, pourtant, dans l'intimité, la sœur du premier ministre, Norman Manley, elle-même médecin, m'a confié à l'oreille combien elle souhaiterait voir entrer dans les mœurs le « birth control. »

En Guadeloupe, en Martinique, en Haïti où l'emprise de l'Église catholique est, au moins en apparence, totale, personne ne se risque à soulever le « lièvre » du contrôle des naissances. Même nos camarades communistes, si influents dans les Antilles françaises, semblent hésiter à prendre position à ce sujet. J'attribue leur embarras à une triple raison : 1° le parti politique métropolitain dont ils dépendent, encourage la prolifération de la race; 2° aux Antilles plus encore qu'à la métropole, ils croient devoir ménager l'Église catholique; 3° aux îles, leur adhésion à la « départementalisation[41] » les entraîne à réclamer l'application du régime d'allocations familiales en vigueur dans la métropole et qui vise, à encourager, non à freiner la natalité[42].

Il y aurait bien un remède : la soupape de sûreté de l'émigration. Elle a été ouverte dans le passé. Ce sont les Jamaïcains qui, par dizaines de milliers, ont creusé le canal de Panama. Mais cette entreprise grandiose ne dura qu'un temps. Par la suite, Jamaïcains et Haïtiens se sont embauchés en très grand nombre sur les plantations de sucre et de café de Cuba. En 1931, les premiers étaient 40.000 et les seconds 80.000. Mais, aux alentours de 1934, une vague de nationalisme et de racisme, alimentée par le chômage dû à la crise mondiale, ferma les portes de la grande île sucrière

39. Lloyd Braithwaite, *Social Stratification in Trinidad*, 1953, p. 12.
40. Blanshard, *op. cit.*, p. 65.
41. La question de la « départementalisation » sera traitée dans la seconde partie de cette étude.
42. Qui blâmerait nos camarades de chercher à soulager le sort des familles nombreuses *déjà existantes* et qui, hélas, sont si répandues dans les îles ? Mais n'est-il pas dangereux d'accorder là-bas une prime au « lapinisme », et, au surplus, d'introduire un tel écart entre les revenus des célibataires (c'est-à-dire des jeunes, qui forment la moitié de la population) et ceux des procréateurs ?

l'immigration de couleur. 60.000 émigrants haïtiens envahirent lors la République Dominicaine. Mais, en 1937, les Dominicains, ris de folie furieuse, massacrèrent sauvagement des milliers 'entre eux; d'autres furent refoulés. Aujourd'hui l'immigration es travailleurs noirs en République Dominicaine reste soumise toutes sortes de restrictions.

Les États-Unis furent longtemps un exutoire pour les Antillais, spécialement pour les Jamaïcains. En 1924, plus de 100.000 'entre eux franchirent les frontières de l'Union nord-américaine. ujourd'hui encore, il y a dans le seul quartier de Harlem, à New-ork, plus de 65.000 Antillais britanniques. L'un d'eux, le poète maïcain Claude McKay, a chanté son amour irrépressible pour tte grande Amérique, en dépit de la haine qu'elle porte aux oirs [43] :

> *Malgré qu'elle me nourrisse de pain d'amertume*
> *Et enfonce dans ma gorge sa dent de tigre...*

Pendant la dernière guerre, les Américains, qui manquaient main-d'œuvre agricole, recoururent, à nouveau, aux Jamaï-ins. A la fin de 1943, plus de 11.000 avaient été transportés ıx États-Unis. Mais la loi Mac Carran, sous prétexte de défendre pureté de la race blanche et d'assurer la primauté de l'élément glo-saxon, a limité à 100 *personnes par an* l'immigration en prove-ınce de chaque territoire caraïbe! Cependant, les derniers jour-ıux arrivés de la Jamaïque annoncent un « recrutement subs-ntiel » de journaliers agricoles à destination de la Floride.

Seuls les Porto-Ricains ont conservé le droit d'entrer librement ıx États-Unis mais ils ont dû acheter ce privilège au prix de leur dépendance. De 1944 à 1951, grâce à leur citoyenneté améri-ine, 240.000 Porto-Ricains ont quitté ainsi leur île natale à desti-ıtion de New-York. Mais cette émigration (qui se poursuit au thme de 50.000 par an) n'a pas absorbé la totalité de l'accroisse-ent annuel de la population. Et elle présente divers inconvé-ents : le Porto-Ricain, très attaché à la langue et à la culture pagnoles, se sent dépaysé aux U.S.A. et s'y heurte à une hostilité oissante.

Les habitants de la Trinité sont attirés par la richesse fabuleuse ı Vénézuela, dont ils sont les voisins immédiats. Mais, ici encore,

43. « America », sonnet, *in : The Negro Caravan*, New-York, 1941.

de sévères restrictions à l'immigration ont été édictées contre eux

Les Jamaïcains ont trouvé tout récemment un nouvel exutoire la métropole britannique. Celle-ci venant de traverser une périod exceptionnelle de « plein emploi », ils s'y sont rués à la cadenc de 15 à 20.000 par an, malgré le coût très élevé du voyage. Mai dès leur débarquement, grelottant de froid sur les quais de Liver pool, ils ont été la proie de « pick-pockets » ou délestés de leu modeste bagage, pour ensuite être victimes d'un préjugé raci qui va en s'exaspérant au fur et à mesure que les immigrant de couleur se multiplient [44]. En outre, il est douteux que la conjonc ture économique demeure aussi favorable en Angleterre, et ce exutoire reste donc bien précaire.

En moins grand nombre, les Martiniquais et les Guadeloupéen émigrent, de même, vers la métropole française, où, à l'imitatio des Corses, ils ne trouvent rien de mieux que de s'engager dan l'armée ou d'entrer dans l'administration coloniale africain devenant, bien malgré eux, des mercenaires de l'impérialisme [45].

Les Antillais quittent également les îles les plus pauvres pou les plus riches. De la Dominique, de Saint-Vincent ou de Saint Lucie, qui sont parmi les plus misérables des Antilles anglaise certains d'entre eux viennent chercher du travail en Guadelou et en Martinique. Mais c'est surtout la Trinité, avec sa prospè industrie pétrolière, qui les attire. On y comptait, en 1946, pr de 80.000 personnes nées en dehors de l'île et venues, la plupar d'autres Antilles britanniques. Le gouvernement de la Trinit n'a pas tardé à mettre un frein à cette immigration (ce qui n' d'ailleurs pas empêché celle-ci de se poursuivre illégalement Un des principaux obstacles à la fédération des Antilles britann ques, actuellement à l'état de projet [46], est précisément la craint des îles les plus favorisées de se voir submergées par l'immigratio des îles les plus déshéritées.

Toutes les portes se fermant devant les immigrants antillai

44. Cf. A. H. Richmond, *Colour Prejudice in Britain : a study of W Indian workers in Liverpool, 1941-1951.*

45. Un Martiniquais, Frantz Fanon, observe, que, jusqu'à une da toute récente, le fonctionnaire antillais en Afrique noire s'est cru supérie à l'Africain, a pris ses distances vis-à-vis de lui, l'a méprisé et traité av une certaine dureté (de peur d'être pris lui-même pour un « nègre Aujourd'hui, il aurait changé d'attitude (« Antillais et Africains », *Esp* février 1955, p. 263-268).

46. La question de la fédération sera traitée dans la seconde partie cette étude.

restent pour eux les « miroirs aux alouettes » des Guyanes, terres ıeuves, où la densité de la population est extrêmement faible. Mais les deux Guyanes en question (et bien plus encore la française que la britannique) sont des territoires insuffisamment exploités, souffrant d'une pénurie de capitaux, incapables déjà d'assurer e logement et le travail de leurs autochtones et nullement préparés à recevoir une immigration massive[47].

Ainsi donc, dans des îles surpeuplées et desquelles il est malaisé de s'échapper, une jeunesse, le plus souvent sans travail, se ronge e frein. Elle souffre d'un complexe de « claustrophobie. » Tous es garçons que j'ai rencontrés au cours de mon voyage n'avaient qu'une aspiration : partir! Avec eux et pour eux le poète Nicolas Guillen soupire :

Terre insulaire !
Ah, terre étroite !

En résumé, l'émigration n'est qu'un palliatif précaire et très nsuffisant à la poussée démographique de la région caraïbe. Le problème de la surpopulation devrait être résolu *sur place*, en s'attaquant aux causes profondes de la misère antillaise.

Concentration dans l'agriculture.

La principale de ces causes, c'est la concentration de la propriété ›ncière. Le régime de la plantation dont l'origine remonte au ébut du XVIIIe siècle, a survécu à l'abolition de l'esclavage. Il 'est même aggravé. A la faveur de la crise de réadaptation qui a ıivi l'émancipation des esclaves, des intérêts financiers ont réussi racheter nombre de plantations de dimensions moyennes pour es fondre en unités beaucoup plus grandes. Depuis, la tendance la concentration capitaliste a fait le reste. Le lecteur m'excusera e laisser parler les chiffres.

En Martinique, en 1935 (nous n'avons pas, hélas! de données lus récentes), 208 propriétaires, un peu plus de 3 % du total, ossédaient des plantations de plus de 100 hectares, accaparant 1 % du sol cultivable. 365 propriétaires, un peu plus de 5 % du

47. Cf. *Alizés*, mars 1953.

total, possédaient des propriétés de plus de 10 hectares, accaparant 75 % du sol cultivable. Par contre, 4.696 propriétaires, près de 72 % du total, possédaient des propriétés de moins de 3 hectares, c'est-à-dire d'une dimension à peine suffisante pour faire vivre une famille, soit un peu plus de 7 % du sol cultivable. Le reste de la population active était composée, dans son immense majorité, de journaliers agricoles travaillant sur les plantations et privés de terre ou possédant des jardins microscopiques.

Cette concentration inouïe de la propriété foncière a été encore stimulée depuis, à la fois par le régime du « contingentement » du sucre et du rhum qui joue en faveur des très grosses exploitations, et par toutes sortes de manœuvres et discriminations qui favorisent le gros producteur de canne à sucre aux dépens du petit. Celui-ci, endetté et ruiné, finit par être obligé de céder sa terre aux grosses sucreries. Selon le professeur Revert, qui a étudié dans le détail ce mécanisme, la « tendance au remembrement... l'a emporté d'une manière brutale [48] ».

Le sol martiniquais est monopolisé par un petit nombre d' « usines » : celles, par ordre d'importance, de Petit-Bourg, de Lareinty, de Sainte-Marie, du Lamentin, de Rivière Salée. Et le tout est entre les mains d'une caste fermée composée d'une dizaine de familles, comprenant tout au plus un millier d'individus qui se serrent les coudes, s'entraident financièrement, veillent à conserver les plantations dans l'indivis, se marient entre eux, monopolisent la totalité des bénéfices réalisés par l'industrie sucrière, contrôlent les banques, la presque totalité du commerce d'exportation et d'importation et dominent la préfecture. A leur tête régnait un patriarche de sinistre mémoire, Eugène Aubéry. André Breton, à la suite d'un séjour à la Martinique, a exercé sa verve vengeresse contre ce « personnage balzacien », ce « grand féodal », cet « homme... qui tient plus ou moins la vie de l'île sous sa dépendance ». Quand on lui résistait, le bonhomme n'y allait pas par quatre chemins. Un journaliste, André Aliker, avait osé faire campagne contre lui : il disparut, le 11 janvier 1934, et l'on retira de l'eau son cadavre, les mains liées derrière le dos. Tenant Aubéry pour responsable du meurtre, le frère d'Aliker tira sur le magnat plusieurs coups de revolver, et le tribunal

48. Eugène Revert, *La Martinique*, 1949, p. 263 ; — du même, article dans les *Cahiers d'Outre-Mer*, janvier 1948.

sans doute parce que les soupçons de l'inculpé ne lui parurent pas sans fondements, l'acquitta [49].

En Guadeloupe, la concentration est un peu moins poussée. Cela tient au fait que la culture de la canne à sucre y occupe une superficie proportionnellement moindre qu'à la Martinique. Mais les terres sucrières sont détenues par un petit nombre de sociétés, la plupart métropolitaines, dont trois contrôlent à elles seules 60 % de la production : la Société agricole et industrielle de Pointe-à-Pitre, les Sucreries Coloniales, la Société des Usines de Beauport. Ces sociétés ne cultivent pas elles-mêmes toutes les terres sucrières : elles se réservent les meilleures, et laissent travailler les plus médiocres par des petits propriétaires, baptisés « planteurs », et par des sortes de locataires dénommés « colons ». Mais les uns et les autres sont entièrement dépendants de l' « Usine », qui les exploite durement. D'ailleurs, beaucoup de « planteurs », sont en même temps « colons », et beaucoup de « colons » en même temps salariés [50]. La culture de la banane, très importante à la Guadeloupe, est beaucoup moins concentrée que celle de la canne. Cependant cinq firmes, à la fois productrices et exportatrices, monopolisent le marché et la banane n'est vraiment rentable que sur des propriétés d'au moins 6 ou 7 hectares, d'où élimination progressive des petits producteurs. L'immense majorité des Guadeloupéens sont des ouvriers agricoles, dont beaucoup possédent, par ailleurs, de minuscules parcelles de terre, insuffisantes pour les faire vivre.

Alors qu'autrefois la Jamaïque pouvait s'enorgueillir d'une assez large classe de paysans propriétaires, en 1943, 333 propriétaires possédaient des plantations de plus de 500 hectares, accaparant la moitié du sol cultivable et 921 propriétaires possédaient des domaines de plus de 100 hectares, accaparant les deux tiers du sol cultivable. 26 de ces planteurs possédaient plus de 3.000 hectares et 7 plus de 10.000 hectares. Parmi eux, la firme anglaise Tate and Lyle règne, par l'intermédiaire d'une filiale, sur plus de 25.000 hectares et produit à elle seule le tiers de la production totale du sucre jamaïcain. Elle est suivie par la famille Henriques, qui contrôle des dizaines de milliers d'hectares de canne à sucre. Par contre, 66.173 propriétaires (soit 92 % du total) devaient se

49. André Breton et André Masson, *Martinique charmeuse de serpents*, 1948, p. 81.
50. Cf. Guy Lasserre, *Cahiers d'Outre-Mer*, octobre-décembre 1952.

contenter de propriétés comprises entre 1/2 et 12 hectares. Le reste de la population rurale active (170.000 journaliers agricoles) possédaient en propre des lopins de moins d'un demi-hectare ou étaient complètement dépourvus de terre. De 1943 à 1950, cette concentration semble s'être encore aggravée.

A la Trinité, en 1946, 45 % du sol étaient accaparés par des plantations de plus de 80 hectares, 11 grandes plantations possédaient en moyenne 3.000 hectares chacune et deux d'entre elles les deux tiers des terres sucrières de l'île. Ces deux mastodontes, Caroni, une filiale de Tate and Lyle, et Sainte-Madeleine, s'étendent chacune sur environ 10.000 hectares. Par contre, 80 % des propriétaires ne possédaient que des exploitations de moins de 5 hectares, soit 19 % du sol cultivable, tandis que le reste, quelque trente mille cultivateurs, privés de terre, travaillaient comme salariés sur les plantations. De 1921 à 1946, l'aggravation de la concentration se manifeste par les chiffres suivants : le nombre des petits planteurs de canne a diminué de 26.425 à 9.441.

A la Barbade, île entièrement vouée au sucre, une poignée de grands planteurs possédaient, en 1946, des domaines de plus de 100 hectares, accaparant 75 % du sol cultivable, tandis que 92 % des propriétaires ne possédaient que des exploitations de moins de 5 hectares, soit 10 % du sol cultivable, et 77 % d'entre eux des lopins inférieurs à un demi-hectare. A Saint-Vincent, en 1935, 30 plantations occupaient la moitié du sol tandis que 95 % des propriétaires possédaient moins de 4 hectares.

A Porto-Rico, en 1935, 170 plantations de plus de 80 hectares occupaient 63,5 % du sol cultivable tandis que 3.486 petits propriétaires (45 % du total), possédant moins de 1 hectare chacun, disposaient de 3,5 % du sol. En 1940, un tout petit nombre de grandes plantations (de plus de 200 hectares) accaparaient le tiers du sol cultivable (et, bien entendu, les meilleures terres), tandis que 75 % des propriétaires ne possédaient que des propriétés de moins de 8 hectares, soit 15 % environ du sol cultivable. 70 % des terres sucrières étaient accaparées par des sociétés américaines, qui manufacturaient 59 % du sucre produit par l'île.

A Cuba, enfin, 9 sociétés sucrières (sur 161) produisaient à elles seules, en 1954, 40 % de la production totale de sucre [51].

51. Par contre, Haïti constitue une exception unique au phénomène de concentration de la propriété foncière qui vient d'être analysé. C'est que les grandes plantations ont été enlevées aux blancs par la révolte de

La concentration de la propriété foncière, de l'avis de tous les observateurs impartiaux, est la cause la plus directe de la misère antillaise; aussi les innombrables commissions, soit itinérantes, soit permanentes, qui se sont penchées sur le sort des populations caraïbes ont-elles recommandé, les unes après les autres, la formation d'une paysannerie, par l'établissement d'exploitations rurales du type familial (12 à 20 hectares).

Peine perdue! Les gros planteurs ont opposé à ces recommandations un puissant tir de barrage. D'une part, ils ne veulent pas céder un pouce des immenses étendues qu'ils ont accaparées; d'autre part, ils appréhendent que la transformation du prolétaire agricole en paysan propriétaire ne les prive, selon les termes mêmes d'une Commission d'enquête britannique, « *d'une large réserve de journaliers entièrement dépendants de l'emploi qu'ils peuvent obtenir sur les plantations et, par conséquent, assujettis à leur contrôle et disposés à travailler pour de bas salaires* [52] ». Les pouvoirs publics, n'osant pas s'attaquer à la féodalité agraire, ou ne font rien (comme c'est le cas pour les Antilles françaises), ou se bornent à lotir, en très petites parcelles, payables par versements échelonnés, des terres non utilisées (là où il s'en trouve) et qui sont, le plus souvent, médiocres, accidentées, difficilement accessibles. Les bénéficiaires ne sont pas arrachés à la condition prolétarienne et

Saint-Domingue puis, sous Pétion, subdivisées en petites unités. Par la suite, la poussée démographique et le régime des successions ont stimulé toujours davantage la tendance au morcellement. L'immense majorité des paysans (70 à 85 %) possèdent des lopins inférieurs à 2 hectares. Les propriétés de l'ordre d'un dixième d'hectare ne sont pas rares. 10 % seulement du sol cultivable sont occupés par des grandes plantations, ainsi la Hasco, qui cultive la canne à sucre sur 3 à 4.000 hectares, la plantation Dauphin qui produit le sisal sur environ 10.000 hectares. Mais si les paysans haïtiens ont accédé à la propriété, ils vivent dans un état de misère extrême car la terre est épuisée ou ravagée par l'érosion et les techniques agricoles archaïques. En fait, beaucoup d'entre eux doivent se procurer un revenu complémentaire en travaillant chez les autres comme journaliers agricoles ou métayers. Leur dénuement a pour résultat la constitution d'une moyenne propriété foncière, le paysan ruiné étant obligé d'abandonner son lopin à des créanciers urbains qui mettent en œuvre les procédés les plus déloyaux pour le déposséder. La leçon à tirer de l'exception haïtienne, c'est que l'excès de morcellement est tout autant (sinon davantage) générateur de misère que la concentration de la propriété foncière. Le planteur capitaliste et le petit paysan parcellaire appartiennent tous deux à une époque révolue, l'exploitation *collective* ou *coopérative* peut seule résoudre le problème agricole, aux Antilles comme ailleurs (Cf. Williams, *op cit.*, 32, 36, 37).

52. *The West Indies today*, Londres, s. d., p. 28.

ne tirent du jardin qu'on leur attribue qu'un mince complément à leur salaire [53]. Albert Gomes, aujourd'hui ministre du gouvernement de la Trinité, a reconnu que cette politique de fixation du paysan au sol a « été une farce colossale [54] ». A la Jamaïque, cependant, le gouvernement a été un peu plus loin : il a acquis et morcelé un peu plus de 6.000 hectares de plantations. Mais le résultat a été assez piètre, les sols ainsi lotis étant pauvres et les parcelles ne dépassant pas une moyenne de 2 hectares, alors qu'un minimum de 6 hectares eût été nécessaire pour assurer la rentabilité d'une exploitation familiale [55].

La seule réforme agraire un peu sérieuse est celle qui a été entreprise à Porto-Rico. Une loi du 12 octobre 1941 y a institué une « Autorité agraire » habilitée à racheter les grands domaines de plus de 200 hectares qui, en principe, étaient interdits depuis une loi de 1900, mais celle-ci n'avait pas été appliquée. Un certain nombre de plantations ont pu être ainsi acquises et, à la fin de 1948, plus de 40.000 hectares avaient été enlevés à l'oligarchie sucrière. Les terres furent morcelées en petites parcelles et attribuées à des familles d'*agregados* (ouvriers agricoles non propriétaires). En 1952, 22.000 familles avaient été ainsi fixées au sol. En outre, une grande plantation de plus de 6.500 hectares a été divisée en neuf larges fermes collectives, dites à « bénéfices proportionnels », et cette expérience de caractère « socialisant » semble avoir réussi. Mais si hardie qu'ait pu être la réforme en question, elle ne revêt, malgré tout, qu'un caractère limité. Elle a rogné et non coupé les ailes de la féodalité agraire, elle n'a pas résolu fondamentalement le problème social à Porto-Rico, où la misère reste grande [56].

Si l'on excepte cette expérience partielle, dans aucun territoire de la région caraïbe le mot d'ordre de *nationalisation des plantations sucrières*, lancé par les partis d'extrême-gauche (aussi bien travaillistes que communistes), n'a encore reçu un commencement d'exécution.

53. Macmillan, *op. cit.*, *passim*.
54. Déclarations faites à la conférence du « Caribbean Labour Congress », à la Barbade, 17-27 septembre 1945.
55. Blanshard, *op. cit.*, p. 94 ; — Simey, *op. cit.*, p. 173.
56. *The Caribbean : Contemporary trends*, Gainesville (U.S.A.), 1953, p. 69-71 ; — Revert, *Les Antilles*, cit., p. 75, 80-81.

Survivance du « pacte colonial ».

Une autre cause fondamentale de la misère caraïbe, c'est l'absurde système de production et d'échanges auxquel sont soumises les îles, et, plus particulièrement celles qu'un « cordon ombilical » enchaîne à une métropole lointaine. Comme l'écrit Rémy Nainsouta, les colonies antillaises « portent encore l'empreinte et subissent toujours les effets indéfiniment prolongés des anciens pactes coloniaux ». Et l'éminent Guadeloupéen précise : « Le procédé n'est pas compliqué : imposer à la population tout ce qu'on veut placer avantageusement, d'une part, d'autre part, l'empêcher d'exploiter ses propres ressources. » Pour conclure : « Nous possédons tout et nous importons tout[57]. » En bref, les Antilles servent de marchés à peu près exclusifs, pour les denrées alimentaires et les produits fabriqués métropolitains qu'elles échangent contre leur sucre (et, dans une moindre mesure, contre leurs bananes).

Les anciens pactes coloniaux ont été théoriquement abolis, mais leurs rigueurs à peine atténuées. Comme l'écrit Eric Williams, l'Antillais « n'a pas la possibilité d'acheter sur le marché le moins cher; il doit acheter sur le marché de sa « mère patrie »[58] ». Les Antilles sont peut-être un carrefour de civilisations et de races, mais elles ne sont pas encore un carrefour de marchandises.

Prenons l'exemple des Antilles françaises. La protection douanière y ressemble comme une sœur à l'ancienne *prohibition*[59]. Cette protection comporte certes quelques dérogations, pour des produits tels que le pétrole de la Trinité, qu'il serait vraiment trop absurde de faire venir d'Europe. Mais, sauf de très rares exceptions de ce genre, les îles sont mises dans l'impossibilité de se fournir ailleurs que sur le marché métropolitain, même lorsque les prix dudit marché, aggravés des frais de transport, sont très supérieurs à ceux d'autres pays et la qualité des produits nettement inférieure. Or, 7.000 km séparent la France de la Martinique et de la Guadeloupe. Le fret de la Compagnie Générale Transatlantique, qui a le monopole de fait du trafic, est extrêmement

57. *La conférence des Indes Occidentales*, article, Guadeloupe, 1948; *Sésame*, cit., p. 17-20.
58. *Op. cit.*, p. 24.
59. Cf. Victor Sablé, *La tranformation des isles d'Amérique en départements français*, 1955, p. 109-110.

élevé [60]. Les produits français, grâce à la politique de malthusianisme économique de nos industriels, sont parmi les plus chers du monde. Et pourtant la quasi-totalité des importations de la Martinique (10.318 millions de francs sur 12.198) et de la Guadeloupe (9.861 millions de francs sur 11.744) provenaient, en 1953, de la France métropolitaine ou de l'Union française. A un moindre degré, les Antilles britanniques et américaines souffrent du même mal : 45 % du commerce extérieur des *British West Indies* se fait avec la Grande-Bretagne. 87 % des importations de Cuba proviennent des États-Unis.

Pendant la guerre et les années qui la suivirent, les marchandises américaines entrèrent aux Antilles françaises, à la faveur de la sous-production « métropolitaine », en assez grandes quantités, et (pourquoi le cacher ?) elles furent appréciées. Mais, depuis, l'industrie française a reconquis son ancien monopole... En Martinique, l'Office des Changes refuse systématiquement les licences d'importation de pièces de rechange pour les voitures américaines en service dans l'île [61]. Césaire s'est déclaré, à la tribune de l'Assemblée nationale, « persuadé que le coût de la vie s'effondrerait à la Martinique, à la Guadeloupe s'il était permis à ces pays de commercer plus librement » avec certains pays du Nouveau Monde [62].

Méfaits de la monoculture.

Un autre aspect de ce néfaste système, c'est la monoculture. A des degrés divers, elle sévit dans toutes les Antilles. En Martinique et en Guadeloupe, elle est particulièrement envahissante. En Martinique, le sucre (avec ses dérivés) et la banane entraient, en 1953, pour 93 % dans la valeur des exportations, le sucre et ses dérivés, à eux seuls, pour 66 %. En Guadeloupe, pourcentages à peu près identiques : 94 % et 60 %. A la Barbade, la monoculture bat tous les records. 90 % de la superficie de cette île est plantée en canne à sucre et le sucre constitue 98 % de ses exportations. Le

60. Un exemple : le transport d'une tonne métrique de sucre brut coûte 12.000 francs des Antilles françaises à la Métropole, et 5.445 francs seulement des Antilles britanniques à Londres, pour une distance sensiblement égale.

61. Pouquet, *op. cit.*, p. 94, d'ap. *Marchés Coloniaux*, 24 février 1951.

62. Séance du 26 mars 1954, *J. O.*, p. 1316.

sucre et le rhum entrent pour 58 % dans les exportations de la Jamaïque. A Cuba, le sucre fournit 81 % des exportations, à Porto-Rico la moitié des exportations (contre 86 % en 1943).

La monoculture sucrière, legs maudit de l'esclavage, a été poussée à son paroxysme par la féodalité capitaliste qui a succédé aux anciens maîtres. Elle est liée au régime de la grande plantation et l'on peut constater un parallélisme entre son extension et l'aggravation de la concentration de la propriété foncière depuis un demi-siècle. Les cultures vivrières qui, jadis, formaient la base de la nourriture de la population, sont en régression constante. En Martinique, en 1895, 17.000 hectares leur étaient consacrés; en 1948, moins de 4.000 hectares. La culture du tabac, du café, du cacao y sont en décadence ou en voie de disparition. En Guadeloupe, il en est de même pour la culture du coton.

La conséquence la plus désastreuse de la monoculture, c'est l'obligation d'importer de la « mère-patrie » à des prix exorbitants, les denrées alimentaires que l'on ne produit pas sur place. Ces importations consituent environ 22% des importations totales de la Guadeloupe et de la Martinique, entre le 1 /4 et le 1 /3 de celles de la Jamaïque. Près de 50 % des produits alimentaires consommés à la Trinité et à Porto-Rico sont importés. La production de viande, à la Martinique, ne couvre que la moitié des besoins. L'île a importé, en 1953, 489 millions de francs de graisses et huiles alimentaires, 166 millions de beurres et fromages, 164 millions de lait, 140 millions de viande, etc, etc; la Guadeloupe, la même année, 149 millions de viande, 131 millions de beurres et fromages, 102 millions de lait, etc, etc. Porto-Rico importait encore, en 1942, toutes ses graisses et huiles, tout son blé, presque tout son riz et toutes ses pommes de terre, trois cinquièmes de ses légumes et de son porc. Mais, depuis, de notables progrès ont été faits dans la voie de la diversification, notamment en matière d'élevage.

Les planteurs et leurs porte-parole essaient de justifier la monoculture par des arguments spécieux. Ils affirment qu'elle leur assure des revenus plus élevés par hectare que la plupart des cultures alimentaires et qu'il est plus « rentable » de vendre du sucre contre lequel on achète, par exemple, du maïs, que de produire du maïs sur place. C'est peut-être exact en ce qui les concerne, mais ce n'est pas vrai pour le travailleur antillais qui produit ce qu'il ne mange pas et mange ce qu'il ne produit pas, et qui doit donc acheter à des prix prohibitifs des denrées importées tandis que le salaire

qu'il reçoit sur les plantations ne lui donne qu'une part infime des bénéfices empochés par les patrons sucriers (qui, souvent, on l'a vu, contrôlent en même temps le commerce d'importation). [63]

Mais, à part cet inconvénient essentiel, la monoculture en présente d'autres. Au point de vue ravitaillement, il est très dangereux de dépendre d'une seule culture : en cas de blocus, une île risque tout bonnement de périr de faim (les Antilles françaises en ont fait la cruelle expérience au cours de la dernière guerre). En outre, la monoculture épuise le sol davantage que la culture diversifiée qui permet la rotation des récoltes. Enfin la monoculture est une activité saisonnière, qui, dans le cas de la canne à sucre, ne procure du travail qu'une moitié de l'année.

Mais les Antilles ne sont pas seules à pâtir de la monoculture sucrière. Il me reste à montrer (si je n'abuse pas de la patience du lecteur) qu'elle est extrêmement onéreuse et pour le budget de la métropole et pour le consommateur de sucre métropolitain. En effet, les diverses « mères-patries » paient le sucre au planteur antillais à des prix « protégés », c'est-à-dire sensiblement supérieurs à ceux du marché libre mondial. Ce n'est pas parce que la culture de la canne à sucre est considérée par messieurs les planteurs comme une occupation « noble », ainsi que le suggère le professeur Revert [64], qu'ils s'y adonnent avec autant d'empressement et qu'ils croiraient « déchoir » en faisant pousser autre chose : *c'est parce que les gouvernements métropolitains, aux frais du consommateur et du contribuable, leur paient très cher leur sucre.*

Ce sucre, tout d'abord, les métropoles en ont-elles réellement besoin ? En ce qui concerne les États-Unis, la réponse est affirmative. Ils ne produisent que le tiers de leur consommation. En ce qui concerne la Grande-Bretagne, la réponse est déjà plus douteuse, car, si elle ne produit que 20 à 25 % de sa consommation, d'autres pays sucriers du Commonwealth l'approvisionnent en bien plus grandes quantités que les Antilles britanniques et pourraient probablement se substituer à ces dernières. En ce qui concerne la France, la réponse est indiscutablement négative. Depuis 1950 la production de sucre (1.518.000 tonnes de sucre de betterave métropolitain plus 370.000 tonnes de sucre de canne d'Outre-mer) dépasse sensiblement la consommation et notre pays est devenu exportateur. A telle enseigne qu'en 1953, il lui a fallu écouler au

64. *La Martinique*, cit., p. 349.

ehors, à « bas prix », c'est-à-dire au cours mondial, 300.000 tonnes e sucre excédentaire. Et l'État a généreusement pris à sa charge 0 % de la différence entre le prix du sucre métropolitain et le ours mondial, soit 45.000 francs par tonne. Coût, pour le contribuable : 13 milliards et demi. Comme l'écart entre le prix français t le cours mondial tend (hélas!) à s'aggraver, on nous laisse entrevoir qu'à l'avenir le Trésor public augmentera encore ses largesses ux « pauvres » exportateurs!

La production de sucre des Antilles françaises (Martinique et uadeloupe) étant de l'ordre de 200.000 tonnes, le sucre antillais, in d'être utile à la métropole, lui est à charge, puisqu'il vient ggraver l'excédent global dont il faut, ensuite, aux frais du contribuable, subventionner l'exportation au rabais.

Voyons maintenant le prix auquel le sucre antillais est vendu i France. La canne donne beaucoup plus de sucre à l'hectare ue la betterave et le prix de revient du sucre de canne, malgré i'il soit grevé de charges nouvelles, reste « *sensiblement inférieur*[65] » à celui du sucre de betterave. Et, pourtant, le prix du sucre i France est fixé en fonction du seul prix de revient du sucre betterave. Les producteurs antillais bénéficient ainsi d'une marge bénéficiaire confortable[66] » par rapport aux betteraviers. ependant ils trouvent encore moyen de gémir et de se faire subntionner. Mais oui! Ils ont réussi à soutirer au gouvernement 'est-à-dire au contribuable) le remboursement partiel de leurs ais de transport à raison de 4.500 francs par tonne, et ils intriient actuellement en vue de se faire rembourser la totalité de ces ais, soit 12.000 francs par tonne!

Après avoir dit les tribulations du contribuable, voyons celles i consommateur. Le prix du sucre *en gros* est chez nous de .000 francs la tonne métrique, alors qu'en Angleterre il est 41.700 francs et que le sucre cubain, payé au cours mondial, viendrait, livré en France, à environ 36.000 francs. Ainsi, notre litique sucrière dont le double objectif est d'enrichir les betteraers de la métropole et les planteurs de canne d'Outre-mer, nous it payer le sucre en gros plus de *deux fois* ce que nous coûterait sucre payé *au prix mondial, près de deux fois le prix du marché térieur britannique.*

63. Williams, *op. cit.*, p. 22-24.
65. François Charny, *Le Sucre*, 1950, p. 83.
66. Pierre et Renée Gosset, *op. cit.*

Les Anglais et les Américains subventionnent d'une façon similaire le sucre de leurs Antilles respectives. S'ils ont, comme on l'a vu, à la différence de la France, l'excuse d'avoir besoin d'importer du sucre, eux aussi pourraient, néanmoins, dans la mesure où ils disposent des devises nécessaires, acheter autant qu'ils peuvent de cette denrée au prix mondial [67]. Mais, pour maintenir en vie la plantocratie sucrière de la Jamaïque, de la Trinité, de la Barbade, de Porto-Rico et de Cuba, ils paient le sucre de ces îles (jusqu'à concurrence d'un contingent) à des prix très supérieurs au prix mondial. Si elles étaient brusquement privées de cette protection et obligées de vendre leur sucre sur le marché mondial, les Antilles britanniques et américaines verraient leur économie s'effondrer. Cependant, il convient de souligner que le traitement de faveur dont elles bénéficient est tout de même bien moins exorbitant que celui dont jouissent les sucriers des Antilles françaises. En effet, alors que le cours mondial (sucre pris sur le lieu de production) est de 27.500 francs la tonne métrique, l'Angleterre paie le sucre contingenté aux producteurs des Antilles britanniques un prix moyen de 36.500 francs, les États-Unis paient le sucre contingenté aux producteurs de Cuba et de Porto-Rico environ 42.000 francs et les producteurs des Antilles françaises encaissent, eux, 68.500 francs !

Ainsi, en conclusion, toute l'économie antillaise est artificielle. Elle repose sur la monoculture sucrière et celle-ci ne profite qu'aux planteurs, lesquels sont seuls à bénéficier des prix protégés que leur paient généreusement les diverses métropoles. Les sacrifices imposés aux consommateurs et contribuables métropolitains ne servent même pas à améliorer le sort des travailleurs de l'industrie sucrière qui reste, on le sait, misérable. De plus, une telle économie est précaire puisqu'il suffirait que les métropoles réduisent ou suppriment la « tente d'oxygène » de leur protection pour qu'elle périsse asphyxiée.

La monoculture sucrière ne peut se justifier que dans les territoires que la nature a doués, de façon toute spéciale, pour la culture

67. C'est ce que fait d'ailleurs, mais seulement dans une certaine mesure, la Grande-Bretagne, qui, en 1954, s'est adressée, pour environ 30 % de ses importations de sucre, à Cuba et à la République Dominicaine. Ces achats, payés au prix mondial, sont considérés comme une « trahison » par les planteurs des Antilles britanniques. C'est pourtant grâce à eux que le consommateur anglais paie son sucre moins cher que s'il était ravitaillé par le seul *Commonwealth*.

la canne à sucre. Ainsi, à Cuba, les sols sont si riches et le climat favorable que l'on peut maintenir de hauts rendements en conser-ınt, pendant plus de dix années consécutives, les mêmes souches sans même l'aide d'engrais [68]. Certes, il serait possible, dans territoires moins favorisés, d'augmenter sensiblement les ndements par une amélioration des techniques agricoles (qui, algré de récents progrès, sont encore bien retardataires), mais n pas de transformer la nature. Tandis que le rendement à ıba dépasse 100 tonnes de canne à l'hectare, il atteint à la rbade 80 tonnes, à Porto-Rico 69 tonnes, à la Jamaïque 65 nnes, à la Trinité 63 tonnes, en Martinique 50 tonnes. Par leurs, le rendement des cannes en sucre brut est inférieur de ıs de la moitié aux Antilles françaises à ce qu'il est à Cuba. Dans e économie antillaise unifiée et rationalisée, il serait, bien tendu, absurde de renoncer partout à la canne à sucre. Mais monoculture devrait être continuée dans les seuls territoires le sucre peut être produit aux prix les plus bas, tels que Cuba la Barbade. Les autres îles devraient reconvertir leur agricul-re et se consacrer de plus en plus aux cultures vivrières diver-iées et à l'élevage. Répétons-le : la nature n'a guère prononcé nterdit : à l'exception du blé, tout ce qui est susceptible de urrir l'homme peut pousser dans la Caraïbe.

Les Antilles n'ont pas été industrialisées.

Un dernier aspect du système économique néfaste auquel sont ımises les Antilles, c'est leur non-industrialisation. Jusqu'à e date relativement récente, elles n'ont pas été encouragées à riquer sur place. Les quelques chiffres que voici démontrent 'à des degrés divers l'agriculture est toujours l'activité princi-le (sinon unique) des îles. 65 % de la population active s'y onnent en Martinique, 58 % à la Dominique, 45 % à la Jamaïque, % à Porto-Rico, 28 % à la Trinité (le faible pourcentage de te dernière île est dû principalement à son industrie pétrolière). l'on examine maintenant le pourcentage des exportations de oduits agricoles par rapport aux exportations globales, on

68. C'est d'ailleurs cette situation privilégiée qui permet à Cuba de se sser de la « tente d'oxygène » pour la moitié environ de son énorme pro-tion (près de 5 millions de tonnes) qui est vendue au prix mondial.

constate qu'il était, en 1950, de 99 % à la Barbade, 98 % à la Jamaïque, 97 % en Guadeloupe et en Martinique, 82 % à Porto-Rico, 21 % à la Trinité.

La non-industrialisation des Antilles a, certes, des causes d'ordre naturel. La région caraïbe est totalement dépourvue de charbon et de fer. Or il est impossible de créer sans métallurgie une économie industrielle de quelque importance. Dans le meilleur des cas, les Antilles de demain devraient continuer à se procurer en Europe et aux États-Unis les métaux et les machines qui leur manquent.

Cependant tous les experts s'accordent pour reconnaître que les îles pourraient avoir été dotées depuis longtemps d'une industrie légère [69]. Mais les intérêts sucriers, comme les en accuse, non sans véhémence, l'ancien gouverneur de Porto-Rico, R.G. Tugwell, « sentirent très fortement qu'ils avaient beaucoup à perdre et peu à gagner à l'industrialisation, et ils furent très actifs dans leur opposition à tout programme qui la comportait [70] ». Le professeur français Fauvel abonde dans le même sens : « La politique économique, écrit-il sévèrement, dont vivent les Antilles françaises... n'est guère axée dans le sens de la diversification industrielle. Les gens qui peuvent influer sur la vie économique de la Guadeloupe et de la Martinique... souhaitent plutôt que continuent à être exploités au mieux les avantages que peuvent tirer ces territoires d'une industrie du sucre... intégrée de façon satisfaisante à celle de la métropole [71]. » L'industrialisation, tout comme la fixation au sol de la paysannerie, risque, en effet, de réduire l'armée de réserve des journaliers agricoles, taillables et corvéables à merci.

La résistance de la ploutocratie sucrière se double de celle des intérêts industriels métropolitains et des importateurs, qui s'opposent systématiquement à la production sur place d'articles manufacturés. Quelques exemples : c'est la pression des trusts cimentiers d'Angleterre et de France qui a réussi à retarder si longtemps la création de cimenteries, à la Jamaïque comme à la Martinique ; ce sont les trusts sucriers français, anglais, américains qui ont empêché à peu près totalement le raffinage sur place du sucre.

69. W. Arthur Lewis, *Le Développement industriel dans la Caraïbe*, 1952.
70. *Puerto Rico*, cit., p. 147.
71. *Op. cit.*, p. 3. 246-247.

brut antillais; c'est la résistance organisée des importateurs de morue qui a paralysé la modernisation de la pêche à la Martinique et à la Guadeloupe; et c'est l'industrie métropolitaine du meuble qui fait frapper de diverses taxes les armoires façonnées en Martinique [72].

Et, cependant, les articles ne manquent pas, qui pourraient être fabriqués localement [73]. Les Antilles françaises ne mettent pas elles-mêmes leur rhum en bouteilles, faute de verreries locales. En 1952, la Martinique et la Guadeloupe ont importé respectivement pour 68 et 53 millions de francs de confiserie de sucre, alors qu'il serait si facile de confectionner ces friandises sur place. Même les sucres candis, qui servent à colorer le rhum, doivent être importés de la « mère-patrie ».

Alors que les arachides et les noix de coco abondent ou pourraient abonder dans les deux îles, il n'existe aucune industrie locale susceptible d'en extraire de l'huile et, à partir de cette huile, de fabriquer du savon. En 1953, la Martinique a dû importer pour 94 millions et la Guadeloupe pour 104 millions de francs de savon.

L'absence totale d'industrie textile est particulièrement frappante, car et le coton et le sisal pourraient être facilement cultivés et transformés.

La Martinique possède une quantité importante de calcaire pulvérulent propre à la fabrication du ciment. Mais le projet de cimenterie, envisagé depuis 1943 à Sainte-Anne, n'a pas encore vu le jour et, en attendant, l'île a dû importer, en 1953, 202 millions de francs de chaux et ciment, la Guadeloupe 198 millions.

Rien ne serait plus facile que de produire sur place des tuiles et des briques, produits pesants et fragiles et dont le transport laisse un déchet de 25 à 30 %. Mais on préfère recouvrir les toits de tôle ondulée, laide, brûlante et qui se rouille à l'air salin, et l'on s'obstine à utiliser, pour la construction, des bois canadiens ou norvégiens, alors que la pierre abonde. Le résultat est que la construction, déjà très anormalement onéreuse dans la métropole, revient, dans les Antilles françaises, deux fois plus cher, d'où renchérissement catastrophique du prix des loyers.

En ce qui concerne la production d'énergie électrique, les deux

72. Pierre et Renée Gosset, *op. cit.*
73. *Ibidem*; — Revert, *La Martinique*, cité, passim; — *Alizés*, février 1953, juin-juillet 1953, janvier 1955; — Nainsouta, *Sésame*, cit.

îles, si riches en rivières et en chutes d'eau, ne connaissent encore que des centrales thermiques, lesquelles leur vendent une électricité fort chère, au grand avantage des capitalistes métropolitains qui possèdent ces centrales et des importateurs de combustible. Une centrale hydro-électrique est — enfin! — en projet à la Martinique, mais elle n'a pas encore vu le jour.

La non-industrialisation des Antilles françaises est particulièrement saisissante si on la compare aux efforts, tardifs mais souvent efficaces, accomplis, ces dernières années, dans les Antilles britanniques, américaines ou « indépendantes » pour corriger les effets des anciens pactes coloniaux et résorber en partie le chômage par l'ouverture d'industries.

A la Trinité, une loi de 1950 a institué une aide aux industries reconnues comme « pionnières ». Un certain nombre de manufactures ont été créées. Mais le résultat est assez décevant. Le chômage a été résorbé de façon insignifiante et l'aide gouvernementale dispensée de façon assez molle.

A la Jamaïque, les industries de transformation se multiplient, stimulées par l'action gouvernementale. Pour le nouveau gouvernement au pouvoir, celui de Norman Manley, qui a promis aux électeurs la création de 150.000 nouveaux emplois, l'industrialisation est une question de vie ou de mort, et il s'y consacre très activement.

Mais c'est à Porto-Rico que l'effort le plus important a été entrepris. Une loi de 1942 y a créé une société gouvernementale, la « Puerto Rico Industrial Development Co. » qui tantôt ouvre et exploite directement des industries-pilotes, tantôt fait profiter de ses capitaux et de son aide technique les industries nouvelles créées par l'initiative privée. Les initiateurs de cet effort se targuent d'avoir procuré du travail à plus de 20.000 personnes et de fabriquer sur place environ 300 articles d'usage courant qu'il fallait auparavant importer.

Mais cet effort d'industrialisation, là où il est tenté, se heurte à divers obstacles. Tout d'abord, il ne peut réussir, si l'on se refuse à faire éclater les cadres du système économique actuel, qu'avec la coopération du capital étranger. Pour attirer les bailleurs de fonds, les pouvoirs publics se croient obligés, selon l'expression du professeur Arthur Lewis, de « leur faire la cour » et de « les flatter servilement [74] ». Ils leur consentent des concessions exor-

74. *Op. cit.*, p. 63.

bitantes, allant de l'exonération fiscale à la promesse de maintenir les salaires au niveau le plus bas, et ils se croient obligés, pour les rassurer, de mettre une sourdine à leurs velléités socialisantes. Les dirigeants des Antilles britanniques et américaines, dans leur hâte de voir les capitaux étrangers accourir, sont en train d'obérer, bien imprudemment, l'avenir. L'industrialisation n'est pas une panacée en soi. Elle n'est susceptible de soulager réellement la misère des populations que si les profits nouveaux qu'elle suscite ne sont pas captés par une nouvelle ploutocratie et, disons le mot, une nouvelle forme d'impérialisme.

Par ailleurs, les exigences de l'industrialisation entrent en conflit avec l'aspiration au libre échange, qui permettrait d'acheter sur le marché extérieur le moins cher. C'est ainsi qu'à la Trinité des usines textiles, nouvellement créées, ont dû fermer par suite de la concurrence de marchandises à bas prix en provenance de l'Inde, et le gouvernement n'a pas cru devoir leur accorder la protection douanière, afin, dit-il, de ne pas élever le coût de la vie [75].

En outre, l'industrialisation risque, à la longue, d'être plus nocive que bienfaisante si elle aboutit à multiplier des industries de transformation similaires dans les diverses îles de l'archipel caraïbe. Chacune des Antilles ne peut, par exemple, se payer le luxe d'une cimenterie ou de tissages. La première condition d'une industrialisation rationnelle devrait être la création d'un marché beaucoup plus large que les petits marchés insulaires actuels, c'est-à-dire la formation d'une *union douanière inter-antillaise* L'industrialisation devrait être entreprise selon un plan d'ensemble, chaque article étant manufacturé dans l'île où les conditions se trouvent être les plus favorables à sa production et le prix de revient le moins élevé. Mais nous n'en sommes pas encore là...

Vie chère.

Le résultat fatal du système de production et d'échange anti-économique qui sévit aux Antilles, c'est la cherté de la vie. Non

75. Eric Williams, *Economic problems of Trinidad and Tobago*, Port of Spain, 1955, p. 12. Cependant, le gouvernement de la Trinité vient de se décider à consentir aux fabricants locaux de chemises une certaine protection douanière contre la concurrence de marchandises en provenance de Hong-Kong.

seulement l'Antillais est contraint d'importer la plupart des denrées et des articles manufacturés dont il a besoin, non seulement il doit subir, pour un parcours de 7.000 km, les tarifs monopolistiques des compagnies de navigation, mais il doit encore supporter la cascade d'impôts indirects, de droits de douane et de taxes locales par lesquelles l'administration se crée des ressources. Car la ploutocratie qui domine les malheureuses îles veille à ce que le fardeau fiscal soit reporté sur le dos des larges masses [76]. L'impôt sur le revenu a été (ou est encore) beaucoup moins élevé que dans les métropoles et les ressources procurées par la taxation indirecte très supérieures à celles provenant de l'impôt sur le revenu. Aux Antilles françaises, l'impôt sur le revenu (malgré la « départementalisation ») est appliqué avec un abattement de 25 %.

Dans un rapport présenté à l'Assemblée Nationale en 1946, Aimé Césaire soulignait que « la fiscalité martiniquaise repose, pour la plus grosse part, sur les impôts indirects » et qu' « alors qu'en France le rapport des revenus issus des impôts indirects et des impôts directs est de l'ordre de 2, il est à la Martinique de l'ordre de 6 ». Et il ajoutait : « Les très grosses fortunes martiniquaises sont beaucoup moins imposées que les mêmes fortunes en France [77]. » Depuis la « départementalisation » le rapport entre les deux catégories de ressources a été ramené à ce qu'il est dans la métropole, c'est-à-dire aux environs de 2. Mais, si les possédants sont davantage imposés qu'avant 1946, le fardeau des contributions indirectes demeure beaucoup trop lourd pour des populations aussi pauvres. En Martinique comme en Guadeloupe, les ressources indirectes atteignaient, en 1953, environ 2 milliards de francs, soit plus de 7.000 francs par tête d'habitant. La perception, à partir de 1953, de taxes locales énormes au profit des communes et du département a encore alourdi le fardeau.

A la Jamaïque, en 1936, les droits de douane à l'importation s'élevaient à 1.046.000 livres sterling tandis que le produit de l'impôt sur le revenu ne dépassait pas 79.000 livres sterling. A la Trinité, les chiffres étaient respectivement 748.000 et 183.000 livres sterling. Eric Williams évaluait, en 1942, que, pour l'ensemble des Antilles britanniques, 40 % des ressources provenaient

76. Arthur Lewis, *Labour in the West Indies*, 1939, p. 39, 41.
77. Sablé, *op. cit.*, p. 151-152.

des droits de douane à l'importation et seulement 5 % de l'impôt sur le revenu. Tout récemment, un capitaliste britannique écrivait que les *British West Indies* « doivent recourir, pour une large part, à la taxation indirecte pour leurs besoins fiscaux [78] ».

Le coût de la vie est donc très élevé dans toutes les Antilles. En Guadeloupe et en Martinique, il est d'après les calculs d'une commission officielle de statisticiens, supérieur de 62 % à celui de la région parisienne [79], alors que les salaires minima légaux sont inférieurs de 17 % à ceux des départements métropolitains les plus chers. Quelques exemples : les livres de littérature générale sont, en vertu d'un arrêté préfectoral, majorés en Martinique de 25 % par rapport au prix marqué et en Guadeloupe de 15 %; les produits pharmaceutiques subissent des majorations de 40 à 60 %; les loyers sont hors de prix; le journal *le Monde* rapportait récemment que d' « immondes baraques de bois..., sans confort, sans installation sanitaire et sans électricité se louent couramment de 5.000 à 6.000 francs par mois [80] ».

A la Jamaïque, l'indice du coût de la vie a monté de 1943 à 1950 de 157.9 à 262.6, soit 66.3 %, absorbant la quasi-totalité du relèvement des salaires (dont l'indice a passé de 100 à 177,44, soit 77 %). A la Trinité, la hausse du coût de la vie a été importante entre 1950 et 1954 [81].

A Porto-Rico, le coût de la vie s'aligne sur celui, très élevé, des États-Unis, tandis que les salaires (bien que supérieurs à ceux des autres Antilles) n'en restent pas moins très inférieurs à ceux du continent nord-américain [82].

L'Administration au service des planteurs.

Soumis à une sévère exploitation sur le plan économique, les Antillais subissent, sur le plan politique, une oppression qu'ils ressentent encore plus vivement que la première. Quel que soit le mode

78. Williams, *The Negro..., cit.*, p. 61; — Shenfield, *op. cit.*, p. XI.
79. *Trait d'union*, février-mars 1955.
80. 19 janvier 1954.
81. Richard Hart, *The Origin and Development of the people of Jamaica*, Kingston, 1952; — Williams, *Economic problems*, cit.
82. Blanshard, *op. cit.*, p. 212. Cependant les syndicats ouvriers des États-Unis sont intéressés à réduire cet écart et s'y emploient.
83. La question sera traitée plus en détail dans la seconde partie de cette étude.

d'administration en vigueur [83] : régime colonial, assimilation, autonomie interne à des degrés divers, « indépendance », tous subissent, en définitive, plus ou moins direct et plus ou moins voilé, le joug politique des grandes puissances qui se sont partagé la Caraïbe. Dans les Antilles « indépendantes » (Cuba, Haïti, République Dominicaine), le pouvoir est entre les mains de dictatures militaires, dociles aux volontés de l'oncle Sam. Dans les Antilles « dépendantes », la forme de gouvernement, bien que très variable, consiste en un mélange hypocrite de colonialisme et de démocratie bourgeoise, la seconde servant de paravent au premier. Qu'il s'agisse d'un gouverneur nommé par la métropole, comme à la Trinité ou à la Jamaïque, d'un gouverneur élu comme à Porto-Rico, ou d'un préfet comme en Martinique et en Guadeloupe, l'administration est partout au service des gros planteurs et elle entend par « maintien de l'ordre » la défense du statu quo inique existant entre producteurs et prolétaires du sucre. Les forces de répression dont elle dispose étant relativement minces, elle les exhibe avec ostentation et elle perd facilement la tête lorsque, de temps à autre, l'humeur placide des populations antillaises se mue brusquement en furie; à ces moments, elle est susceptible de réagir avec une extrême brutalité. Et comme les populations antillaises sont devenues depuis une quinzaine d'années de plus en plus conscientes de leurs droits et politiquement mûres, les argousins des métropoles ont, en plus d'une occasion, répandu le sang : en 1938, le gouverneur de la Jamaïque, en 1948, le préfet de la Martinique, en 1952, le préfet de la Guadeloupe. Au cours de mon voyage dans les Antilles françaises, j'ai été frappé par les déploiements de C.R.S. dont les préfets aiment, soit par goût de la pompe, soit par souci exagéré de leur sécurité, à s'entourer. Et j'ai vu, de mes yeux, avec quelle nervosité les gendarmes métropolitains rudoient, pour un oui ou pour un non, d'inoffensifs Antillais que leurs chefs leur dépeignent comme des « bouffeurs d'Européens! » (Soit dit en passant, cette ostentation et cette « manière forte » font un singulier contraste avec les Antilles britanniques où l'administration, instruite par les résultats malheureux de ses répressions passées, a aujourd'hui une attitude beaucoup plus souple et plus discrète.)

Mais la caractéristique essentielle du groupe qui exerce le pouvoir effectif dans les Antilles « dépendantes », c'est sa *couleur*. Une population dont l'immense majorité a l'épiderme foncé est,

en fait, gouvernée par une mince oligarchie de blancs. Le préjugé racial complique, envenime et dramatise les rapports entre les deux groupes. La distinction classique entre exploiteurs et exploités ne suffit pas à rendre compte de la réalité antillaise. Une autre distinction doit être ajoutée à la première, qui la reflète, sans coïncider exactement avec elle : *le noir subit la tyrannie du blanc.*

Ici, une fois de plus, nous nous trouvons en présence d'un des nombreux reliquats du passé esclavagiste. Parce qu'aux siècles précédents le maître blanc a dû dévaloriser idéologiquement l'épiderme de l'esclave pour justifier son asservissement, le blanc d'aujourd'hui, aux Antilles, ne se contente pas d'exploiter économiquement l'ouvrier de couleur : il continue à lui manifester, sous les formes les plus diverses, sa prétendue supériorité raciale. Et l'homme de couleur a, jusqu'à une date toute récente, ressenti davantage encore cet affront que les bas salaires, la vie chère ou le chômage. Le geste, dont j'ai été le témoin, du gendarme métropolitain frappant un innocent piéton parce qu'il ne se déplaçait pas assez vite pour laisser passer une voiture, ne prend tout son sens, et toute sa gravité, que si je précise que le pandore était blanc et la victime noire.

Le préjugé racial.

Me voici donc amené à la question « brûlante » des rapports interraciaux aux Antilles.

Et, tout d'abord, quelques chiffres. D'un territoire caraïbe à l'autre la proportion des blancs, des noirs et des mulâtres de diverses nuances est très variable. En Guadeloupe et en Martinique, les blancs forment une infime minorité (1 % de la population). Mais les mulâtres sont beaucoup plus nombreux en Martinique qu'en Guadeloupe.

Dans les Antilles britanniques, les blancs forment, en moyenne, de 3 à 4 % de la population, sauf à la Barbade où ils atteignent 7 % et à Saint-Kitts 6 %. A la Jamaïque, par exemple, les blancs forment 2 % de la population, les noirs 78 % et les mulâtres 17 %. A Porto-Rico, la population de couleur est estimée, par les uns entre 25 et 33 %, par les autres entre 30 et 50 %[84]. Elle a le teint

84. Il semble que les recensements porto-ricains aient délibérément réduit le pourcentage de la population de couleur, afin de ménager la sus-

plutôt clair. En Haïti, les noirs forment 90 % de la population et les mulâtres 10 % (depuis la révolte de Saint-Domingue, les blancs ont à peu près totalement disparu). Par contre la République Dominicaine, limitrophe de Haïti, possède 14 % de blancs, 18 % de noirs et 68 % de mulâtres. A Cuba, la majorité est blanche (ou réputée telle) et le pourcentage des gens de couleur se situe entre 27 et 33 %. Les observations qui suivent portent sur celles des Antilles (les seules que j'ai personnellement visitées) où l'élément noir prédomine et où les blancs ne constituent qu'une infime minorité.

Du fait même du petit nombre de ces derniers, la tension raciale ne prend jamais, aux Antilles, les formes voyantes et aiguës que j'ai eu l'occasion d'étudier sur place aux États-Unis [85]. On n'y trouve aucune ségrégation, aucune discrimination légales. Mais le préjugé racial se manifeste sous une forme voilée et hypocrite, parfois plus irritante et, psychologiquement, plus démoralisante, que s'il s'affichait ouvertement.

En Martinique, la caste fermée de blancs autochtones (dégénérés et routiniers) qui domine économiquement l'île, continue à n'avoir aucune relation mondaine avec les gens de couleur. Les hommes ont des rapports d'affaires cordiaux avec leurs collègues à l'épiderme foncé; ils vont jusqu'à déjeuner ensemble, mais presque toujours en dehors de leur foyer [86]. Les blancs créoles ou « békés » fréquentent des clubs privés exclusifs, tel celui du Lido, près de Fort-de-France, dont je me suis vu interdire l'accès, jusqu'au moment où ma qualité de visiteur métropolitain (et donc d'homme pâle) ayant été établie, la direction se confondit en excuses. En Guadeloupe, un mulâtre vaniteux, occupant une fonction commerciale importante, m'avait déclaré avec fierté qu'il était reçu partout. N'était-ce pas la preuve qu'il n'existe pas de problème racial aux Antilles ? Mais le hasard fit que, quelques heures plus tard, je rencontrai de jeunes nigauds appartenant à l'oligarchie créole de Fort-de-France. Et ceux-ci, tout en admettant que des raisons d'affaires les obligeaient à « recevoir » ledit personnage, m'avouèrent avec affliction qu'ils le fai-

ceptibilité de familles influentes qui se sont fait classer indûment comme « blanches ».

85. *Où va le peuple américain?*, vol. II, 1951.

86. Leiris, *op. cit.*, p. 129. Le lecteur voudra bien se reporter pour plus de détails, à ce magistral ouvrage, qui vient de paraître.

saient bien à contre-cœur. La conversation s'étant égarée sur la question sexuelle, ils me dirent tout à la fois l'agrément que leur procuraient des rencontres occasionnelles avec des filles de couleur et le tabou qui leur interdisait strictement les mariages interraciaux.

Sur certain paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique, qui a pour mission de relier régulièrement les Antilles à la « mère-patrie », le haut personnel semble avoir été recruté en fonction de son racisme, et les passagers de couleur sont trop souvent l'objet de stupides affronts.

A la Barbade, qui a conservé comme la Martinique une caste fermée de blancs autochtones, le snobisme et le préjugé racial des familles de planteurs touchent au grotesque [87]. A la Trinité, le même esprit de caste est entretenu par les rejetons de familles aristocratiques françaises réfugiées dans l'île après la révolte de Saint-Domingue et qui se sont fondues, depuis, avec la non moins ridicule « élite » britannique. On retrouve ce « beau monde » au magnifique Country Club de Port-of-Spain, club exclusif, bien entendu. A la Jamaïque, la plupart des bons hôtels (pour touristes américains) refoulent la clientèle de couleur sous le prétexte qu'ils sont au complet.

A Porto-Rico, la discrimination raciale sévit dans les hôtels et restaurants de première classe ainsi que dans les boîtes de nuit. Elle se manifeste aussi sous la forme de clubs exclusifs. Malgré une loi de 1943 qui pénalise toute infraction au principe de l'égalité des races, les gens de couleur, pour éviter toute avanie, préfèrent s'abstenir de fréquenter certains hôtels et cabarets.

A la Trinité, la discrimination dans l'emploi est pratiquée par les banques (qui refusent systématiquement le personnel de couleur) et par les compagnies pétrolières. J'ai pu constater, en visitant l'immense raffinerie de Pont-de-Pierre, près de San Fernando, que les cadres sont divisés en deux catégories, la supérieure, composée dans sa grande majorité de blancs et disposant d'énormes privilèges matériels, et l'inférieure, composée de gens de couleur réduits à la portion congrue. A Porto-Rico, les banques, les sociétés sucrières, les compagnies aériennes et de navigation, les grands magasins n'emploient que du personnel blanc ou aussi blanc que possible.

87. Cf. Lamming, *op. cit.*

Mais l'esclavage a laissé aux Antilles une autre séquelle, plus lamentable encore que la survie du préjugé racial dans la conscience des blancs. En associant la notion de blancheur à celle de richesse et de puissance, il a inculqué à l'homme de couleur un préjugé contre lui-même, il l'a rendu « négrophobe [88] ». A force de lui démontrer qu'il est important socialement d'être blanc, il lui a fait prendre en horreur sa belle enveloppe d'ébène ou de bronze et apprécier un individu en proportion de sa pâleur épidermique. Ainsi, à l'intérieur même de la société de couleur, sévit une discrimination raciale, chacun s'efforçant de fréquenter, ou de courtiser, ou d'épouser, des personnes dont la peau est la moins foncée possible et se détournant de ceux ou de celles dont l'épiderme est franchement noir [89]. Dès l'entrée dans la vie, l'enfant de couleur claire a plus d'atouts dans son jeu que l'enfant foncé. Il est entouré, dans le sein même de sa famille, de plus de prévenances et de plus d'affection. Plus tard, sa famille trouvera naturel que toutes les portes s'ouvrent devant lui, alors qu'elles demeureront fermées à son propre frère, que les hasards des lois de Mendel ont doté d'un épiderme plus sombre.

La noirceur de la peau, et les autres attributs de la « négritude » (cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses) placent automatiquement un individu au dernier degré de l'échelle sociale. Des jeunes filles s'appliquent désespérément à étirer leur chevelure et modifient, à l'aide de lotions ou de crèmes spécialisées, la coloration de leur visage. Des jeunes gens à la peau d'ébène (et, qui souvent, sont magnifiques) s'affligent d'être dédaignés par des jeunes filles, dont la seule préoccupation est de fréquenter des garçons à l'épiderme plus clair que le leur. En Haïti, j'ai entendu, à la fameuse « Cabane Choucoune » de Pétionville, un jeune mulâtre reprocher à son frère de danser avec une cavalière à la peau plus sombre, l'accusant de « trahir sa caste ».

Des employeurs de couleur pratiquent, tout comme les blancs, la discrimination dans l'emploi et n'embauchent que du personnel mulâtre.

Le rêve de bien des mères antillaises est d'avoir un enfant illégitime d'un blanc, même si ensuite le père se refuse à donner son nom au rejeton. L'enfant métissé ainsi mis au monde aura bénéficié, comme dit Zobel, d'une « promotion ».

88. Frantz Fanon, *Peau noire, Masques blancs*, 1952, p. 187-188.
89. Cf. Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise*, 1948.

Il arrive que le Martiniquais, en général, plus clair de peau, ne cache pas son mépris pour le Guadeloupéen; et celui-ci, inversement, essaie parfois de se faire passer pour Martiniquais [90].

Le résultat de ces distinctions raciales, aussi subtiles que stupides, est que la couleur de l'épiderme détermine aux Antilles les classes sociales. La richesse, la considération, sont fonction inverse du degré de pigmentation. En gros, les classes moyennes sont composées, dans leur grande majorité, de mulâtres et la masse misérable du peuple est noire [91]. La lutte, parfois sourde, parfois ouverte, qui met aux prises noirs et mulâtres est, pour une certaine part, une lutte de classes.

Carence des classes moyennes.

Les classes moyennes antillaises font, en général, semblant d'ignorer la question de couleur. Elles n'aiment point se rappeler, ou qu'on leur rappelle, la distance qui, malgré leur ascension sociale, les sépare encore des blancs. Aux États-Unis où toute personne qui est soupçonnée avoir une goutte de sang noir est classée « nègre », tous les gens de couleur, quelle que soit leur situation sociale ou la nuance de leur épiderme, ressentent en commun l'injure du préjugé racial et la classe moyenne, malgré ses tendances à s'isoler de la masse, ne peut ignorer la réalité de la lutte raciale et éviter d'y prendre part.

Au contraire, le mulâtre antillais éprouve un sentiment de solidarité beaucoup plus fragile à l'égard de ses frères de couleur; si la morgue des blancs le blesse et si leurs privilèges l'irritent, son désir de faire bloc avec eux et de se confondre avec eux l'emporte. Comme l'écrit Zobel, il est toujours prompt à crier « sale nègre » et à vouer au diable la race noire [92]. Il a horreur que l'on évoque les antécédents ethniques de la population antillaise, que l'on étudie

90. Fanon, *op. cit.*, p. 39.

91. Cependant, une classe moyenne *noire* est, à son tour, en voie de formation et d'ascension. Mais ses positions économiques sont encore loin d'égaler celles des mulâtres. Ainsi, à la Jamaïque, 85 % des petites exploitations agricoles inférieures à 1 hectare sont possédées par des noirs, tandis que les noirs ne détiennent que 11 % des plantations de plus de 400 hectares (contre 38 % aux mulâtres et 50 % aux blancs) Cf. F. M. Henriques, *Family and Colour in Jamaica*, Londres, 1953, p. 181.

92. *Op. cit.*, p. 285, 291.

les survivances africaines, encore nombreuses dans les îles, que l'on s'intéresse au Vodou et autres cultes semi- « païens ». Il nie ou s'efforce d'oublier que certains de ses ancêtres furent esclaves et, par contre, se targue du sang blanc qu'il a dans les veines. Si les intérêts de la ploutocratie blanche et ceux du peuple sont présentés comme antagonistes, ou entrent effectivement en conflit, son choix est fait : il se range du côté des premiers. Au cercle mulâtre de « Fort-Royal », à Fort-de-France, j'ai scandalisé une partie de mon auditoire en terminant une causerie par la lecture d'un vigoureux poème de Jacques Roumain : « Sale Nègre », dans lequel l'auteur, s'identifiant avec la race noire, signifie aux blancs que le temps de l'oppression raciale est révolu. « Malheureux! Vous avez mis les pieds dans le plat. Vous leur avez dit *exactement* ce qu'il ne faut jamais leur dire », me reprocha avec commisération Max Petit, de Radio-Martinique, présent dans la salle. La même récitation, répétée à la Guadeloupe devant un auditoire populaire à l'épiderme beaucoup plus sombre devait, par contre, être chaleureusement approuvée.

L'extrême misère de la masse antillaise, l'abîme qui sépare ses conditions de vie de celles de la classe moyenne, le besoin qu'éprouve le bourgeois ou petit bourgeois mulâtre de consolider son statut social quelque peu précaire en se différenciant du « bas peuple », tous ces facteurs ont creusé un véritable fossé entre l' « élite » et le reste de la population. L' « élite » est surtout concentrée dans les villes et ignore systématiquement les travailleurs de la terre. Dans les villes elles-mêmes, elle habite des quartiers résidentiels généralement situés sur des hauteurs aérées et à une distance respectable des faubourgs populaires. Elle méprise le travail manuel et même les carrières techniques. Elle reçoit une instruction purement classique. Elle n'emploie le patois créole qu'avec les domestiques et en interdit l'usage à ses enfants; elle aime à parler un français impeccable et à citer Montesquieu et Racine, pour faire oublier sa couleur de peau. Elle manifeste peu d'intérêt pour l'île où elle est née, pour la région du monde à laquelle cette île appartient. Elle n'a d'œil que pour la lointaine métropole, à laquelle elle s'efforce de ressembler et de s'identifier, et où elle aspire à se fixer. Comme l'écrit Franz Fanon, l'Antillais conçoit le voyage en France « comme la dernière étape de sa personnalité [93] ».

93. *Op. cit.*, p. 153 n.

« Il y a chez nous une volonté d'ignorance, une sous-estimation de notre pays, de ce qu'il peut avoir de notable et d'original », écrit un étudiant martiniquais, de tendances marxistes. Un autre, un catholique, dénonce la « désertion des élites ». « L'île est décapitée tous les jours. » Et l'auteur conseille aux étudiants martiniquais de « songer à retourner dans leur île natale » et de s'appliquer à y résoudre les problèmes sociaux qui s'y posent, au lieu de « se considérer étrangers dans cette pauvre terre d'origine, arriérée et rétrograde » et d' « afficher une morgue hautaine ou un mépris désinvolte [94] ».

Un écrivain anglais, Kenneth Pringle, a reproché à la classe moyenne jamaïcaine « d'en savoir encore moins au sujet du peuple que la bourgeoisie anglaise au sujet de son prolétariat » et affirmé que personne, dans les Antilles britanniques, ne déblatère aussi volontiers contre la « paresse » du nègre que ne le fait son frère mulâtre [95].

En Haïti, du fait de la disparition des blancs, les mulâtres occupent le sommet de la pyramide sociale où ils forment une caste fermée, arrogante et parasitaire. Un grand Haïtien, le Dr Price-Mars, a stigmatisé de façon retentissante « la bouffissure orgueilleuse » de l' « élite » qui, « par carence de se mêler au reste de la nation », « n'exerce plus qu'une sorte de mandarinat qui s'étiole et s'atrophie chaque jour davantage [96] ». Dans un roman haïtien, un membre de l' « élite » traite le paysan d' « être inconscient, à peine au-dessus de la bête, et qui n'a de l'homme que la forme » et s'écrie : « Faut-il être stupide pour s'intéresser à ces êtres méprisables [97] ! ».

L' « élite » mulâtre affecte de ne s'intéresser qu'à ce qui se passe en dehors d'Haïti et la passion qu'elle affiche pour la France, si sincère qu'elle puisse être et si touchante qu'elle puisse nous paraître, n'est pas exempte de snobisme.

Le résultat de cette attitude est que, jusqu'à une date relativement récente, il ne s'était pas développé aux Antilles de culture autochtone. Les vestiges de l'ancienne culture africaine, refoulés

94. *Trait d'Union*, février-mars 1955; — *Alizés*, octobre 1952 et janvier 1955.
95. *Waters of the West*, Londres, 1938, cit. par Williams, *op. cit.*, p. 40.
96. Jean Price-Mars, *Ainsi parla l'oncle*, 1928, rééd. 1954, New-York, p. 110.
97. J. B. Cinéas, *La Vengeance de la terre*, Port-au-Prince, 1933, p. 75, 81.

par l'esclavage et par le contact avec la civilisation européenne, se sont effacés petit à petit. Ici, moins; là, davantage. Mais, partout, plus on monte dans l'échelle sociale, moins ils ont été préservés. A la veille de la « renaissance antillaise » que nous voyons poindre aujourd'hui, l'élite intellectuelle n'avait pas comblé le vide ainsi créé, sinon par l'importation et l'imitation des cultures métropolitaines.

Dès l'école primaire l'enfant reçoit un enseignement sans rapport avec la réalité environnante, qu'il « subit », comme dit Zobel, « avec le cœur sec [98] ». On lui fabrique une personnalité essentiellement « blanche ». On lui apprend une histoire qui n'est pas celle de sa terre natale et la géographie de rivières et de montagnes qui ne sont pas les siennes. Il doit se familiariser avec la faune et la flore de contrées lointaines, qui ne ressemblent guère à celles de ses tropiques. On lui fait dessiner des pommes, peindre des visages blancs, lire des récits champêtres dont l'action se déroule sur des terres à blé, écouter des leçons de choses sur la neige et la glace, parler dans ses compositions françaises de « revenir de la campagne les joues *roses* [99] ». Et cet enseignement lui est donné dans une langue classique pour lui difficile (français ou anglais) alors qu'on lui interdit d'utiliser en classe sa véritable langue maternelle (le créole dans les Antilles françaises, en Haïti, et même dans de nombreuses Antilles britanniques).

L'enseignement supérieur subit encore davantage l'emprise de la culture métropolitaine. Dans les Antilles françaises et hollandaises, il n'y a pas d'université. L'étudiant doit franchir les mers. (Ce n'est que depuis 1949 que l'université de Bordeaux a ouvert, à Fort-de-France, une succursale de sa faculté de droit.) Pendant longtemps, les Antilles britanniques ont souffert de la même carence. C'est seulement en 1947 que le *Colonial Office* s'est décidé à fonder, à la Jamaïque, une université, ouverte à l'ensemble des Antilles anglaises. L'organisation matérielle en est exemplaire. Mais l'enseignement qui y est donné est beaucoup trop classique, beaucoup trop aristocratique et, surtout, beaucoup trop britannique. En Haïti, l'enseignement universitaire est en partie assuré par les professeurs, envoyés de France, de l'Institut français.

98. *Op. cit.*, p. 268-269.
99. Fanon, *op. cit.*, p. 147, 161 n.

Jusqu'à une date relativement récente, les Antilles avaient vu naître peu d'écrivains et peu d'artistes originaux. (Il est vrai, comme nous le verrons, qu'elles ont, depuis, rattrapé brillamment leur retard.) Comme l'écrit Fanon, « l'Antillais... composait des poèmes, écrivait des romans exactement comme l'aurait fait un blanc... Avant Césaire, la littérature antillaise est une littérature d'Européens [100]. » Et, lorsque des foyers de cultures autochtones ont fini par apparaître, la « renaissance » antillaise s'est produite d'abord et surtout *dans celles des Antilles jouissant d'une indépendance politique relative :* à Cuba, en Haïti [101]. Les Antilles britanniques ne se sont jointes au mouvement qu'avec un certain décalage et parallèlement à leur accession à l'autonomie interne. Les Antilles françaises, qui, de toutes les îles, sont celles qui ont les coudées les moins franches puisqu'elles ont été assimilées, purement et simplement, à la métropole, viennent bonnes dernières. La pâture culturelle y est apportée par le courrier de France. La presse quotidienne est à peu près inexistante et l'on éprouve quelque honte à la comparer avec celle des autres Antilles. En ce qui concerne les bibliothèques publiques, la comparaison est encore plus affligeante. La *Revue Guadeloupéenne*, qui, en son temps, fit un réel effort de culture autochtone, a disparu. Quant aux *Horizons Caraïbes*, qui paraissent à la Martinique, les horizons que cette revue présente sont souvent, en dépit de sa bonne volonté, plus parisiens que « caraïbes ». C'est en vain, paraît-il, qu'un jeune professeur d'histoire, revenu récemment au pays, a essayé d'intéresser professeurs et lycéens à la création d'un groupe d'études d'histoire de la Martinique... [102].

Sans doute l'honneur culturel des Antilles françaises a-t-il été finalement sauvé par des écrivains tels qu'Aimé Césaire, Joseph Zobel, Frantz Fanon. Mais ces fils de la Martinique — sur l'œuvre desquels je reviendrai — vivant dans la métropole, font un peu figure de phares solitaires et la revue *Tropiques*, qu'anima Césaire lorsqu'il résidait aux Antilles, n'a été qu'une flambée trop vite éteinte.

100. *Op. cit.*, p. 268.
101. Williams, *op. cit.*, p. 50-52; — Esther Chapman, *The truth about Jamaica*, Kingston, 1938, p. 18-19. Cependant, même en Haïti, les libraires continuent à mettre les livres français beaucoup plus en vedette que ceux des écrivains modernes haïtiens.
102. *Alizés*, octobre 1954.

Pour conclure, la classe moyenne antillaise ne s'est pas révélée capable de développer une culture originale et elle a été façonnée intellectuellement par les diverses métropoles qui se sont partagé les îles. Les « élites », d'un territoire à l'autre, ne parlent pas la même langue, n'ont pas le même bagage spirituel et s'ignorent réciproquement. Une culture antillaise a commencé à naître seulement lorsque, comme nous le verrons, une minorité s'est détachée des classes moyennes pour rejoindre le peuple, se pencher sur ses problèmes, étudier ses coutumes, ses croyances, les survivances africaines qu'il a préservées, traduire ses aspirations et ses colères. Et, malgré que cette nouvelle culture s'exprime en diverses langues, français, anglais, espagnol, parfois même en créole, bien qu'elle soit née de façon plus spontanée que concertée, elle est à peu près similaire d'une île à l'autre. Et cette conformité n'est pas l'effet du hasard, mais le produit d'un phénomène identique : l'aspiration commune vers la liberté et la personnalité de populations d'origine africaine, transportées dans le Nouveau Monde par l'esclavage, retombées, après l'émancipation, sous le joug d'une ploutocratie capitaliste, et découvrant, enfin, qu'elles sont solidaires — dans leurs misères comme dans leur révolte.

(*A suivre.*)

Daniel GUÉRIN.

William Bradford Huie.

L'EXÉCUTION DU SOLDAT SLOVIK (II)

De 1941 à 1945, les États-Unis portèrent la guerre sur tous les continents, sous tous les climats, avec toutes les armes connues. C'était, comme on disait, « la guerre totale » contre la tyrannie. Les États-Unis mirent sur pied la plus grande aviation du monde et la plus grande marine, équipèrent en partie l'armée et l'aviation russe, ainsi que les forces françaises et britanniques, enfin levèrent et équipèrent chez eux une force armée considérable.

Leurs ressources en hommes (les militaires de carrière mis à part) se répartissaient ainsi :

Tout d'abord, le groupe le plus favorisé, comprenant ces hommes qui ont toute latitude de choix : les membres des professions libérales, les citoyens cultivés, ceux qui ont une « situation », les fils de chefs, les responsables.

Puis, venaient les armes préférées : l'aviation et la marine qui, à tous les échelons, comprenaient une grande partie de l'élite. On n'y jouissait pas nécessairement d'une plus grande sécurité, mais on y trouvait toujours plus de confort.

L'armée, avec les militaires de carrière, disposait d'un réservoir de bons soldats, la Garde Nationale, les écoles spéciales d'entraînement. Là se recrutaient les officiers et les sous-officiers qui formaient les cadres des divisions combattantes ou les instructeurs.

Dans cette guerre de techniciens, les ingénieurs de l'armée, de la marine et de l'aviation, se disputaient les ouvriers qualifiés, plombiers, charpentiers, électriciens et mécaniciens, etc... Ceux-ci, jouissant de hauts grades et de payes avantageuses, servaient dans une relative sécurité.

La marine, la première, écréma les jeunes non-qualifiés. Elle prit les volontaires à partir de dix-sept ans; il lui fallut fouiller tout le pays pour réunir un million « d'individus combattifs » de ces gosses qui voulaient se battre et qui tremblaient même que la

guerre ne finît avant qu'ils n'aient pu étriper quelque mécréant.

Que restait-il pour faire les biffins dans les derniers mois de la guerre? Qui allait tenir le rôle le plus humble et le dernier de tous : celui de bouche-trou ? Un homme qu'on entraînait avec une unité, qu'on embarquait avec une autre, qu'on envoyait dans un dépôt et qu'on emmenait au front une nuit, et qui recevait l'ordre de creuser son trou, sans même savoir le nom de son unité, ni comment s'appelaient les soldats qui l'entouraient à droite et à gauche.

Il est bien évident qu'en 1944, il ne restait plus aux États-Unis, comme réserve d'infanterie, que ces hommes qui n'avaient pas eu de choix du tout : les très jeunes qui avaient attendu l'appel, les vieux, les hommes mariés, les hors catégories qu'on avait oublié ou dont on n'avait pas voulu et que la communauté ne réquérait le plus souvent que faute de mieux, parce qu'on en était réduit à ratisser les restes.

L'opération de ratissage commença à la fin de l'année 1943, après une constatation et une décision :

Constatation : les États-Unis obtenaient d'un simple soldat d'infanterie un rendement désespérément faible. Les Japonais, les Chinois, les Russes, les Allemands avaient tous des « modèles » moins chers et plus durables. Le simple soldat de l'infanterie américaine représentait un investissement considérable : il coûtait au contribuable des milliers de dollars. Il fallait l'entraîner, l'équiper, le payer, l'entretenir, le soigner, l'instruire et le pensionner. Chaque soldat valait presque autant qu'un petit tank... et il ne durait pas aussi longtemps que les statistiques l'avaient prévu. Il se faisait tuer ou blesser, il tombait malade, il faiblissait ou désertait... Il y avait tant de trous à boucher et à *boucher vite.*

Et voici la décision : malgré toute sa puissance maritime, aérienne et probablement atomique, l'Amérique résolut de lancer des assauts d'infanterie massifs, non seulement sur la forteresse Europe, mais aussi sur les principales îles du Japon. Cela signifiait une véritable mer de biffins, des réserves considérables. C'est alors que les bureaux de recrutement furent harcelés : ratissez... assouplissez les examens... ne regardez pas leurs yeux, comptez-les... remplissez les bateaux pour qu'on puisse les déverser sur les fronts d'Europe en août 1944 et sur les côtes du Japon en novembre 1945. Nous pouvons avoir un million de morts au Japon!

Telles sont les raisons pour quoi les États-Unis changèrent

d'avis sur Eddie Slovik, classé d'abord comme indésirable, dans la catégorie 4 F. Certes, Eddie n'était pas une belle prise, mais les États-Unis n'étaient pas difficiles. On ratissait ce qui restait; Eddie fut donc ratissé.

*
* *

Entre le 7 novembre 1943, date à laquelle on avisa Eddie de son changement de catégorie, et le 24 janvier 1944, jour de son départ pour Fort Sheridan, il s'efforça avec sa femme de jouir de leur nouvel appartement. Tous deux travaillèrent autant qu'ils purent, firent des versements sur leurs achats, s'accrochèrent l'un à l'autre et se consolèrent en espérant que quelque chose se produirait qui leur épargnerait la séparation, ou que cette séparation serait brève.

La convocation officielle parvint le 22 décembre, le jour où Eddie rapportait chez lui un sapin de Noël. L'ordre émanait du Bureau Régional N° 3, comté de Wayne, cinquième étage, Cadillac Square Building, Detroit.

Le Président des États-Unis à
Edward Donald Slovik
Ordre N° S-3281-A
Salut.

« Un bureau local composé de vos voisins s'est réuni pour « examiner vos aptitudes à être entraîné et à servir dans les forces « terrestres ou navales des États-Unis. La présente lettre vous « informe que vous avez été choisi pour l'entraînement et le service.

« Vous êtes prié de vous présenter le 3 janvier 1944 à dix heures « du matin, 3162 East Jefferson, pour y subir des examens. Si vous « êtes jugé apte, vous serez incorporé dans les forces navales ou « terrestres.

« Signé : F. W. PRICE. »

Le jour de Noël, ils restèrent chez eux, n'allèrent nulle part, mais parlèrent et calculèrent. Ils ne pouvaient se faire à l'idée d'abandonner leur maison. Ils avaient lutté pour l'avoir, ils lutteraient pour la conserver. Antoinette toucherait une délégation de solde de cinquante-cinq dollars par mois. Les versements mensuels pour

le mobilier se montaient à eux seuls à soixante-dix dollars; et il y avait encore le loyer, la voiture ét le reste. Enfin Antoinette était enceinte.

Pourrait-elle tenir le coup, continuer à travailler et conserver toutes leurs acquisitions? Ou les soucis et les tracas provoqueraient-ils le retour des crises d'épilepsie, qui l'empêcheraient à nouveau de marcher, et feraient d'elle une charge au lieu d'un soutien ?

Et Eddie ? Antoinette et lui formaient une équipe qui, si tout allait bien, pouvait prospérer, s'enrichir; unis, ils pouvaient être heureux et rester bon citoyens. Mais Eddie pourrait-il être un bon citoyen quand la peur l'envahirait, s'il sentait qu'il perdait tout, s'il lui fallait assumer seul de nouvelles responsabilités ?

Le 24 janvier 1944, Antoinette et sa mère le conduisirent à la New York Central Station de Detroit et lui dirent au revoir.

Du jour de son incorporation, jusqu'à celui de son exécution, le 31 janvier 1945, c'est-à-dire en 372 jours, Eddie écrivit à Antoinette 376 lettres. La plupart vinrent de Camp Wolters, près de Mineral Wells, dans le Texas, où Eddie fit ses classes. Presque toutes furent écrites avant le 25 août 1944, date de sa première désertion « officielle ». Eddie écrivit jusqu'à quatre fois par jour. Et ces lettres qu'il écrivait à la hâte, au crayon, assis ou étendu sur son lit de camp, au milieu de ses camarades sont pourtant assez claires et l'orthographe en est bonne.

La correspondance de Slovik devrait être conservée à la Bibliothèque du Congrès, car elle constitue un document de premier ordre pour qui veut comprendre la Seconde Guerre Mondiale. Elle contient les confidences angoissées de l'homme qui se jugeait l'individu le plus brimé des États-Unis; elle est le journal de guerre du plus singulier des soldats américains.

En voici les passages les plus significatifs, coupés de commentaires et de souvenirs d'Antoinette.

Fort Sheridan, 26 janvier 1944. Maman, je suis perdu sans toi... je crois bien que je vais avoir des tas d'ennui. La vie de l'armée ne me va pas... La nuit dernière, je n'ai pas pu dormir... J'aimerais mieux être à la maison à creuser mes égouts... Je t'en prie, ne pleure pas, je sais que tu as pleuré la nuit dernière... Je suis tellement seul...

28 janvier. J'ai ma police d'assurance. Un capital de dix mille dollars pour une prime de 6,70 dollars par mois. C'est assez cher,

mais je m'en tirerai quand même... Je sais que tu es toute seule, mais crois-moi, je le suis encore plus que toi.

Camp Wolters, 31 janvier. Maman, je viens juste d'arriver à Camp Wolters et il fait chaud. J'ai quitté Fort Sheridan dans la nuit de samedi à dimanche et je suis arrivé ici dans l'après-midi de lundi. Quand nous nous sommes arrêtés à Moberly, l'American Legion y était et nous a reçus avec du café et des gâteaux; j'ai trouvé ça gentil de s'être dérangé un dimanche pour nous recevoir. Je t'ai envoyé un télégramme dès que nous sommes arrivés. Je t'ai aussi envoyé quelques mouchoirs. Je suis dans l'infanterie pour dix-sept semaines; après je ne sais pas où j'irai... Le camp est bien mais leur bière 3,2 pue vraiment... Vrai, chérie, j'ai envie de pleurer chaque fois que je me mets à t'écrire... J'ai si peu de chance...

1er février. Tout le monde doit faire dix-sept semaines dans l'infanterie, c'est ce qu'on appelle l'entraînement de base. J'ai été de corvée de cuisine... Chérie, ne pense que c'est parce que je me suis mal conduit. Tu sais, on est très nombreux, dans la compagnie et chacun doit y passer. On met tous les noms dans une boîte et ceux qu'on tire sont de corvée de cuisine pour la journée... J'ai fait aussi mon premier maniement d'armes, j'ai appris à nettoyer et à démonter mon fusil et je connais tous les trucs maintenant.

6 février. Mon amour, rappelle-toi ce dernier jour que nous avons passé ensemble, je me suis levé, je t'ai regardée, tu étais encore au lit et je n'ai pu que pleurer. Maintenant quelquefois, quand je lis tes lettres et que j'imagine comme ça doit être dur pour toi, je ne peux encore que pleurer. Montre à tes sœurs que tu peux t'en tirer et que tu n'as pas à te faire de soucis, parce que je reviendrai à la maison. C'est dimanche, je n'ai pas la permission de sortir en ville, mais ça m'est égal. Que diable un type pourrait-il bien faire en ville sans sa femme ?

7 février. Mon amour, espérons que le bébé me ressemblera. Je crois que oui. S'il t'arrive quelque chose, je partirai sans permission, et c'est exactement ce que j'ai envie de faire maintenant. Ce patelin est pire qu'un trou de rat. La nourriture est infecte, le boulot est impossible. Mais je reviendrai vers toi, peu importe ce qui arrivera... As-tu reçu les quatre lettres que je t'ai écrites dimanche ?

7 février. Je dois aller à l'hôpital ce soir. Un copain malade m'a demandé de lui apporter des affaires.

Slovik se fit la même réputation à l'armée qu'à Ionia. C'était un bon camarade... aurait fait n'importe quoi pour vous... un gosse qui avait bon cœur... faisait toujours ce que je lui disais... Vraiment un bon gars... Je l'aimais bien.

8 février. Aujourd'hui nous étions dehors pour la diane. Il y avait la musique aussi, nous avons salué les couleurs. Ça avait de l'allure. Vraiment chérie, j'aurais voulu que tu sois là pour voir ça. Tu aurais sûrement pleuré, puisque ça m'a presque fait pleurer.

Cette phrase est l'une des trois de toute la correspondance où Slovik exprime des sentiments patriotiques. Il ne parle jamais d'Adolf Hitler, ni des buts de la guerre, ni de la victoire, ni du progrès des opérations. Les lettres qu'il écrivit dans la semaine du 7 juin 1944 ne font aucune allusion au débarquement en France. Mais Slovik ne semble pourtant pas avoir été totalement insensible aux efforts de l'armée pour l'intéresser au drapeau et le détourner de ses problèmes personnels.

10 février. Mon amour, nous avons eu un cours de gaz. Nous sommes allés dans une chambre à gaz avec nos masques. C'était affreux. Pour un des gaz, on devait enlever nos alliances et c'était la première fois depuis que nous sommes mariés, que j'enlevais mon alliance. Ça ne me plaisait pas mais c'était un ordre. Ça me faisait mal au cœur de l'enlever parce que je pensais à toi. Je t'ai écrit une lettre ce matin et le sergent m'a passé un savon parce que je n'étais pas censé écrire pendant la matinée. Au point où j'en suis ça m'est bien égal s'il me fiche dehors de cette maudite armée. Je rate tous mes exercices, je ne pense pas aux exercices, je pense à ma femme. Tu ne peux pas m'en vouloir, maman, vraiment pas. Il nous traite comme une bande de gosses. D'ailleurs il n'y a que des gosses ici, mais moi, je suis vieux. Ce midi, j'ai emmené un camarade à l'hôpital, il s'était cassé la jambe. Ils nous font sauter par-dessus des obstacles qu'on ne peut pas atteindre même quand on se met sur la pointe des pieds. Une chose est sûre, chérie, c'est que je ne me plais pas du tout ici, c'est exactement comme être en prison! C'est même plus dur qu'en prison, je crois que je deviendrai jamais gradé, même pas caporal, mais ça m'est égal.

11 février. Je n'ai rien à dire ce matin, sinon que cette baraque me rend malade. Ça me rappelle la prison parce qu'on nous traite

exactement de la même façon. On ne peut pas faire ceci, il est défendu de faire cela, sinon : la salle de police.

13 février. Quand je pense aux moments formidables qu'on a passés ensemble, je deviens fou. Je ne peux pas comprendre pourquoi on nous fait ça! Je serai bientôt à la maison! Je sais que j'y serai! Je ne veux pas apprendre, parce que quand on est trop bien noté, on vous envoie au-delà des mers et tu n'as pas envie que ça m'arrive.

13 février. Garde-moi tout, maman, et surtout garde-moi ton épaule douce où je pleurerai, car sûrement je vais pleurer quand je reviendrai à la maison. Ce bled me tuera... Je suis si seul que j'en pleurerais tout fort... Mon amour, si quelque chose t'arrivait, je n'aurai plus qu'à me tuer, ou à me remettre à voler.

13 février. Maman, je ne vois vraiment pas pourquoi ils nous font ça à toi et à moi. Nous nous aimons trop pour qu'on nous sépare comme ça. Si nous étions méchants l'un pour l'autre, il y aurait une raison. Chérie, pourquoi ne veulent-ils pas nous laisser tout seuls. J'en pleurerais.

14 février. Quand je vais au lit, le soir, je suis perdu. Je n'ai personne à qui réchauffer les pieds quand je me couche.. Rappelle-toi, chérie, comme nous dormions tout près l'un de l'autre. Je pleure presque toutes les nuits.

14 février. Il y a eu beaucoup de nuits que j'ai passées sans fermer l'œil à penser que tu étais avec quelqu'un d'autre... Les camarades se moquent de moi et me font d'affreuses descriptions de toi au lit avec quelqu'un d'autre... Je t'en supplie, maman, aide-moi à oublier toutes ces bêtises.

16 février. De toute ma vie, je ne remettrai jamais les pieds au Texas. C'est infect. Ça me fait devantage horreur chaque jour. On m'a fait trois piqûres aujourd'hui et on m'a arraché ma dent malade.

17 février. Je reviens juste d'une marche et, crois-moi, je suis fatigué. J'avais mon fusil et un sac de cinquante livres sur le dos. C'est à croire, ma chérie, qu'ils essayent de tuer les types ici. C'est un des camps les plus durs de tout le pays. Quand je fais une marche, chérie, je peux te voir sur le plus haut sommet de montagne et elles sont assez hautes par ici. Ah! ma chérie, je voudrais que

tu puisses voir le Texas. C'est très beau, l'herbe est verte, le sable est d'un rouge brillant et les rochers sont beaux. Les couleurs s'y mélangent de façon très jolie. Chérie, il faudrait que tu voies les cactus, ils sont jolis, tout verts, c'est bien ici, excepté le travail... Aujourd'hui, chérie, je suis allé sur le champ de tir pour apprendre à tirer. Je fais tout mon possible pour rater, car meilleur on est, plus vite ils vous envoient au delà des mers.

18 février. Aujourd'hui c'est mon anniversaire, maman et j'ai reçu la montre que tu m'as envoyée.

Avec la montre Antoinette avait envoyé une lettre dont voici un extrait :

18 février. Heureux anniversaire, papa, et ça vient du fond de mon cœur. Je t'aime, chéri et ce n'est vraiment pas juste qu'on nous ait arraché l'un à l'autre. Chéri, je viens juste de déjeuner. Comme j'aurais voulu que tu sois là pour déjeuner avec moi. Je faisais trop de projets, c'est pour ça, je crois, qu'ils t'ont emmené loin de moi. Mais, papa, tu seras bientôt de retour à la maison, n'est-ce pas ?

Antoinette se souvient de quelques détails à propos de la montre-bracelet : « Le jour de l'anniversaire d'Eddie, le 18 février 1944, je lui acheté une montre-bracelet Grun Curvex. Je l'ai payée soixante dollars. Sur le boitier j'avais fait graver son nom et sa date de naissance. J'ai pu lui acheter cette montre parce qu'à cette époque je travaillais encore. Cette montre était l'objet de plus grande valeur qu'il possédait, je me demande ce qu'elle est devenue ? »

Seibold Hôtel, Fort Worth, Texas, 20 février. Chérie, je viens juste d'obtenir une permission pour le week-end et je suis à l'hôtel indiqué ci-dessus. Il y a deux camarades avec moi. Chérie, ne pense pas que je te trompe parce que c'est pas vrai. J'ai bu deux bières, mais, il n'y a que de la bière 3,2. Je vais aussi boire du whisky et du coca-cola et je vais être fin-saoul. Tant pis s'ils ont à m'emporter de cet hôtel. La pinte de whisky vaut six dollars : plutôt cher, tu ne trouves pas ? Je suis un peu saoul, mais ne t'en fais pas, chérie, je t'aime encore... Ton soldat de mari.

Camp Wolters, 21 février. Je suis revenu de la ville dimanche soir. J'ai eu du bon temps. Quand je suis allé à l'hôtel, j'ai bu,

j'étais saoul et je suis allé me coucher. Le dimanche matin, je ne me suis levé qu'à dix heures et demie. C'était vraiment un soulagement d'être sorti du camp. Mais quand j'ai vu tous les autres soldats se promener en ville avec leur femme ou avec leurs amies, j'ai failli pleurer.

22 février. Sans toi, chérie, je deviens aveugle. Tu étais toute ma lumière, c'est toi qui m'as remis sur mes pieds. C'est toi qui as fait de moi un homme. Sans toi je serais probablement resté toute ma vie un ancien condamné. Je serais sans doute encore en prison. Une des raisons pour lesquelles je me suis marié avec toi, c'est que je savais que tu étais exactement le genre de femme qui pouvait m'en sortir. Rappelle-toi comme tu as essayé de te débarrasser de moi. Moi, je ne voulais pas te laisser t'en aller parce que j'avais trouvé en toi celle dont j'avais tant besoin. J'ai eu du mal à te gagner, mais je sais que ça en valait la peine. Vrai, chérie, ça a été dur pour t'avoir. Encore pire que de tenir le coup à côté d'un autre type et de se battre pour vaincre... Chérie, tu étais si jolie et quand tu me dis dans tes lettres comment tu es habillée, je te vois très bien et j'ai envie de pleurer, mais je ne peux pas parce que les camarades sont là. Mais la nuit, je pleure toujours après toi... Tu vois, maman, j'ai chipé un peu de papier à l'hôtel où je suis allé le week-end dernier... Ton papa à l'œil bleu.

24 février. Tu es malade, chérie, mais qu'est-ce que je vais faire ? Je dois aller au champ de tir samedi et je raterai. Je tâcherai d'avoir des notes si mauvaises qu'ils ne m'enverront pas au delà des mers. Peut-être que si je ne réussis en rien, ils me renverront chez moi parce que je ne suis pas capable de combattre... L'autre jour nous avons fait une marche et l'un des types est tombé mort. Ils font trimer les types jusqu'à ce qu'ils crèvent et puis ils font juste un trou et les jettent dedans. Oh! ma chérie, je ne sais pas que faire pour être de nouveau avec toi. J'en ai tellement assez de cette baraque que j'ai envie de m'en aller sans rien dire. Je regrette bien de n'avoir pas été mis pour six mois en prison. Je saurais que tu peux venir me voir aussi souvent que tu veux. Et toi n'aurais-tu pas préféré ? Une fois mes six mois tirés, je n'aurais pas d'armée à faire. Je pourrais être avec toi ma chérie. Tandis qu'actuellement je ne sais pas quand je te reverrai.

Les épreuves d'Antoinette avaient commencé et Eddie l'avait appris, non par Antoinette mais par un ami. Elle avait fait une

seconde fausse-couche et avait eu ensuite des crises d'épilepsie. « J'ai eu jusqu'à sept crises dans une journée », rappelle-t-elle. « Je ne pouvais plus aller au travail et voilà qu'en plus de tous ces problèmes pour pouvoir vivre, j'ai eu des difficultés plus grandes à marcher. Par moments, il semblait que j'avais tout le corps paralysé. Mon médecin voulait tenter une opération, mais je n'avais pas l'argent nécessaire. Même si j'avais vendu tout ce que nous avions, Eddie et moi, je n'aurais pas eu assez d'argent pour payer l'hôpital. Comble de malchance, ma vue commença à baisser. J'ai d'abord essayé de m'en tirer, puis j'ai demandé de l'aide à la Croix-Rouge. On m'a reçu fraîchement. J'ai traîné une vie misérable — malade, pas de travail, des dettes, je n'avais que les cinquante-cinq dollars d'Eddie par mois — et j'essayais de tout sauvegarder. Ma mère, et c'est la dernière chose qu'elle a fait de sa vie, a essayé de venir à mon secours. Elle m'a fait des massages et des bains chauds et peu à peu j'allai un peu mieux. J'aurais bien voulu cacher tout cela à Eddie, mais il pouvait appeler la standardiste de la maison où je travaillais et elle l'aurait mis au courant. »

Si Eddie écrivit qu'il regrettait de ne pas être retourné en prison, c'est manifestement qu'il y avait songé lorsqu'on l'avait changé de catégorie. Il lui restait encore six mois de liberté surveillée et il lui aurait suffi, pour échapper à l'armée, de tomber sous le coup de violation de serment : s'il s'était saoulé, s'il avait fait du tapage, s'il avait heurté une voiture garée dans un parc ou s'il s'était fait prendre sans permis de conduire, il serait retourné à Ionia pour six mois.

En décembre 1944, alors qu'il était enfermé à la caserne Mortier à Paris et que sa vie dépendait d'Eisenhower, Eddie devait se rappeler amèrement avec quelle facilité il aurait pu alors éviter toute cette histoire.

26 février. Chérie, mes oreilles bourdonnent encore, je reviens juste du champ de tir. Tu sais, comme d'habitude, je sursaute dès que j'entends un petit bruit. Ce soir, je suis allé à la cantine et j'ai pris trois bouteilles de bière et une boîte de fromage. Tu sais comme je mange le fromage quand je suis à la maison, eh bien ce soir, j'ai mangé toute la boîte à moi tout seul... Je ne t'ai jamais trouvé aucun défaut, je n'ai jamais rien dit au sujet de ta jambe, pour moi tu n'as jamais été une infirme.

27 février. Maman, tu essaies d'être un bon soldat. Je fais un mauvais soldat, mais je veux que tu sois le sergent et je serai le simple soldat, tu me donnes des ordres et j'écoute. Les gâteaux et les pâtés que tu faisais me manquent bien et aussi les fruits qu'il y avait toujours sur une assiette pour moi. Je regrette aussi le bon café que tu faisais et surtout je regrette de ne plus dormir avec toi.

27 février. Chérie, rappelle-toi quand tu m'as envoyé ma montre-bracelet. Je pleurais comme un bébé. Je me serais botté le derrière en pensant aux fois où je n'avais pas été gentil avec toi. Comme j'ai été méchant pour toi parfois. Une fois je n'ai pas voulu te parler de toute une journée et toi tu faisais n'importe quoi pour me faire sourire quand j'étais en colère. Je ne savais pas que je pouvais être si heureux avec toi, maman, jusqu'à ce qu'il soit trop tard... J'ai pas mal d'amis ici et ils détestent tous autant l'armée que moi et je les comprends tous.

28 février. Je reviens juste du champ de tir et mes oreilles résonnent encore et si j'écris mal, c'est parce que je suis nerveux... Maman, tu me dis que tu es allée à la Croix-Rouge et tu veux que j'aille voir mon commandant. J'essaierai d'aller le voir demain. Je te dirai dans ma prochaine lettre ce qu'il m'aura dit. Pense bien à moi. Tu sais comment les choses tournent pour moi : j'ai toujours eu de la déveine et j'en aurai encore probablement en essayant de me faire libérer. Tu sais, chérie, que je reçois toutes les tuiles. Je n'en manque pas une. Mais j'irai le voir, demain, maman, pour voir ce qu'il va me dire.

29 février. Chérie, j'ai essayé de voir mon commandant, mais il était en permission et il faudra que j'attende son retour. Je ferai l'impossible, maman, pour me faire libérer, mais je ne crois pas que j'y réussirai parce qu'il est un peu trop tard. Tâche de voir ce que tu peux faire.

Oui, ajoute Antoinette, je me souviens. J'ai essayé de le faire libérer comme soutien de famille. Son commandant m'a écrit ce qu'il fallait faire. J'ai demandé des lettres aux médecins qui m'avaient suivie. L'un d'eux était un physiothérapeute qui m'avait soignée pendant six ans quand j'allais en classe. Sans lui je n'aurais pas pu suivre du tout les cours pendant mon enfance. J'ai aussi

obtenu plusieurs lettres de références personnelles, un certificat de ma situation matérielle et une lettre de mon employeur. J'ai envoyé tous ces papiers à Eddie qui les a fait parvenir à son commandant. Mais les choses allèrent lentement. Puis une déléguée de la Croix-Rouge me fit appeler : une femme véritablement féroce.

Après avoir parlé avec elle, je compris à ses mots et à ses gestes que ma situation ne l'intéressait pas. Elle me suggéra de ne pas payer le loyer en totalité; ainsi il me resterait davantage d'argent pour la nourriture. Je lui demandai ce qu'il faudrait faire quand on me mettrait à la porte : elle m'a dit sans s'émouvoir que je n'aurais qu'à revendre mon mobilier et m'installer dans une seule pièce et même aller vivre dans ma famille ou dans celle d'Eddie.

— C'est la guerre, dit-elle, nous devons tous faire des sacrifices.

— Mais alors mon mari n'aura plus rien vers quoi revenir ! Vous n'imaginez pas ce que cet appartement représente pour mon mari, un pauvre gosse qui n'a jamais eu de foyer et qui a passé cinq ans en prison ? Vous n'imaginez pas ce que tous ces meubles représentent pour nous deux! et comme nous avons travaillé pour faire les versements!

« Ce que je lui disais ne lui plut pas et quand elle partit elle me dit que le sort d'Eddie était entre les mains de son commandant, Ce n'était pas vrai parce qu'Eddie était bien vu par son commandant et celui-ci lui avait dit que si sa libération dépendait de lui il retournerait chez lui dans les vingt-quatre heures. Il n'est pas difficile d'imaginer le genre de rapport que cette femme a envoyé. Quand je vis que les choses ne s'arrangeaient pas, j'ai tout essayé... on m'en a claqué des portes au nez... Je suis allée au Bureau de Recrutement, au bureau de bienfaisance, je suis retournée à la Croix-Rouge et pour finir, j'ai même écrit au Président Roosevelt. Je lui ai raconté toute l'histoire. Quand j'ai reçu une lettre d'accusé de réception, j'ai repris espoir, mais pour rien. A partir de ce moment-là, j'ai vraiment désespéré. Je ne pouvais plus que prier Dieu de faire un miracle, de me rendre Eddie, de sauver notre foyer et me remettre sur pieds.

1er mars. Maman, je reviens du champ de tir et mon tir était bien mauvais, mais je m'en fiche. Quand ce fut mon tour, j'ai eu peur, j'ai essayé de leur expliquer que j'étais nerveux, ils m'ont fait quand même tirer. Chaque fois que je tirais, je fermais les yeux et je sursautais. Naturellement, chaque coup, je manquais la cible.

Tu aurais dû voir mon total. Il faudra que je retourne au champ de tir trois jours de plus. Ensuite, il faudra que je passe l'examen de tir. Je ne crois pas que je réussirai, mais ça m'est égal. Je n'essaye pas d'être un bon soldat. Je veux qu'on me renvoie et si je ne reviens pas bientôt chez nous, je deviendrai fou. Maman, tu es la seule personne sur qui je puisse compter. Tu sais que ma mère ne m'enverra jamais rien et je crèverai plutôt que de lui demander quelque chose.

2 mars. Je grossis, maman, je pèse 145 livres... Je ne te l'avais pas dit avant, parce que tu m'avais dit que tu étais jalouse, et il y a pas mal de W.A.C. ici; mais ne t'en fais pas, maman, je ne te tromperai pas, je t'aime bien trop. Je reviens du champ de tir et j'ai la joue tuméfiée. Mon total a été si mauvais qu'ils m'ont fait tirer sans arrêt et ça fait maintenant six jours que je tire; j'ai mal au bras et ma joue est toute abîmée. Il y a des camarades qui reviennent avec un œil au beurre noir et d'autres avec la lèvre coupée. En tout cas, j'étais vraiment nul : aussi je dois encore retirer. Un de mes camarades avait deux quarts de whisky la nuit dernière et je me suis resaoulé. C'est la seule chose que je peux faire pour oublier en camp.

4 mars. Je reviens du champ de tir. Je n'ai pas atteint le total des points, aussi je dois recommencer dimanche. Je suis fatigué et j'en ai assez de tirer.

5 mars. Chérie, je sais que tu pleures beaucoup. A-t-on vu un bon soldat pleurer : tu m'as dit que tu aurais fait un bon soldat et que tu aurais relevé la tête.

Antoinette affirme qu'elle n'a jamais écrit à Eddie de lettres découragées. « Je lui ai écrit jusqu'à quatre lettres par jour, dit-elle, mais j'essayais de ne pas laisser apparaître mes soucis. Quand je suis tombée malade et que je n'avais plus rien à faire, j'occupais mes heures de solitude à lui écrire. Je lui ai écrit une lettre de vingt-sept pages. Je tâchais de lui peindre de la façon la plus vivante notre nid d'amour. Si je changeais la disposition des meubles, je lui faisais un plan pour qu'il puisse mieux se rendre compte. Il aimait bien me regarder pendant que je m'habillais, aussi je lui décrivais, en détails, sans rien oublier, comment je m'habillais. Ce n'était pas tellement des lettres, c'était plutôt toute une histoire que je lui envoyais. Il vivait pour la distribution du courrier,

et quand il y avait un retard, il était désemparé. Il vivait pour moi seule et je ne vivais que pour lui. »

5 mars. Je viens de dîner, ils ne servent rien de ce qu'on a l'habitude de manger. Tout est froid et rien n'est préparé comme j'aime. Je ne peux pas me faire à leur ratatouille. Rappelle-toi ce que je te disais sur la nourriture de la prison! C'est pire ici! Après le dîner, je suis allé au club et j'ai pris un ice-cream, mais je n'ai pas pu rester parce qu'il y avait beaucoup de soldats avec leur femme. Je me suis senti si seul que je n'ai eu qu'une envie, c'est de revenir t'écrire. Oh! maman, combien de temps cela va-t-il durer ? J'ai dû frauder pour faire un total de 140 au champ de tir, mais j'ai réussi. Aussi, chérie, je crois que je suis dans l'armée pour de bon... Ne t'en fais pas, je t'en supplie, je serai bientôt de retour... Le commandant est rentré, je vais essayer de le voir. Ce n'est pas une petite affaire que de réussir à lui parler, mais je vais essayer. Avec deux autres camarades, j'ai acheté un quart de whisky. Peut-être que je vais me rendre assez malade pour me faire renvoyer.

La fraude de Slovik sur le champ de tir révèle un trait intéressant de son caractère. Il avait très probablement peur en se rendant au champ de tir et il était probablement déterminé à tirer le plus mal possible. Puis la peur de la distinction déshonorante a commencé à agir sur lui, pas beaucoup, mais un peu cependant. Il s'est débrouillé pour obtenir le nombre de points nécessaires et le voilà presque fier de raconter son succès à « maman ».

6 mars. Maman, le commandant est revenu et j'ai pu lui parler, je crois que je serai bientôt de retour.. Aussitôt que j'aurai pu faire signer quelques papiers à la Croix-Rouge. Je dois retourner le voir demain matin, après quoi il dépendra de toi, de tes médecins et de la Croix-Rouge que les choses s'arrangent, aussi fais bien attention à ce que tu diras et à la façon dont tu le diras... Il m'a demandé comment il se faisait que je n'ai pas essayé d'obtenir mon ajournement quand j'étais chez moi. Je lui ai dit que c'était de l'usine que je devais l'obtenir mais que mon patron était à l'hôpital et que lorsque j'ai reçu ma feuille de mobilisation, il était trop tard pour faire une demande d'ajournement. Il faut que je remplisse certains papiers et puis que je te les envoie et alors tu les porteras à la Croix-Rouge et tu les feras signer. Je te dirai ce qu'il

en est demain soir, aussi jusque-là, prie tout ce que tu peux. Je t'en supplie, maman, essaie tout ce que tu pourras et vois ce que tu peux faire pour moi, à la maison, quand je t'enverrai les papiers.

7 mars. Je suis retourné voir le commandant ce matin et je n'ai rien pu faire. Il m'a dit que pour pouvoir faire quelque chose il lui fallait trois affidavit et un rapport de la Croix-Rouge. Il faut de l'argent quand on veut que les choses se passent comme ça. Si j'étais à la maison j'aurais probablement pu en trouver. Tu fais le mieux que tu peux, maman... Tu m'as dit que mon officier de surveillance t'avait envoyé une carte où il te parlait de mon rapport. Oui, bien sûr, il aurait fallu que je lui fasse savoir que j'étais appelé et, c'est vrai, je ne le lui ai pas fait savoir. Ce que j'aurais voulu, c'est qu'il me recherche et qu'il me fourre en prison. Ça aurait mieux valu pour moi. On peut encore me fourrer en prison et j'espère que ça arrivera. Je pourrais toujours trouver le moyen de sortir de prison, mais d'ici, impossible. Je crois bien que je ferais n'importe quoi pour m'en aller d'ici. Oh! maman, je pense que ton espoir de me voir revenir à la maison est bien malade.

C'est à ce moment-là qu'Antoinette reçut la visite de cette femme qui lui conseilla d'abandonner l'appartement. Cette lettre nous donne une nouvelle preuve qu'Eddie avait été tenté de se faire renvoyer à Ionia avant d'être incorporé. Il avait volontairement négligé de se présenter pour le contrôle mensuel à l'officier chargé de sa surveillance, il espérait que cette infraction au règlement serait considérée comme une violation de son serment et le ramènerait en prison pour six mois.

9 mars. Chérie, tu sais que si je te laissais travailler quand j'étais encore à la maison, c'était pour une seule raison, parce qu'il y avait tant de choses dont nous avions besoin. Je suis content que tu aies travaillé, maman, tu sais comme c'était dur quand tu ne travaillais pas. Tu sais bien que si tu n'avais pas travaillé pour m'aider, nous n'aurions pas tous ces jolis meubles que nous avons. Tu as l'une des plus jolies maisons de Dearborn. Il n'y a pas encore tout, mais nous compléterons quand je serai revenu. C'est pour ça, maman, que je voudrais bien que tu puisses continuer à travailler jusqu'à ce que nous ayons tout ce dont nous rêvons... Chérie, garde la tête haute autant que tu peux et sois un bon

soldat même si je n'en suis pas un... Tu sais que nous voulons exactement les mêmes choses. Une grande maison avec un beau mobilier et une belle voiture, la plus belle qu'on puisse acheter. Et ce rêve encore, avoir le bébé dans la maison, et c'est tout ce que nous voulons. C'est pour ça que je voulais que tu travailles aussi, pour m'aider... Pour le bébé, ne t'inquiète pas, ma chérie. Quand je reviendrai, je t'emmènerai voir le meilleur docteur qui saura pourquoi nous n'en avons pas. Je verrai si ça tient à toi ou à moi, ça peut être à moi... Ne m'en veux pas de ne pas t'avoir écrit hier. Nous avions fait une marche de dix-huit miles la nuit d'avant et j'étais si fatigué, maman. J'avais tellement marché que j'avais les doigts de pied qui saignaient. Il y a des camarades qui sont tombés en route... Je marcherai, maman, jusqu'à ce que je tombe mort. Je leur ai dit que j'avais les pieds qui saignaient, ils m'ont dit de ne pas m'inquiéter et n'ont rien fait du tout. Ils s'en moquent... L'autre jour, j'ai passé un examen pour l'aptitude à servir outre-mer. Nous le réussissons tous. Avec les questions qu'ils posent, il n'est pas possible de rater. On serait mort qu'ils nous diraient bons pour le service.

9 mars. Chérie, pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt de tes évanouissements ?

10 mars. Depuis que je ne vais plus au champ de tir, ça va mieux. Ne te tracasse pas pour ma joue, ça va maintenant. Mon doigt de pied aussi. Mais il faudra que je retourne au champ de tir. Je te dirai comment je m'en serai sorti. Ils m'ont fait passer des examens de la vue à la clinique et ils voulaient que je porte des lunettes mais j'ai dit que je ne les porterai pas. Alors ils ont répondu que si c'était pour ne pas les porter, ce n'était pas la peine de gaspiller l'argent du gouvernement. Je suis sûr que je n'en ai pas besoin, tu ne penses pas ? Je suis content de savoir que tu es en train de payer les traites. Je n'aime pas ne pas payer mes dettes.

13 mars. Je n'ai pas fait grand-chose au tir. J'ai encore raté, je ne touche même pas ce sale mannequin. Ils nous font tirer sur des mannequins qui représentent des Japonais et au bout de nos fusils il y a un couteau de vingt centimètres de long avec lequel nous devons déchirer les mannequins. Je n'aime pas ça. Je ne peux pas tenir mon souffle quand je cours ou quand je fais une marche; je cours à bout de souffle et mes voisins m'embêtent. Mais je ne

vais pas me plaindre, il n'en sort jamais rien de bon. Tout ce qui vous arrive, c'est d'être envoyé en salle de police, d'être inscrit pour la corvée de cuisine ou de travailler le dimanche. Je commence à détester tellement cet endroit que j'en deviens vraiment fou. Je me fais tellement de souci pour toi que mes cheveux tombent. Quand je reviendrai à la maison, je serai chauve.

14 mars. Si seulement ils savaient ce qu'ils nous font à tous les deux, ils me renverraient à la maison.

24 mars. C'est fini pour le tir au fusil et j'ai pas mal réussi, mais je déteste les fusils.

25 mars. Oh! ma chérie, j'aurais besoin de toi pour que tu me raccommodes mes chaussettes, repasses mes chemises et laves mes vêtements et que tu me fasses quelque chose à manger... Demain à l'unité 2 avec ces papiers que tu m'as envoyés. Oh! ma chérie, s'ils refusent, je ne sais pas ce que je ferai. Je crois que je pourrai... Je suis allé à l'État-Major ce matin avec ces papiers et ils m'ont posé des tas de questions sur toi auxquelles je ne savais même pas quoi répondre. Enfin, j'ai fait du mieux que j'ai pu. Il a écrit une déclaration et ils l'enverront à mon commandant. Pense bien, bien à moi.

27 mars. Je sais maman, que j'écris mal, que je ne mets pas l'orthographe... Je ne suis qu'un idiot de Polonais... Je n'ai jamais rien su. Aujourd'hui mon commandant m'a fait appeler pour me faire signer des papiers. Je les ai signés mais c'est tout ce que j'ai fait. Je n'ai rien dit du tout, mais j'ai tâché de lire le plus possible et je crois que c'était mon ordre de libération. Ils vont probablement t'envoyer à la Croix-Rouge pour une enquête et alors à toi de jouer.

31 mars. Chérie, nous devions nettoyer notre fusil pour une inspection et cela nous a pris toute la nuit. Ce matin nous devons aller au champ de tir pour tirer sur des cibles en mouvement et tu sais comme je n'aime pas me servir d'un fusil. Demain matin nous tirons avec le fusil et après il faut le nettoyer... Tu peux être fière d'avoir un mari dans l'infanterie, parce que c'est vraiment l'arme la plus pénible.

1er avril. Au moment où j'avais tout ce dont j'avais rêvé, il a fallu qu'on me l'enlève. Quand j'étais en prison, je rêvais de toi

et de toutes ces choses que nous avons... Et maintenant tout ce que je peux faire, c'est de rester ici couché à regarder mes rêves s'envoler en fumée, ça me donne envie de pleurer. Pourquoi nous font-ils souffrir pareillement ? Pourquoi est-ce qu'ils nous détestent ?

On voudrait qu'une fois au moins Slovik indique qui sont ces « ils » dont il parle constamment dans ses lettres. Mais il ne le fera pas. Pendant les dernières minutes de sa vie, devant le peloton d'exécution, il parlait encore de ces « ils ». Comme l'ordre d'exécution avait été donné par le général Eisenhower « au nom des États-Unis », c'est évidemment à la communauté, aux États-Unis que pensait Slovik.

2 avril. Rappelle-toi, chérie, quand je t'ai dit que nous allions passer l'examen. Ils m'ont mis dans la catégorie I-a, ce qui veut dire que je suis bon pour le service au-delà des mers. Je ne m'en ferais pas si seulement je pouvais être sûr de revenir.

2 avril. Chaque fois que je vais au spectacle, j'essaie d'imaginer que je suis au Carmen... J'essaie de faire pour toi un bon mari. Je ne lutte pas contre toi, je ne me saoule pas, je ne te bats pas et je ne le ferai jamais. J'ai vu tant de foyers brisés de cette façon et je ne veux pas que notre petit paradis soit détruit. Tu sais comment ça se passait quand mon père et ma mère buvaient. Je suis content aussi que tu ne boives pas... Je t'en supplie, retourne à la Croix-Rouge, je ne peux plus attendre pour ma libération... Mais il faut que je te dise que je ne pense pas que ça marchera. Ils ont besoin de beaucoup d'hommes pour combattre de l'autre côté de l'eau et je crois que je suis du nombre... Tu sais, chérie, je regrette de t'avoir fait travailler. Je crois que j'étais trop égoïste pour l'argent. Quand je suis sorti de prison, et tu sais comment c'était chez moi, je voulais de l'argent pour acheter toutes les choses que les autres ont. Tu sais, chérie, ce que ça me faisait quand je voyais quelqu'un qui avait quelque chose qu'on n'avait pas... Ça me rendait fou, chérie... Je suis content de t'avoir gagnée et de te garder pour de bon... J'ai réussi à t'avoir mais maintenant je suis dans un endroit où je ne peux rien. Ils m'ont eu ; et même si j'essayais, je crois que je ne pourrais pas gagner parce qu'ils sont tellement plus forts que moi.

3 avril. Je viens de recevoir ta lettre où tu me dis que ta sœur passe le week-end avec toi. Je voudrais bien que ce soit moi au

lieu d'elle. Mais ne la laisse pas prendre ma place dans le lit. Je ne peux pas supporter que quelqu'un, même si c'est ta sœur, couche à ma place. Toi, chérie, dors à ma place et fais-la dormir à la tienne.

7 avril. Je dois maintenant m'en aller, maman. On a des films qui sont juste pour les soldats. Ils les appellent *Pourquoi nous combattons* et nous devons les voir.

10 avril. Ma lettre sera courte parce que j'ai une marche accélérée à faire aujourd'hui; huit miles en une heure et cinquante minutes, ce qui fait environ un mile par quart d'heure. La dernière fois nous avons fait quatre miles en cinquante minutes et je me suis presque évanoui; aussi je ne crois pas que je tienne le coup cette nuit. Mais je ferai de mon mieux. Jusqu'ici j'ai été assez bon pour la marche et je ne veux pas rater maintenant.

11 avril. Chérie, j'ai fait cette marche accélérée et je me sens bien ce matin.

Il semble presque que Slovik soit en train de devenir un vrai soldat. L'entraînement était ingénieux et efficace. On cherchait d'abord à arracher les recrues à l'atmosphère de leur foyer, puis à les occuper constamment pour qu'elles n'aient pas le temps de songer à leur foyer, leurs amies, leurs femmes et leurs mères. Généralement huit ou neuf semaines de films de combat, de conférences sur la guerre, de marches accélérées, de courses d'obstacles, d'exercices de tir, de lancers de grenades, de lutte à la baïonnette, de perpétuelles excitations de l'esprit de compétition, de défilés, de drapeaux, de musiques suffisaient à chauffer convenablement le nouveau soldat. Peu à peu il se sentait plus rude, plus fier et combatif; sa maison et sa femme reculaient dans sa mémoire et n'avaient plus de rapport avec son métier de soldat.

On peut observer les effets de cet entraînement dans les lettres de Slovik. Il s'en est fallu de peu qu'il ne devînt un vrai soldat. L'armée, qui avait parié sur lui, n'était pas loin de gagner. Mais il était trop tard, trop tard parce qu'il avait dix-huit ans quand Ionia et Harry Dimmick l'avaient pris en main, trop tard pour l'armée qui le prenait à vingt-quatre ans.

13 avril. Chérie, il faut que je retourne au champ de tir, il faut que j'apprenne à servir un mortier de 60 mm. Il y a tellement d'armes différentes que si je te disais leur nom, tu ne saurais pas à quoi elles ressemblent, alors je ne t'en dis pas plus.

20 avril. Nous avons fait un défilé aujourd'hui. J'aurais voulu que tu sois là pour le voir. C'était joli... Je suis toujours sur les nerfs parce que je pense tous les jours qu'ils vont m'appeler pour me dire que je suis libéré.

21 avril. Je viens juste de passer un examen, mais ce n'est pas la peine que je te dise comment ça s'est passé. Le genre d'examen qu'on passe ici, ne rime à rien. Un bébé pourrait vous les faire passer. Ils vous demandent comment vous vous sentez, vous dites que ça va et ils répondent que c'est parfait. S'il fallait que je reste encore longtemps ici, je crois qu'ils ne me renverraient jamais. Qu'est-ce que je vais faire ? A cinq heures et demie, il y a une réunion, on boira de la bière. Je crois que j'irai. La dernière fois, je n'y étais pas allé, j'étais resté pour t'écrire une lettre. Ne t'inquiète pas, ma chérie, il n'y aura pas de femmes, rien que des soldats. Ils nous offrent trois fêtes avec de la bière pendant notre entraînement et c'est la seconde. J'espère bien que je ne serai pas là pour la troisième. La seule fête que je veux, c'est une avec toi. Les copains me blaguent à cause de tout ce rouge à lèvres que tu mets sur tes lettres. Je leur réponds tout simplement que ça prouve que ma femme m'aime. Il faut que je retourne au champ de tir. Tu ne peux pas savoir comme je déteste ça.

29 avril. Maman, je reviens juste de Pinto Ridge et crois-moi ça a été dur. Nous avons dormi dehors sur le sol et mangé dehors sur le sable et nous avons marché pendant 26 miles; mes pieds me font mal. La nourriture était infecte. On se levait à quatre heures du matin, il faisait noir et on ne voyait pas ce qu'on mangeait. Tout ce qu'on nous donnait pour le petit déjeuner, c'était la moitié d'un hot-dog et un bol de porridge sans lait, une tasse de café et la moitié d'une orange; on avait encore faim après ça. Après nous avons monté les tentes et tiré à la mitrailleuse pendant deux jours. Chérie, tu ne peux pas te faire une idée de ce que j'étais malheureux; je le suis encore. Et il y a encore trois semaines comme ça qui nous attendent. C'est plein de serpents ici, de punaises, de vers et de lapins. La nuit on ne peut pas dormir parce qu'on a peur des serpents. Pendant cette marche de 26 miles nous avons escaladé des collines raides, marché sur des rochers et sur du sable fin comme il y en a dans les déserts. Et ça ne fait que commencer : lundi nous partons pour Dry Valley et nous ne reviendrons que samedi.

30 avril. Maman, pourquoi a-t-il fallu qu'ils nous fassent ça ? nous étions partis pour l'amour et le bonheur. Tout ce qu'il nous fallait c'était une maison et une nouvelle voiture. Je prie le bon Dieu qu'il me renvoie à la maison et que nous recommençions là où on en était quand ils nous ont fait ça... Toi, chérie, continue à dormir avec ma photo sur ton cœur. Tu te trouvais folle de dormir avec ma photo, à ma place dans le lit, de boire dans ma tasse depuis que je suis parti. Mais je t'aime bien quand tu es folle et je veux que tu continues à l'être.

30 avril. Je suis allé à l'église aujourd'hui. J'ai prié pour eux... pour qu'ils me renvoient à la maison. Je mets dans ma lettre deux cartes de fête des Mères pour la messe du 14 mai. Il y en a une pour ta mère et une pour toi. Si je t'en envoie une à toi, c'est parce que tu es ma maman et il faut bien que je pense à ma maman chérie, mais j'espère bien que je serai dans tes bras à la maison avant le 14 mai.

5 mai. Je voudrais bien qu'ils décident ce qu'ils vont faire de moi. Le type de la Croix-Rouge dit qu'ils n'accordent plus de libération, mais qu'ils se chargeront de ton opération à la jambe. Je veux que tu ailles à leur bureau principal et que tu parles avec eux, vas-y même si tu dois prendre un taxi.

23 mai. Chérie, mes camarades vont partir en permission et après, ils seront envoyés de l'autre côté de l'eau. Ma permission n'est pas encore arrivée, aussi je m'occupe le plus possible de ma libération.

24 mai. Les camarades m'appellent le bourreau des cœurs parce que je reçois beaucoup de courrier. Ils ne peuvent pas croire que tu m'écrives quelquefois cinq lettres par jour.

24 mai. Il y a eu ici un type qui a été libéré. Il a attendu neuf mois. Ça ne me plairait pas beaucoup d'attendre neuf mois. Je suis retourné à la Croix-Rouge et tout ce qu'ils ont pu me dire, c'est : nous regrettons, Slovik, nous ne pouvons rien faire tant que nous n'avons pas d'ordre de votre commandant. Ça devient vraiment difficile de le voir, mais c'est un type chic... Chérie, le type de la Croix-Rouge dit qu'il faut un avis favorable de mon bureau de recrutement. Tu disais que tu y étais allée. Qu'est-ce qu'ils ont dit ? Vois si tu peux avoir un rendez-vous avec eux et discuter

vraiment avec eux. A leur tour ils enverront une note au quartier général du I.R.T.C. ici. Moi, je ne peux même pas aller à l'État-Major. La Croix-Rouge d'ici est vraiment bien, ils ont reçu une lettre de la Croix-Rouge de Detroit et ils m'ont dit que j'avais grande chance d'être libéré si là-bas ils s'occupaient de moi. Le type m'a dit aussi que l'État-Major leur avait demandé une lettre sur mon cas mais que ça n'était pas allé plus loin. Il m'a dit, ma chérie, qu'à son avis la lettre pouvait très bien dormir dans un tiroir et qu'ils n'y avaient plus pensé. Pourquoi est-ce qu'ils traitent des gens comme nous de cette façon ?

26 mai. Chérie, j'ai été choisi pour aller dimanche à Rangers pour un enterrement militaire. C'est l'American Legion qui s'en occupe. C'est à quatre-vingt miles d'ici. J'aimerais bien que tu sois là pour me voir. C'est un honneur d'être envoyé là. Je suis l'un des six qu'on a choisis. Le major a un ami qui est mort et il veut que nous soyons là... J'ai une photo de tout le bataillon, mais je ne peux pas te l'envoyer parce que j'ai peur de l'abîmer.

27 mai. Aujourd'hui c'est la fête de fin des classes. L'orchestre a joué pendant que le major faisait un discours et nous avons eu un grand dîner sans bière. C'était bien. Chérie, nous avons gagné la coupe d'or de la meilleure compagnie du camp et c'est très important, pas tellement pour nous, mais pour le commandant. C'est vraiment un chic type.

C'est là un des traits les plus sympathiques de Slovik. Ses relations avec ses supérieurs ont toujours été très cordiales. C'est ce que voulait dire Harry Dimmick quand il disait que Slovik n'était pas l'ennemi juré des flics. Slovik pensait toujours que ses officiers étaient gentils, même le Grand Prévôt qui commanda le peloton d'exécution. Et eux pensaient que Slovik étaient un brave gosse. Mais en même temps, Slovik pensait qu' « *ils* » cherchaient toujours « à l'avoir », et ils l'ont « eu ».

28 mai. Je suis allé à Rangers dans le Texas aujourd'hui et vraiment, ma chérie, j'aurais voulu que tu sois là pour me voir. Ça m'a bouleversé de voir toutes ces tombes, et les mères et les femmes avec leurs petits bébés qui pleuraient. Ça m'a tellement bouleversé que je ne tenais plus sur mes jambes. J'étais vraiment remué, j'en tremblais; j'espère, ma chérie, que tu n'auras jamais à mettre des fleurs sur ma tombe. Les gens ont été vraiment chic avec nous,

tu sais; nous n'avons rien eu à payer, ils nous ont acheté tout ce qu'il nous fallait, à boire, à manger, des cigarettes. Je suis allé à l'église et les gens nous ont invités chez eux pour dîner. Vraiment, chérie, j'ai trouvé que c'était gentil de leur part. C'est le chef de la police qui nous a amenés à l'église et il a dit que si nous revenions dans la ville, il serait content de nous donner tout ce que nous voudrions. Nous ne faisions pas deux « blocs » sans que quelqu'un s'arrête, nous serre la main et nous invite à dîner ou à faire une balade autour de la ville. C'était vraiment bien et j'ai passé un bon moment.

12 juin. Vraiment, chérie, ça m'ennuie beaucoup de le faire, mais il faut que je te demande de m'envoyer les trente-cinq dollars pour venir en permission. J'espère que tu pourras les avoir. J'ai demandé à la Croix-Rouge, mais ils m'ont dit qu'ils ne donnaient de l'argent que pour les cas d'urgence. Tout ce que j'attends maintenant, c'est un peu d'argent pour que je puisse aller à la maison.

13 juin. Pendant que je t'écrivais hier soir, la Western Union m'a fait appeler et m'a dit de venir tout de suite chercher l'argent que tu m'envoyais. J'étais fou de joie d'entendre parler de toi et d'avoir l'argent. Mais je ne serai pas à la maison avant la semaine prochaine. Ne t'inquiète pas, j'ai pris l'argent que tu m'as envoyé et je l'ai mis à la banque jusqu'à ce que je puisse partir.

Ici, Antoinette précise : « C'est ma mère qui m'a donné les trente-cinq dollars. Elle était chez moi pour me faire des massages quand j'ai reçu la lettre d'Eddie qui me demandait l'argent. Pendant ses dix jours de permission, Eddie a fait des travaux de plomberie chez un ami et, avec ce qu'il a gagné, il a pu rembourser ma mère.

15 juin. Je vais passer mon examen cet après-midi. Jusqu'ici je suis dans la catégorie I-a et ils embarquent toujours les I-a d'abord. C'est pourquoi je suis sûr d'être à la maison la semaine prochaine.

15 juin. Je sais, maman que tu n'as pas eu d'argent. Qu'est-ce que tu vas faire, ma chérie ? L'idée que tu as vendu ta montre me désole. J'aurais pu vendre la mienne pour cinquante dollars mais je sais qu'elle vient de ton cœur et je ne voudrais pas vendre ton cœur. Oh! ma chérie, qu'est-ce que nous allons faire ? Je ne veux

pas que tu aies faim ou que tu sois obligée de mendier pour manger. Je sais comment tu as eu l'argent que tu m'as envoyé. C'est l'argent que tu avais mis de côté pour le loyer, je ne veux pas que tu ailles dormir sous les ponts. Pourquoi est-ce qu'ils sont si méchants avec toi ? Je peux attraper n'importe quelle punition, ça ne me fait rien. Ce n'est pas à moi que je pense. Je n'ai jamais valu grand-chose et je crois que je ne vaudrai jamais beaucoup plus; c'est pour toi que je m'inquiète.

26 juin. Je ne t'ai pas écrit ces derniers jours. Tu dois t'en apercevoir maintenant. Je pensais arriver à la maison le 1er juillet et je n'écrivais pas parce que je pensais être à la maison avant que tu reçoives mes lettres. Mais tu vois aujourd'hui, je t'écris encore parce que je ne serai pas à la maison pour le 1er juillet. Ils me gardent ici pour une raison quelconque que je ne connais pas.

28 juin. Chérie, ne te fais pas de souci à l'idée qu'ils vont m'envoyer au-delà des mers. Au train où vont les choses maintenant ici, s'ils ne me donnent pas de permission, c'est parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils vont faire de moi.

Cette période fut la plus pénible de toutes pour Slovik. Ses camarades — ceux de la compagnie qui avait gagné la coupe d'or — étaient partis en permission, puis avaient regagné leur lieu d'embarquement et étaient partis au-delà des mers. Mais Slovik était toujours là. Il est resté sept à huit semaines au camp Wolters à peigner la girafe, à couper l'herbe, à monter la garde, à regarder les bleus de dix-huit ans faire leur classes et apprendre le métier.

Pourquoi en fut-il ainsi ? Il est difficile de le savoir aujourd'hui. Peut-être à un échelon quelconque de la hiérarchie quelqu'un songeait-il à le libérer. Le plus probable est que Slovik était le genre de soldat auquel on a recours quand il ne reste plus rien d'autre. Aucun chef de bataillon cherchant à compléter ses effectifs et compulsant les dossiers de cette nouvelle compagnie n'aurait spontanément choisi Slovik. Celui-ci ne pouvait partir que s'il était imposé par-dessus le marché : colonel, vous n'aurez ces deux bagarreurs que si vous prenez aussi Slovik.

Pendant toute cette période d'attente, les lettres de Slovik sont encore plus pitoyables qu'auparavant. Il ne sait plus que dire, il ne peut qu'inventer chaque jour une nouvelle raison pour expliquer le retard de sa permission et imaginer une autre hypothèse sur ce qu'on va faire de lui.

4 juillet. Oh! maman j'espère fortement qu'ils sont en train de réfléchir pour savoir ce qu'ils vont faire de moi. J'en ai assez, je n'en peux plus d'attendre, de rester sans savoir, en me demandant ce qu'ils vont faire. Je n'ai plus rien à faire maintenant. Je monte la garde tous les deux jours. Je suis la poire du régiment, quoi!

5 juillet. En un sens, je suis content d'être encore ici, chérie, plus je reste ici, plus ça retarde mon départ au-delà des mers. Des camarades qui ont terminé leur entraînement en même temps que moi, il y en a bien quatre-vingts qui sont déjà partis. J'ai reçu des lettres de camarades qui étaient partis et ils disent qu'ils préfèrent ça à être restés à Camp Wolters. Je les crois sans peine, chérie, car c'est vraiment le pire endroit pour faire son entraînement.

7 juillet. Chérie, je t'aurais écrit plus tôt dans la matinée mais j'étais occupé à nettoyer le plancher à la place des camarades. Normalement ce n'était pas à moi de le faire, mais les camarades vont au champ de tir en ce moment et je sais qu'on est complètement crevé quand on en revient.

Une fois de plus le soldat Slovik fait le bon samaritain. Le 12 novembre 1944, le lendemain du jour de sa condamnation à mort à Rotgen, en Allemagne, il balaya le corps de garde pour que les autres prisonniers qui n'avaient récolté que vingt ans de prison puissent dormir tranquilles. « On ne pouvait que l'aimer, ce pauvre bougre, disait son gardien; il aurait fait n'importe quoi pour vous. »

7 juillet. Maman, je suis terriblement amoureux de toi, ce matin mais il faut que je te dise qu'il ne me reste pas beaucoup de temps à vivre. Ma vie est courte et tu me l'as faite bien douce. Le 1er août. je serai de l'autre côté de l'eau. Je mourrai et tu épouseras quelqu'un d'autre. Avant de mourir je murmurerai : maman chérie, je t'aime. Quand je serai en permission, ce sera la dernière fois que je te verrai. Je souhaite seulement que tu trouves un homme qui t'aime autant que moi et qui te traitera aussi bien que j'ai essayé de le faire.

Slovik alla passer sa permission à Detroit. Il y resta du 12 au 23 juillet. Sauf le temps qu'il passa à faire des travaux de plomberie pour gagner de quoi rembourser son voyage, il ne quitta pratiquement pas Antoinette. Ils allèrent au Carmen; ils allèrent prendre une bière chez Nick; ils restèrent chez eux, au milieu de leurs

meubles... Eddie alla dans la petite véranda pour dorloter une nouvelle couvée de moineaux, mais le cœur n'ÿ était plus; il lui était impossible, même en se forçant, d'être complètement heureux.

Antoinette avait engagé sa montre pour payer des entrées au Carmen, acheter de la bière, de la choucroute et des côtes de porc. Elle avait cessé de travailler en février. Le Penn Furniture Store se plaignait du retard des versements. Le propriétaire voulait annuler le bail. Eddie, pour la première fois et de quelle façon! fit connaissance avec l'épilepsie. Il comprit que sa femme, qu'il avait toujours considérée comme quelqu'un de bien portant, était en fait une infirme.

Quand il partit pour Fort Meade, Maryland, l'argent qu'il avait en poche provenait du Mont-de-piété, où il avait engagé les bagues d'Antoinette.

Fort Meade, 24 juillet. C'est à croire que la malchance s'acharne sur moi depuis que je suis né... J'ai passé cinq ans en prison, j'en suis sorti à vingt-deux ans, je me suis marié alors, j'ai vécu quinze mois avec ma femme chérie, et j'étais heureux avec elle et maintenant, ils ont détruit notre bonheur en me mettant dans l'armée, ils essaient de nous tuer tous les deux et de nous prendre tout ce que nous avons. Maman chérie, quand donc nous laisseront-ils tranquilles ? Nous n'avons pourtant rien fait à personne.

27 juillet. Nous partons faire des manœuvres et crois-moi, c'est dur. Le terrain est désagréable et dur. Je voudrais qu'on soit encore au Texas. Nous toucherons nos nouveaux fusils ce soir et je crois que nous les emporterons avec nous.

28 juillet. Tu disais que c'était à moi de me débrouiller pour sortir de l'armée... Mais si tu savais comme c'est difficile de sortir de l'infanterie, tu ne me le demanderais pas.

28 juillet. Maman, nous avons eu de sales moments ces deux derniers jours. Ils nous ont fait travailler à en crever. Nous sommes sortis la nuit dernière, nous avons rampé sur le ventre pendant près de soixante-cinq mètres tandis que la mitrailleuse tirait au-dessus de nos têtes et il y avait des obus qui éclataient devant nous. Nous ne sommes allés nous coucher qu'à une heure du matin et il a fallu qu'on se lève à cinq heures et demie pour faire du tir rapproché. Je suis bougrement content que ça soit fini.

29 juillet. Chérie, j'aurais bien voulu te parler plus longtemps au téléphone hier soir, mais je commençais à pleurer et une minute après j'aurais éclaté en sanglots... Tous mes vêtements sont empaquetés, je suis prêt à embarquer. Je m'en irai lundi. Je serai dans la compagnie A, quatrième peloton, je ne sais pas ce que ça signifie, mais j'espère que c'est pour le mieux... Chérie, la seule façon de sortir de l'armée aujourd'hui, c'est d'avoir deux yeux en verre. Un seul ne suffirait pas.

30 juillet (dimanche après-midi). Je suis allé à l'église ce matin, je me suis confessé et j'ai communié et le prêtre m'en a fait voir. Au début j'avais peur d'y aller parce que je savais qu'il m'en ferait voir. Mais peut-être que ça valait mieux. Maman, tu te souviens quand j'étais à la maison et quand toi et moi nous nous amusions à faire tourner les tables. Nous lui avions demandé quand la guerre serait finie et elle a répondu le 7 septembre. Eh bien! ma chérie, le journal aujourd'hui dit la même chose. Il pense que la guerre en Europe sera finie le 7 septembre.

30 juillet (dimanche soir). Je pense maintenant comme ta voix était douce tout à l'heure au téléphone, il y a quelques minutes. Nous avons parlé douze minutes. Ça m'a coûté trois dollars soixante-neuf. J'en suis presque tombé assis quand elle m'a dit le prix que ça coûtait. Mais ça m'est égal, chérie... vraiment ça m'est égal. Quand j'ai eu fini de parler avec toi, je suis allé au PX et j'ai acheté des bonbons. J'ai acheté huit paquets de chewing-gum à 3 cents le paquet. J'en avais vraiment besoin, j'étais mort (ce fut leur dernière conversation téléphonique).

Camp Kilmer, New-Jersey, 1er août. Ma chérie, à partir de maintenant quelqu'un d'autre lira ma lettre et tu sais comme je n'aime pas que quelqu'un d'autre que toi lise mes lettres. Mais celui qui les lira ne me connaît pas et ne te connaît pas, aussi ça n'a guère d'importance.

3 août. Ils me rendent complètement fou, ma chérie, je sens que je suis prêt à faire n'importe quoi. Je ne comprends pas comment on peut être si méchant. Ils prennent des gens normaux, leur mettent un uniforme et les traitent comme des chiens. Le chien encaissera jusqu'à ce qu'il ait vraiment mal et après il mordra, mais je crois que ça leur est bien égal.

6 août (dimanche). Chérie, de l'endroit où je t'écris, je peux voir New-York. Je peux voir l'Empire State Building. Dans le noir, c'est joli à voir... C'est notre vie que nous sommes en train de perdre ; ils ne nous laissent pas faire ce que nous voulons de notre vie. Chaque fois qu'ils veulent qu'une chose soit faite, nous sommes là pour ça. Mais quand nous voulons qu'une chose soit faite, ils nous renvoient comme des chiens. L'ennui avec les gens de l'arrière, c'est qu'ils pensent que la vie de soldat est toute rose.

Ironie du sort, Slovik s'embarqua du Camp Kilmer et il devait dormir son dernier sommeil dans le même cimetière que Joyce Kilmer à Fère-en-Tardenois — mais Kilmer y repose en pleine gloire et la tombe de Slovik se trouve dans le secteur secret d'infamie.

Le jour suivant, le 7 août 1944, à l'aube dans la brume du petit matin, la vieille *Aquitania* quittait le quai de New-Jersey avec à son bord 7.000 biffins qu'elle emmenait en Europe. Ils allaient vers l'Angleterre et la Normandie. Le soldat Slovik rejoignait le 109e R.I. de la 28e Division.

A la date du 7 août 1944 l'histoire officielle de la division porte :

Ce jour-là, à Gathemo, la division livra la bataille la plus meurtrière de toute la campagne du Nord de la France. Au début de l'attaque, le 109e Régiment souffrit beaucoup de l'artillerie et des armes légères de l'ennemi... A 21 heures tous les bataillons reçurent l'ordre de s'enterrer. Avant que nos troupes aient pu occuper une position satisfaisante, les Allemands lancèrent une puissante contre-attaque de chars qui porta un rude coup à tout le 109e et particulièrement au second bataillon. Trois chars allemands, accompagnés de plus de cent fantassins, se déplacèrent vers l'est, le long de la grande route qui formait à gauche la limite du 109e. Les chars se frayèrent un chemin jusqu'au flanc du deuxième et du troisième bataillon et tout d'un coup allumèrent de puissants projecteurs qui balayèrent le terrain où nos hommes étaient en train de s'enterrer. Les chars ouvrirent le feu avec leurs mitrailleuses et des canons de 88, à une distance d'environ cinquante à soixante-quinze mètres, pendant que les fantassins ouvraient le feu avec un grand nombre d'armes automatiques. Le 109e subit de très lourdes pertes et seul le courage magnifique des servants des bazookas, qui eux-mêmes éprouvèrent les plus lourdes pertes, vint à bout des chars allemands et évita un plus grand désastre.

Telle était l'unité du soldat Slovik. On l'attendait. Il y avait beaucoup de trous à boucher.

***

Churchill, à propos de la campagne de Normandie, écrit dans *Triumph and Tragedy :*

« La situation... offrait aux Allemands l'occasion tentante de lancer une attaque vers l'ouest des environs de Falaise. Hitler le comprit et... le 7 août (le jour de l'embarquement de Slovik) cinq divisions Panzer et deux divisions d'infanterie déclenchèrent une vigoureuse attaque. *Leur choc fut supporté par une seule division américaine*, mais celle-ci tint bon et trois autres vinrent l'appuyer. Après cinq jours de durs combats, tout le saillant de Falaise à Mortain, rempli de troupes allemandes, était sous le coup d'attaques venant de trois côtés différents. Les Allemands résistèrent farouchement aux mâchoires de la tenaille... et pas moins de huit divisions allemandes furent anéanties » (italiques de l'auteur).

La guerre, pour la 28e division, commença tard mais elle fut rude. Elle ne prit pas part aux combats d'Afrique du Nord, de Sicile et d'Italie. Elle s'entraîna pendant trois ans, de février 41 (date à laquelle la division fut nationalisée à Indiantown en Pennsylvanie) à juillet 44, date de son arrivée en Normandie. Ce qui signifie qu'elle servit de division d'instruction; elle dut souvent céder des officiers de valeur et de bonnes recrues à d'autres divisions. Elle poursuivit son entraînement dans sept États (elle fut un moment commandée par le général Omar Bradley) puis fut envoyée dans le sud du Pays de Galles pour un nouvel entraînement de dix mois et enfin dans le Devonshire pour s'initier pendant trois mois au combat en terrain boisé et étudier la tactique amphibie.

Arrivée en Normandie, la division vécut l'enfer de Falaise et subit de lourdes pertes en officiers et sous-officiers. En douze heures elle n'eut pas moins de trois généraux à sa tête : l'un d'eux fut tué par un tireur isolé quatre heures à peine après avoir pris le commandement.

Une division américaine devait défiler dans Paris le 29 août. La 28e fut choisie; en tenue de campagne, les hommes défilèrent par rang de vingt-quatre, avec musique et drapeaux, devant le général de Gaulle, le général Bradley... Mais on ne devait

pas les laisser à Paris. Envoyés sur la ligne Siegfried, ils commencèrent une besogne lente et meurtrière, faisant sauter les défenses antichars et les abris bétonnés des mitrailleuses. La 28e division fut la première à pénétrer en Allemagne. Elle fit sauter au trinitrotoluène quarante-trois des forts en béton de la ligne et y perdit beaucoup d'hommes.

Puis elle connut « l'Enfer Vert de Hürtgen », la forêt de Hürtgen. On était en novembre, l'hiver approchait, l'infanterie se retrouvait dans ses quatre éléments : la glace, la boue, le sang et la dynamite. Les Allemands revinrent à leur vieille méthode et il arriva alors ce que redoutent tous les chefs militaires : le front s'immobilisa. On n'avance pas, on reste là couché dans la boue à recharger son fusil. Un jour on prend une ville, on la perd le lendemain, on enterre ses morts. Résultat : des pertes énormes, des troupes démoralisées, fatiguées et surtout des trous à boucher et encore des trous à boucher. Et les remplaçants, ce sont des bleus, ils ne résistent pas longtemps. Ils se font tuer, blesser, tombent malades... quand ils combattent, et le cercle se boucle : encore des trous à boucher.

Après Hurtgen, il y eut les Ardennes — un autre enfer. La division eut de nombreux morts, blessés et prisonniers. Enfin, en février 1945, la dernière grande opération, la réduction de la poche de Colmar dans la neige épaisse des Vosges... les mules remplaçaient les camions... on chassait les derniers Allemands du sol français. C'est cette campagne qui coûta ses deux jambes à Charles E. Potter, aujourd'hui le plus jeune sénateur américain (Michigan) et qui valut sa croix de guerre au 109e R. I. de la 28e Division.

Telle est la division que le soldat Slovik rejoignit en ce mois d'août 1944. Une armée de grande valeur, une grande faucheuse d'hommes aussi, qui attirait tous les coups durs et que les États-Unis avaient organisée, équipée, payée et envoyée en France dans un seul but : exterminer l'Allemand.

Une nuit, le 11 ou 12 août, sur *l'Aquitania* qui voguait en plein océan, deux soldats étaient assis sur leurs étroites couchettes et nettoyaient leur fusil. L'un d'eux était Eddie Slovik, l'autre, son nouveau compagnon, le soldat John P. Tankey, comme lui de Detroit.

— Tu sais, Johnny, dit Slovik, je me demande pourquoi je nettoie ce fusil. Je n'ai pas du tout l'intention de m'en servir.

— Tu ne sais pas ce que tu feras, répondit Tankey, mais tu

ferais mieux de faire attention. Tu pourrais t'attirer des ennuis à parler comme ça.

Si l'affaire Slovik met en vedette un simple soldat, la maison de Ionia et la 28e division, elle nous fait aussi rencontrer les deux anciens de West Point qui ordonnèrent et firent exécuter la sentence de mort : Dwight Eisenhower et Norman D. « Dutch » Cota. C'est à Eisenhower, en effet, qu'il appartint de prendre, au nom des États-Unis, l'ultime décision; Eisenhower donna l'ordre d'exécuter Slovik. Il ne « refusa pas d'intervenir » comme dans l'affaire Rosenberg; sa compétence n'était pas la même dans les deux cas. Cota avait réuni la cour martiale, approuvé la condamnation, et sur l'ordre d'Eisenhower, ce fut lui qui, debout dans la neige, fit face à Slovik, le vit tomber sous les balles et rapporta à son supérieur que l'ordre avait été exécuté.

Le monde entier connaît Eisenhower ou du moins un de ses visages. On ignore peut-être en effet que la bouche d'Eisenhower, qu'on voit si facilement s'épanouir en un large sourire, peut claquer aussi férocement que celle d'un bouledogue.

Peu d'Américains relativement connaissent Dutch Cota. Mais ceux-là auraient pu dire que si entre 1864 et 1953, il devait y avoir un ancien de West Point pour tenir tête à un simple soldat et le faire exécuter « parce qu'il avait manqué à son devoir envers les États-Unis », ce ne pouvait être que Dutch Cota.

Quand le général Cota, le 31 janvier 1945, les pieds dans la neige, ses deux étoiles et l'aigle américain sur le battle-dress, se dressa en face du soldat Slovik, tête nue, une couverture de l'armée jetée sur les épaules, tous les insignes américains arrachés de son uniforme, la Force se tenait en face de la Faiblesse. Dutch Cota, un homme robuste avec ses quatre-vingt-dix kilos, âgé de cinquante-deux ans, possédait toute la force que peuvent conférer un bel héritage, un milieu énergique, la discipline de fer d'une éducation rigide et l'amour de la patrie. Ses parents n'avaient jamais eu d'argent — les jeunes gens riches ne vont pas à West Point, c'est une tradition —, mais tout dans la vie de Dutch Cota avait contribué à faire de lui le gardien conscient de ses responsabilités, le fier héritier et le défenseur résolu de la foi.

Il était né dans la Massachusetts et avait fréquenté l'Académie de Worcester. Il n'était pas allemand comme son surnom le ferait penser, mais un mélange de huguenot anglais et français : un épiscopalien. Son père était né dans le Vermont. A West Point, il était

de la classe 17 qui comprenait, entre autres, « Lightning Joe » Collins, Matt Ridgway et Mark Clark.

Suivre le général Cota tout au long de la Seconde Guerre Mondiale, c'est revivre quelques-unes des plus belles heures de l'histoire militaire des États-Unis. Il combattit en Afrique du Nord avec le 16e Régiment de la 1re Division. Cota était aussi à Omaha Beach.

A Omaha Beach, le général Cota était commandant en second de la 29e division — Virginie et Maryland — au 116e Régiment. Pour qu'on ait envoyé là tous ces hommes, il fallait assurément qu'on ait jugé qu'ils étaient les meilleurs. Car ils avaient reçu pour tâche de faire sauter, après avoir placé eux-mêmes les explosifs, ces affreux blockhaus de béton armé qui hachaient les plages de France.

Tous ceux qui, à l'aube du 6 juin 1944, débarquèrent sur les côtes normandes peuvent affirmer que le général Cota avait bien mérité sa Distinguished Service Cross. Certes, ce jour-là des centaines d'Américains moururent, mais sans l'habileté et le courage de Cota, combien d'autres seraient morts ?

A sept heures du matin, quand la marée les eut portées au pied des petites falaises de la plage, les forces de débarquement n'étaient qu'une masse confuse, glacée, trempée, qui sur une longueur de trois kilomètres s'agrippait aux rochers sous le feu de l'ennemi déchaîné. Alors Cota : « Il n'y a sur cette plage que deux sortes d'Américains, ceux qui sont morts et ceux qui vont bientôt mourir si nous n'avançons pas. Alors, en avant! » et la progression commença, lente, tragique, héroïque. Un homme rampait, désamorçait une mine, avançait pouce par pouce jusqu'à pouvoir lancer une grenade dans un nid de mitrailleuse et faire des morts. La consigne était : « Mettez-les hors de combat, ouvrez les routes pour que le gros de nos forces puisse passer. » Le général Cota dirigea personnellement l'ouverture de deux routes tandis qu'au-dessus de sa tête, son fils, lieutenant de l'Armée de l'Air des États-Unis, Norman D. Cota, pilotait un P. 47.

A Saint-Lo, où il était encore avec la 29e, sa bravoure valut au général Cota la Silver Star et ses blessures le Purple Heart. Le général Cota, comme son ami le général de brigade Theodore Roosevelt, ne se contentait pas de diriger, avec les autres chefs militaires, les forces américaines, il s'efforçait, en payant de sa personne, de ranimer le courage des hommes et de leur insuffler

à tous la certitude de la victoire. Cota et Roosevelt sont de ces chefs qui marchent résolument à découvert, défiant les balles de l'ennemi, non par inutile bravade mais pour donner aux hommes le courage de sortir de leur trou, de monter à l'assaut et pour leur donner la force de comprendre que bien souvent la meilleure façon de rester en vie, ce n'est pas d'attendre l'ennemi, mais de charger.

Le 13 août 1944, le général Cota prit le commandement de la 28e division; elle venait d'être décimée à Gathemo. Il resta à sa tête pendant le reste de la campagne de Normandie, sur la Ligne Siegfried, dans la sanglante forêt de Hürtgen, dans les Ardennes lorsque les troupes américaines furent arrêtées à Colmar, enfin la prépara pour la campagne du Japon et la ramena à Camp Shelby dans le Mississippi pour la démobilisation, le 13 décembre 1945. Il s'est retiré dans l'État de Pennsylvanie qui l'a adopté; il habite maintenant à Bryn Mawr.

Le général Cota vous fait penser à quelque bonne et solide pièce d'acier bien trempé. Cheveux blancs, yeux gris, une légère tendance à la corpulence; c'est un homme modeste, tranquille, qui peut être content de lui. Il n'a pas les spectaculaires crâneries d'un Patton, il est tout simplement un soldat. Il correspond exactement à l'idéal de West Point : un sûr instrument au service des États-Unis... Un homme qui sait façonner et employer des instruments sûrs pour l'écrasement total des ennemis de son pays... un homme dont la pensée et la vie s'organisent autour du mot DEVOIR.

Le second dans la ligne hiérarchique, après Cota, qui assistait à l'exécution de Slovik, était le lieutenant-colonel James E. Rudder, de Bradey dans le Texas, qui commandait le 109e R.I. C'est une version plus jeune et plus maigre de Cota. Il ne sort pas de West Point, mais de l'école du Texas, A.E.M., qui fournit plus de commandants d'infanterie que ne le fait West Point. Au jour J, il a débarqué à la tête de deux bataillons de Rangers, spécialistes de l'assaut. Au cours des opérations de débarquement il fut blessé trois fois, refusa de se faire évacuer et reçut la D.S.C. Jim Rudder est tout entier dans ce message qu'il adressa le 31 janvier 1945 à son régiment :

« Soldats du 109e, j'ai fait aujourd'hui l'expérience la plus pénible de toute la guerre. J'ai vu un ancien soldat du 109e, le soldat Eddie D. Slovik, fusillé par des soldats de son régiment. J'espère que la mort de cet homme servira de leçon à tous ceux d'entre nous

qui ont eu à un moment quelconque le doute le plus léger sur le prix dont nous devons payer notre victoire dans cette guerre. Celui qui ne veut pas combattre et, s'il le faut, mourir pour son pays *n'a pas le droit de vivre* (italique de l'auteur). C'est la première fois depuis quatre-vingts ans qu'un soldat américain est fusillé pour avoir déserté son unité et ses compagnons d'armes. Nous sommes ici pour une seule raison : anéantir l'ennemi qui a semé la guerre. Il n'y a qu'une seule façon d'anéantir l'ennemi, c'est de l'empoigner à bras le corps. Poursuivons la tâche pour laquelle nous avons été envoyés ici, afin que nous puissions rentrer chez nous le plus vite possible. »

James E. RUDDER,
Lieutenant-Colonel d'infanterie,
Commandant le 109e Régiment.

Au 12 août 1944, telles étaient donc à peu près les données du problème. Le soldat Slovik, littéralement anéanti par la perte de tout ce qu'il possédait, sa femme, son appartement, sa Pontiac et son mobilier, voguait en plein océan; il nettoyait son fusil, bien décidé à ne jamais s'en servir. De l'autre côté, qui attendait Slovik dans la campagne normande, la vingt-huitième division saignée à blanc, la division de la malchance qui devait encore écumer de nombreux champs de bataille et soutenir sa réputation. Attendaient aussi Slovik trois soldats, Eisenhower, Cota et Rudder, auxquels les États-Unis avaient donné droit de vie et de mort sur leurs soldats et qui, tous les trois, avaient fait leur le credo du soldat : *Un citoyen sain de corps qui refuse de combattre pour son pays ne mérite pas de vivre.*

Le conflit qui mettait aux prises le soldat Slovik et ces trois hommes ne pouvait avoir, s'il durait, qu'une seule issue, et pourtant cette issue, depuis la Guerre Civile, on l'avait d'une façon ou d'une autre, toujours évitée.

William Bradford HUIE.

(*A suivre.*)

(*Traduit par Ernest Bolo.*)

L'OURS *(fin)*

V

Il retourna au camp une fois encore avant que l'entreprise de bois de charpente s'y transportât et commençât d'abattre les arbres. Le major de Spain lui-même n'avait jamais revu le campement. Mais il les autorisa volontiers à utiliser le pavillon et à chasser sur le terrain quand il leur plairait, et l'hiver qui suivit la dernière chasse, où étaient morts Sam Fathers et Lion, le général Compson et Walter conçurent le projet de se constituer, l'ancien groupe, en club et de louer la maison et le droit de chasse dans les bois, sans doute une invention du vieux général, mais quelque peu puérile et littéralement digne de Boon Hogganbeck en personne. Même le garçon, en écoutant, la reconnut pour le subterfuge qu'elle était, qui consistait à changer les taches du léopard, puisqu'ils ne pouvaient pas changer le léopard, une espérance illusoire et dénuée de fondement à laquelle même Mac Caslin eut l'air de souscrire pendant un temps, de sorte que, une fois qu'ils auraient persuadé au major de Spain de retourner au camp, il pourrait se dédire, ce que même le gamin savait qu'il ne ferait pas. Et il ne le fit pas. Le garçon ne sut jamais ce qui arriva lorsque le major de Spain refusa. Il n'était pas présent quand le sujet fut abordé et Mac Caslin ne le lui dit pas. Mais, lorsque arriva le mois de juin et le moment de fêter le double anniversaire, il n'y fut pas fait allusion et, lorsque vint novembre, personne ne parla de se servir de la maison du major de Spain et il ne sut jamais si, oui ou non, le major de Spain sut qu'ils continuaient de chasser, bien que, sans aucun doute, le vieil Ash le lui eût dit. Le général Compson (et ce fut aussi la dernière chasse du général), Mac Caslin, lui, Walter, Boon, Tennie's Jim et le vieil Ash chargèrent deux charrettes et firent deux jours de route, s'en allèrent à quarante milles à peu près au-delà

de toute région que connût déjà le garçon et logèrent sous la tente pendant deux semaines. Au printemps suivant, ils apprirent (pas par le major de Spain) qu'il avait vendu le droit d'exploitation à une société forestière de Memphis et, en juin, le garçon vint à la ville, un samedi, avec Mac Caslin et ils se rendirent au bureau du major de Spain — la grande et haute pièce du second étage, tapissée de livres, avec, à une extrémité, des fenêtres qui s'ouvraient sur les arrières d'un minable voisinage d'entrepôts et, à l'autre, une porte donnant sur le balcon à balustre qui surplombait la place, avec son alcôve fermée par un rideau où il y avait un seau à eau en bois de cèdre, un sucrier, une cuiller, un gobelet et une bonbonne clissée remplie de whisky, et avec le panka de bambou et de papier qui se relevait et s'abaissait au-dessus du bureau, tandis que le vieil Ash, assis près de l'entrée sur une chaise penchée en arrière, tirait la corde.

— Comme de juste, dit le major de Spain, Ash ne demandera probablement pas mieux que de s'en aller lui aussi dans les bois pour un bout de temps, là où il ne sera pas obligé de manger la cuisine de Daisy, de s'en plaindre en tout cas. Avez-vous l'intention d'emmener quelqu'un avec vous ?

— Non, monsieur, dit le garçon. Je pensais que peut-être Boon...

Depuis six mois Boon était garde champêtre à Hoke : le major de Spain avait fait un arrangement avec la société qui avait décidé que Boon searit mieux à sa place comme garde-champêtre qu'à la tête d'une équipe de bûcherons.

— Oui, dit le major de Spain. Je vais lui téléphoner aujourd'hui. Il peut vous rejoindre à Hoke. J'enverrai Ash par le train, ils pourront faire quelques provisions et vous n'aurez qu'à monter sur votre cheval et à filer.

— Oui, monsieur, dit-il. Merci.

Et il entendit de nouveau sa voix. Il ne se rendit pas compte qu'il allait dire cela, mais il avait conscience, il avait toujours eu conscience qu'il le dirait.

— Peut-être que si vous...

Sa voix s'éteignit. Elle s'arrêta, il ne comprit jamais pourquoi, car le major de Spain ne prononça pas une parole et ce fut seulement lorsque sa voix se tut que le major fit un mouvement, se retourna vers le bureau et les papiers qui y étaient répandus et, sans même se déplacer, car, lorsque le garçon était entré, il était assis au bureau, un papier à la main, le garçon planté là, debout, regardant d'en haut le petit homme bedonnant aux cheveux gris, vêtu d'un élégant cos-

ume de drap sombre et d'une chemise d'une blancheur mmaculée, qu'il avait coutume de voir en bottes et velours le chasse crottés, pas rasé, montant la puissante jument au poil bourru, longue de jarret, avec la vieille carabine Winchester en travers du pommeau de la selle et le grand chien bleu arrêté, aussi immobile que du bronze, à l'étrier, tous deux, dans cette dernière année et, en tout cas pour le garçon, arrivant à se ressembler mutuellement en quelque sorte, comme le font parfois deux personnes, expertes en matière l'amour ou d'affaires, qui ont été longtemps amoureuses ou dans les affaires. Le major de Spain ne leva pas les yeux.

— Non. Je vais être trop occupé. Mais bonne chance. Si u en as, tu m'apporteras peut-être un jeune écureuil.

— Oui, monsieur, dit-il. Certainement.

Il monta sa jument, la pouliche de trois ans qu'il avait levée, éduquée et dressée lui-même. Il partit de chez lui peu près minuit et, six heures plus tard, sans même l'avoir fait uer, il entra à Hoke, la petite gare d'embranchement de la igne forestière qu'il avait, lui aussi, toujours considérée omme propriété du major de Spain, bien que celui-ci eût implement vendu à la société (et cela bien des années aupaavant) le terrain sur lequel se trouvaient les voies de garage, es quais d'embarquement et le magasin de l'économat, et l jeta un regard autour de lui avec une stupeur offusquée t peinée, bien qu'il eût été averti d'avance et qu'il se fût ru préparé à cela : un nouvel atelier de rabotage, déjà à lemi terminé, qui couvrait plus d'un hectare, et ce qui avait 'air d'être des milles et des milles de piles de rails d'acier ougis de la légère et brillante rouille du neuf, de tas de traerses injectées de créosote, de parcs entourés de fil de fer, 'es rateliers pour deux cents mulets au moins et des tentes our leurs conducteurs; de sorte qu'il s'arrangea pour panser a jument et la mettre à l'écurie le plus rapidement possible t ne regarda plus rien : il monta dans le fourgon du train le bois avec son fusil, grimpa dans la guérite du serre-freins t ne regarda plus que dans la direction du mur de brousse n avant de lui, où il lui serait possible de se cacher de tout cela, en tout cas, une fois encore.

Puis la petite locomotive siffla et se mit en marche : un apide échappement de vapeur, un cliquetis engourdi et lent es attaches détendues se répercutant vers l'arrière d'un bout l'autre du train, l'échappement devenant graduellement le profond et lent battement des soupapes à mesure que le fourgon, à son tour, commençait à s'ébranler et, du haut de la

guérite, il vit la tête du train achever la première et unique courbe dans toute son étendue et disparaître dans la brousse, traînant derrière elle sa longueur de train, si bien que l'on eût dit un petit serpent inoffensif et couleur de terre disparaissant dans les herbes ; entraînant avec le tout le garçon lui aussi, jusqu'à ce que, bientôt, il filât une fois de plus, comme d'habitude, en ferraillant, à sa vitesse maxima, entre les murs jumeaux de la brousse vierge de la hache. Il n'y avait pas cinq ans, de ce même fourgon en marche, Walter Ewell avait tué un cerf à la troisième tête et il y avait l'histoire du jeune ours ; le premier voyage du train vers la coupe à trente milles de là, l'ours entre les rails, le derrière en l'air, comme un petit chien qui joue, en train de faire un trou dans la terre pour voir quelle sorte de fourmis ou de punaises il pouvait bien y avoir dedans, ou peut-être simplement pour examiner les pièces de bois écorcées et équarries étrangement symétriques, qui avaient l'air de ne venir de nulle part et qui étaient apparues du jour au lendemain mathématiquement rangées à perte de vue, continuant toujours de creuser jusqu'à ce que le conducteur de la locomotive ralentît, parvenu à moins de cinquante pieds de l'animal, et actionnât le sifflet à son intention, sur quoi il détala comme un forcené et empoigna le premier arbre qui se présenta : un baliveau de frêne pas plus gros que la cuisse d'un homme, grimpa aussi haut qu'il put et resta collé à l'arbre, la tête enfouie entre ses bras comme un homme (peut-être comme une femme) aurait pu le faire, tandis que le serre-freins lui lançait des cailloux du ballast ; et, lorsque la locomotive revint, trois heures plus tard, avec le premier chargement de madriers en route pour l'étranger, l'ours, qui était descendu à la moitié de l'arbre, regrimpa une fois de plus aussi haut qu'il put et resta collé à l'arbre pendant que le train passait, et il y était encore lorsque la locomotive revint l'après-midi, et encore quand elle rentra à la tombée de la nuit. Boon avait été à Hoke chercher un baril de farine ce midi-là alors que l'équipage du train parlait de cela, et Boon et Ash, tous deux de vingt ans plus jeunes à cette époque, restèrent sous l'arbre toute la nuit pour empêcher qui que ce fût de tirer sur l'ours et, le lendemain matin, le major de Spain prit le train forestier garé à Hoke et, juste avant le coucher du soleil, le second jour, et sous l'œil non seulement de Boon et d'Ash, mais du major de Spain, du général Compson, de Walter et de Mac Caslin, qui avait douze ans dans ce temps-là, la bête descendit de l'arbre au

bout de trente-six heures à peu près, sans avoir bu, et Mac Caslin lui raconta que, pendant une minute, ils crurent que l'ours allait s'arrêter tout de suite à la petite mare près de laquelle ils se tenaient, pour boire, mais qu'il regarda l'eau, hésita, les regarda, regarda l'eau une seconde fois, mais ne but pas, s'en alla, trottant comme le font les ours, les deux paires de pattes, celles de devant et celles de derrière, courant chacune à sa façon, quoique ensemble.

Il était inoffensif à cette époque-là. Du camp, ils entendaient parfois passer le train forestier ; parfois, car personne ne se donnait la peine de l'écouter ou non. Ils l'entendaient arriver, filer rapidement à vide, le léger cliquetis des wagons, le halètement de la minuscule locomotive, et son sifflet strident de grilloir à cacahuètes fusant pendant un bref instant, puis absorbé, sans même un écho, par la brousse indifférente et rêveuse. Ils l'entendaient repartir à pleine charge pas bien vite maintenant, mais donnant, comme un jouet, malgré sa lenteur, l'illusion d'une vitesse éperdue ; il ne sifflait plus, à présent, afin d'économiser la vapeur, lançant avec effort ses brusques et minuscules bouffées à la face immémoriale des bois, avec une frénétique et inutile gloriole, vain, bruyant et puéril, transportant, sans destination ni but, des bouts de bois qui ne laissaient nulle part ni cicatrice ni chicot, de même que le jouet d'enfant chargé transporte et décharge son sable inerte et revient à toute vitesse en rechercher, infatigable, obstiné, rapide, mais jamais aussi prompt que la Main qui joue avec lui et se ressert du même minuscule fardeau pour recharger le jouet. Mais il n'en était plus ainsi à présent. C'était bien le même train, la même locomotive, les mêtes voitures, le même fourgon, et également les mêmes mécaniciens, serre-freins et conducteurs à qui Boon, tantôt saoul, tantôt dessaoulé, puis ivre de nouveau, puis une fois de plus complètement dessaoulé, tout cela dans l'espace de quatorze heures, s'était vanté, ce jour-là, deux ans auparavant, de ce qu'ils allaient faire le lendemain au vieux Ben ; le même train filant avec sa même illusion de vitesse effrénée entre les mêmes murs jumeaux d'impénétrables et insondables forêts, passant devant les anciens points de repère, les anciennes pistes de gibier sur lesquelles le garçon avait suivi à la trace des cerfs blessés et non blessés et, plus d'une fois, les avait vus, rien moins que blessés, sortir des bois, gravir le remblai, franchir la voie avec ses rails et ses traverses, redescendre et s'enfoncer de nouveau dans les bois, ainsi que sont censés se mouvoir les êtres terrestres, mais traversant,

comme passe une flèche, sans motif, allongés, ayant trois fois leur longueur réelle, et même plus clairs, différents de couleur, comme s'il était, entre l'immobilité et le mouvement absolu, une phase où la matière elle-même, chimiquement transformée, changeait sans peine ni souffrance, non seulement de volume, mais de forme et aussi de couleur, approchant de la couleur du vent ; mais, cette fois, c'était comme si le train (et non seulement le train mais lui-même, non seulement ses yeux qui avaient vu cela, sa mémoire qui se le rappelait, mais aussi son accoutrement, comme les vêtements remportent dans le souffle pur et infini de l'air les effluves d'une chambre de malade ou de mort) avait emporté avec lui, dans la brousse condamnée même avant la hache d'à présent, l'ombre et le présage du nouvel atelier pas même terminé, des rails et des traverses pas même encore posés, et il comprenait maintenant ce dont il avait eu ce matin la certitude dès qu'il avait aperçu Hoke : pourquoi le major de Spain n'était pas revenu et que, après cette fois-ci, lui-même, à qui il avait fallu revoir cela tout changé, n'y retournerait plus.

Ils approchaient, maintenant. Il s'en rendit compte avant que le mécanicien sifflât pour l'avertir. Puis il aperçut Ash et la charrette, les rênes, sans aucun doute, une fois de plus entortillées autour de la manivelle du frein, ainsi que, d'après ses souvenirs d'enfant, le major de Spain lui avait, pendant huit ans, interdit de faire ; le train ralentit, les attaches détendues brimbalant et s'entrechoquant de wagon en wagon, le fourgon ralentissant en passant devant la charrette au moment où il sauta à terre avec son fusil, le conducteur penché au-dessus de lui pour faire signe au mécanicien, le fourgon continuant de ralentir, sur le point de s'arrêter, bien que le halètement de la locomotive retentît déjà à un rythme accéléré contre la brousse sans écho, le cliquetis des attelages se répercutant de nouveau vers l'arrière d'un bout à l'autre du train, le fourgon prenant enfin de la vitesse. Puis il disparut. La brousse se dressait, rêveuse, indifférente, innombrable, éternelle, verdoyante, plus ancienne que n'importe quel hangar à machines, plus longue que n'importe quelle voie de chemin de fer.

— M. Boon est-il encore ici ? demanda-t-il.

— Il m'a devancé, répondit Ash. Il a chargé la charrette toute prête à Hoke hier soir pour quand j'y arriverais, et quand je suis venu là-bas, hier soir, il était au camp, posté sur le perron de devant. Il avait déjà été dans les bois ce

matin depuis le potron-minet. Il a dit qu'il irait au Gommier pour que vous chassiez de ce côté et que vous le rejoigniez.

Il savait où c'était : un énorme liquidambar tout seul juste à la lisière des bois, dans une autre clairière ; si on se glissait vers lui sans bruit à cette saison, et qu'on entrât tout à coup dans la clairière en courant, on pouvait y ramasser une bonne dizaine d'écureuils pris au piège pour ainsi dire, car il n'y avait pas à proximité d'autre arbre dans lequel ils pussent s'élancer. Il ne monta donc pas dans la charrette.

— J'y vais, dit-il.

— J'pensais bien qu'vous iriez, répondit Ash. J'vous ai apporté une boîte de cartouches.

Il lui passa les cartouches et se mit à défaire les rênes d'autour de la manivelle.

— As-tu compté combien de fois le major t'a défendu de faire ça ? dit le garçon.

— D'faire quoi ? demanda Ash.

Puis il ajouta :

— Et puis, dites à Boon Hogganbeck que l'déjeuner s'ra sur la table dans une heure, et si j'crie, ce s'ra pour dire de venir le manger.

— Dans une heure ? dit le garçon. Il est neuf heures en ce moment.

Il tira sa montre et la mit sous le nez d'Ash.

— Regarde.

Ash ne se donna même pas la peine de regarder la montre.

— C'est l'heure de la ville. On n'est point à la ville en ce moment. On est dans les bois.

— Alors, regarde le soleil.

— L'soleil a pas pus d'importance, répondit Ash. Si Boon Hogganbeck et vous, vous tenez à avoir à déjeuner, vous ferez mieux de v'nir le prendre quand c'est que j'vous le dirai. J'vas le faire dans c'te cuisine, parce que c'est là que j'ai mon bois à couper. Et activez vos pieds. Y lambinent.

— J'y vais, fit-il.

Puis il fut dans les bois, pas isolé mais solitaire ; la solitude se referma autour de lui, toute verte d'été. Ils ne changeaient pas et, éternels qu'ils étaient, ne changeraient pas, pas plus que le vert de l'été, le feu, la pluie d'automne, le froid et quelquefois même la neige.

Le jour, le matin où il avait tué le cerf et où Sam l'avait marqué au visage avec le sang encore chaud, ils retournèrent au camp, et il se rappelait le clin d'œil du vieil Ash et son

incrédulité maussade et même offusquée jusqu'à ce que Mac Caslin finisse par lui affirmer que c'était réellement l'enfant qui l'avait tué ; et ce soir-là, Ash resta assis, grognon et inabordable, derrière le fourneau, si bien que ce fut Tennie's Jim qui fut obligé de servir le dîner et qui les éveilla le lendemain matin, ayant déjà mis sur la table le petit déjeuner, et ce fut seulement à une heure et demie, et finalement des jurons irrités du major de Spain et des répliques bourrues et maussades d'Ash, qu'il ressortit que celui-ci non seulement désirait aller dans les bois tirer un daim lui aussi, mais qu'il prétendait le faire, et le major de Spain dit : « Parbleu, si nous ne le laissons pas y aller, nous allons probablement être obligés désormais de faire la cuisine », et Walter Ewell ajouta : « Ou de nous lever à minuit pour manger ce qu'Ash fricote », et, comme le petit garçon avait déjà tué son cerf lors de cette chasse et qu'il n'allait plus tirer, à moins que l'on eût besoin de viande, il offrit son fusil à Ash, mais le major de Spain fit acte d'autorité, attribua le fusil à Boon pour la journée et donna à Ash l'invraisemblable pétoire à répétition de Boon avec deux cartouches à chevrotines, mais Ash dit : « J'ai des cartouches », et il les montra : quatre : une à chevrotines, une de plomb n° 3 pour les lapins, 2 pour le gibier à plume, et il raconta une par une leur histoire et leur origine ; il se rappelait la figure d'Ash, sans parler de celle du major de Spain, de Walter et du général Compson, et la voix d'Ash : « Tirées ? Pour sûr qu'elles seront tirées ! L'général Compson y m'a fait cadeau de cette-ci (celle à chevrotines) droit la sortie du même fusil qu'il a tué c'grand cerf y a huit ans. Et cette-ci (c'était la cartouche à lapin, d'un ton triomphal), elle est plus ancienne que c'gamin-là ! » Et ce matin-là, le gamin chargea lui-même le fusil en ordre inverse : les cartouches pour le gibier à plumes, celle pour le lapin, enfin celle pour le cerf, de sorte que la cartouche à chevrotines soit la première dans le magasin, et lui-même sans fusil, Ash et lui marchaient à côté des chevaux du major de Spain, de Tennie's Jim et des chiens (il neigeait) jusqu'à ce qu'ils se fussent égaillés pour quêter, puis enfoncés dans les bois, leurs puissants abois fondus dans l'air languissant et voilé et presque aussitôt évanouis, comme si les flocons muets et pressés eussent déjà enfoui sous leur chute innombrable et légère les échos à peine éveillés, le major de Spain et Tennie's Jim disparurent aussi, continuant de houper à l'intérieur des bois, puis tout fut à souhait, il sut, aussi clairement que si Ash le lui eût dit, que celui-ci

vait maintenant chassé son daim et que, même, il avait par-onné à son jeune âge d'en avoir tué un et, à travers la neige ɔmbante, ils retournèrent vers la maison — c'est-à-dire Ash emanda : « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » Et il épondit : « Allons par là », lui-même en tête, parce que, ien qu'ils fussent à moins d'un mille du camp, ils savaient u'Ash qui, depuis vingt ans, passait au camp deux semaines e son existence, n'avait pas la moindre idée de l'endroit où s se trouvaient, jusqu'à ce que la façon dont Ash tenait le usil de Boon lui causât sans tarder beaucoup plus qu'une imple appréhension et qu'il fît passer devant lui Ash qui ontinua de marcher à grands pas, bavardant maintenant, n verbeux monologue de vieillard, où il était question pour ommencer de l'endroit où ils se trouvaient présentement, uis des bois, des campements dans les bois, de la nourri-ure et de la façon de l'apprêter, de la cuisine que faisait sa emme, puis, brièvement, de sa vieille épouse, et presque out de suite, et longuement, d'une nouvelle femme de hambre au teint presque blanc, qui était bonne d'enfant à a porte à côté de chez le major de Spain, et si elle ne pre-ait pas garde à l'adresse de qui elle tortillait les fesses, il ui montrerait de quelle façon un vieux était un vieux ou pas, i seulement sa femme ne l'espionnait pas tout le temps ; ous deux sur une piste à gibier, traversant un épais fourré e cannes qui les ferait ressortir à moins d'un quart de mille u camp, approchant d'un gros arbre couché en travers du enter, et juste au moment où Ash, sans cesser de bavarder, e préparait à l'emjamber, l'ours, le jeune, apparut tout à oup de l'autre côté du tronc, se mit sur son séant, ses pattes e devant contre sa poitrine, arrêtées, molles, comme s'il vait été surpris en train de se couvrir la figure pour prier ; t, au bout d'un certain temps, le fusil d'Ash se releva brus-uement et le garçon dit : « Tu n'as pas encore introduit de artouche dans le canon », et Ash actionna le mécanisme et, u bout d'un certain temps, le fusil s'immobilisa de nouveau vec un clic ! il répéta : « Actionne le levier », et il vit la artouche à chevrotines jaillir, éjectée, tournoyer lourdement t tomber parmi les cannes. « Voici la cartouche à lapin », ensa-t-il, il entendit le cliquetis de la culasse et pensa : La prochaine est du plomb à moineaux », et il n'eut pas à ire « Actionne », il cria : « Ne tire pas ! Ne tire pas ! » nais cela aussi c'était trop tard, le claquement léger, sec, erfide, avant qu'il eût pu parler et l'ours fit demi-tour, etomba sur ses quatre pattes, puis disparut, et il n'y eut plus

que le tronc, les cannes, l'ouate de la neige qui tombait toujours, et Ash dit : « Et maintenant, quoi qu'on fait ? » et il répondit : « Par ici. Marche » ; et commença à s'éloigner à reculons dans le sentier, mais Ash déclara : « Faut que j'retrouve mes cartouches. — Sacrebleu ! Sacrebleu ! Arrive ! » fit le gamin, mais Ash appuya le fusil contre l'arbre, se retourna, se baissa et se mit à farfouiller parmi les cannes jusqu'à ce que, à son tour, le petit garçon revînt en arrière, se baissât et trouvât les cartouches ; ils se redressèrent et, à ce moment, le fusil, sans que personne y touchât, appuyé contre le tronc d'arbre à six pieds d'eux et auquel, pour l'instant, ils ne pensaient plus ni l'un ni l'autre, tonna, mugit, fit long feu et se tut ; et ce fut le garçon qui le porta à présent, éjecta la dernière cartouche momifiée et donna celle-là aussi à Ash, puis la culasse toujours ouverte, il porta lui-même le fusil jusqu'à ce qu'il l'eût placé debout dans le coin derrière le lit de Boon au camp.

... ; été, automne, neige, printemps mouillé et gorgé de sève, dans leur régulière et éternelle succession, les phases immortelles et immémoriales de la mère qui l'avait façonné, si quelqu'un l'avait façonné, en vue de l'homme qu'il était presque, père et mère à la fois pour le vieillard né d'une esclave noire et d'un chef chickasaw, qui avait été son père spirituel, si quelqu'un l'avait été, qu'il avait révéré, écouté, aimé, perdu et pleuré ; et un jour il se marierait, et eux aussi seraient l'un à l'autre pendant leur bref instant, cette brève et vaine splendeur qui porte en elle-même l'impossibilité de durer, et alors pourquoi splendeur ; et ils pourraient peut-être en prolonger le souvenir jusqu'au moment où la chair ne parle plus à la chair, parce que le souvenir du moins demeure ; mais les bois ne cesseraient point d'être sa maîtresse et son épouse.

Il ne se dirigeait pas vers le Gommier. Pour le moment, il s'éloignait de lui de plus en plus. Une époque était, il n'y avait pas si longtemps, où on ne lui aurait pas permis de venir ici sans être accompagné et, plus tard, quand il avait commencé à comprendre combien de choses il ignorait, il n'aurait pas osé y aller sans avoir quelqu'un avec lui et, plus tard encore, commençant à établir, ne fût-ce que confusément, les limites de ce qu'il ignorait, il aurait pu essayer et aurait réussi avec l'aide d'une boussole, non parce que sa confiance en lui-même s'était accrue, mais parce que Mac Caslin, le major de Spain, Walter et également le général

Compson lui avaient appris au moins à avoir confiance dans la boussole malgré ce qu'elle avait l'air de dire. A présent, il n'avait pas besoin de se servir de la boussole, le soleil lui suffisait, et cela simplement d'instinct, mais il aurait pu prendre une carte à l'échelle et repérer à moins de cent pieds près, l'endroit où il se trouvait actuellement ; et, en effet, presque au moment exact où il s'y attendait, le terrain commença à s'élever légèrement, il dépassa l'une des quatre bornes en ciment posées par l'arpenteur de la compagnie forestière pour marquer les quatre coins de la portion que le major de Spain avait exclue de la vente, puis il s'arrêta sur la crête même du monticule, les bornes cornières visibles à présent toutes les quatre, encore blanches, en dépit même des intempéries de l'hiver, inorganiques, outrageusement insolites en ces lieux où la décomposition elle-même était un bouillonnant tumulte de fécondation, de tumescence, de conception et de naissance, et où la mort même n'existait pas. Après les couches de feuilles de deux hivers et les pluies torrentielles du printemps, il n'y avait plus aucune trace des deux tombes : il les aurait trouvées comme Sam Fathers lui avait appris à trouver des choses semblables : par les particularités des arbres : et c'est ce qu'il fit, découvrant presque du premier coup, en fouillant avec son couteau de chasse (mais seulement pour voir si elle y était encore) la boîte ronde, en fer-blanc, ayant contenu de la graisse à essieux, qui renfermait à présent la patte mutilée et desséchée du vieux Ben, et était placée au-dessus des restes de Lion.

Il ne la dérangea pas. Il ne chercha même pas l'autre tombe où lui, Mac Caslin, le major de Spain et Boon avaient déposé le cadavre de Sam avec son cor de chasse, son couteau et sa pipe, ce samedi matin, deux ans auparavant, il n'en eut pas besoin. Il l'avait enjambée, peut-être avait-il posé le pied dessus. Mais c'était bien ainsi. « *Il savait sans doute que j'étais dans les bois bien avant que j'arrive ici* », pensa-t-il en se dirigeant vers l'arbre qui avait supporté l'une des extrémités de la plate-forme sur laquelle Sam était étendu lorsque Mac Caslin et le major de Spain les avait trouvés — l'arbre, l'autre boîte à graisse clouée au tronc, mais rongée par le temps, rouillée, insolite elle aussi mais déjà incorporée sans fausse note à l'harmonieux ensemble de la brousse, et vide, vide depuis longtemps des vivres et du tabac que le garçon avait mis dedans ce jour-là, aussi vide de tout cela qu'elle le serait dans peu de temps de ce qu'il tira de sa poche — la corde de tabac, le mouchoir à pois tout neuf,

le petit sac de pastilles de menthe que Sam aimait autrefois : cela aussi parti presque avant qu'il eût tourné le dos, non pas disparu mais simplement métamorphosé au sein de la vie innombrable qui imprimait sur le sol humide et sombre de ces lieux secrets des traces de pas menus et féeriques qui, respirant, vivant, attendant immobiles, l'épiaient derrière chaque brindille et chaque feuille jusqu'à ce qu'il bougeât, se remît en marche, poursuivit son chemin ; il ne s'était pas arrêté, il avait seulement ralenti le pas, quittant le tertre qui n'était pas un lieu mortuaire, car la mort n'y avait point de place, ni Lion ni Sam ; solidement retenus dans la terre mais libres dans la terre, non seulement dans mais de la terre, infini encore intégral de chaque parcelle d'infini, feuille, brindille, molécule, air, soleil, pluie, rosée, gland, chêne, feuille et gland de nouveau, nuit, aube, et nuit et aube de nouveau, dans leur immuable succession et, étant myriade, un : et le vieux Ben aussi, le vieux Ben aussi, on lui rendrait même sa patte, certainement on lui rendrait sa patte ; et le long défi et la longue chasse, point de courage à traquer et à humilier, point de chair à meurtrir et à faire saigner. A mesure qu'il se refroidissait, il lui semblait même entendre le conseil d'Ash au moment du départ. Il pouvait même entendre la voix, tandis qu'il se refroidissait, immobile, un seul pied soutenant son poids, l'orteil de l'autre simplement soulevé derrière lui, sans respirer, sentant de nouveau et comme toujours l'envahir la sensation aiguë, désagréable, de l'époque où il s'en fallait encore de beaucoup qu'il fût Isaac Mac Caslin et, quand il abaissa son regard vers lui, ce fut également une crainte vague, non de la peur. Il n'était pas encore levé et on n'entendait pas encore le sifflement, seulement une rapide contraction à peine esquissée, une boucle lancée de côté, comme simplement pour la chasse, d'où la tête dressée pouvait avoir un léger mouvement de brusque recul, non de terreur ni encore tout à fait de menace, plus de six pieds de lui, la tête dressée plus haut que son genou et à une distance moindre que la longueur de son genou, et vieux, les marques jadis étincelantes de sa jeunesse réduites à présent, elles aussi, à un monotone unisson avec la brousse, il rampait furtivement : le vieux, l'antique, et il maudissait la terre, fatal et solitaire, et maintenant le garçon pouvait sentir son odeur : l'écœurante et légère odeur de concombres pourrissants et quelque autre chose qui n'avait pas de nom, évocatrice de toute connaissance et d'immémoriale lassitude, d'abjection et de mort. Pas la tête. La tête

n'avait pas cessé d'être haute tandis que la bête commençait à s'éloigner furtivement de lui, abandonnant, encore toute dressée, la perpendiculaire, comme si la tête et ce tiers qui s'élevait ne faisaient qu'un tout définitif : une entité marchant sur les deux pieds et affranchie de toutes les lois de la pesanteur et de l'équilibre, et qui aurait dû l'être, car même à présent il ne pouvait pas croire complètement que tout ce déplacement et ce torrent d'ombre derrière cette tête qui marchait aurait pu être un unique serpent : s'éloignant, puis disparu ; il reposa enfin l'autre pied sur le sol sans s'en rendre compte, debout sur un seul, une main levée dans l'attitude qu'avait eue Sam cet après-midi-là, il y avait six ans, lorsque Sam l'avait conduit dans la brousse, la lui avait révélée, et qu'il avait cessé d'être un enfant, parlant l'antique langue que Sam avait parlée ce jour-là sans préméditation non plus :

— Chef, dit-il. Grand-père.

Il n'aurait pu dire à quel moment il avait commencé d'entendre le bruit car, lorsqu'il s'en aperçut, il eut l'impression qu'il l'entendait déjà depuis plusieurs secondes — le bruit que ferait quelqu'un frappant avec un canon de fusil sur un morceau de rail de chemin de fer, un bruit profond, sourd, lent, mais impliquant une sorte de frénésie, comme si celui qui tapait n'était pas seulement un homme vigoureux et résolu mais quelque peu déséquilibré. Toutefois, cela ne pouvait pas être sur la voie ferrée, bien qu'elle s'étendît dans cette direction, car elle était au moins à deux milles de lui et ce bruit n'était pas à trois cents mètres. Mais, même en se disant cela, il se rendait compte de l'endroit d'où devait provenir ce bruit : quel que fût l'homme, et quoi qu'il fût en train de faire, il était quelque part près du bord de la clairière où se trouvait le Gommier et où il devait rejoindre Boon. Jusque-là, il avait chassé tout en marchant, se déplaçant lentement et sans bruit en observant le terrain et les arbres. A présent, il avança franchement, son fusil chargé, le canon relevé en arrière afin de faciliter son passage à travers les ronces et les broussailles, approchant tandis que devenait de plus en plus fort le battement régulier, sauvage, en tout cas singulièrement furieux, de métal sur métal, et débouchant du bois dans la clairière d'autrefois. A première vue, l'arbre semblait grouiller d'écureuils en délire. Il paraissait y en avoir quarante ou cinquante cabriolant, s'élançant de branche en branche, au point que l'arbre tout entier était devenu comme une verte tempête de feuilles folles, tandis

que, de temps en temps, par deux ou trois, les écureuils descendaient de l'arbre à toute vitesse, tournaient sur eux-mêmes et regrimpaient comme violemment attirés par le déplacement d'air que produisait la ronde effrénée de leurs camarades. Puis il aperçut Boon assis, le dos contre le tronc, la tête baissée, tapant frénétiquement sur quelque chose qu'il avait sur ses genoux. Ce avec quoi il tapait n'était autre chose que le canon de son fusil disloqué : ce sur quoi il tapait était la culasse du fusil. Le reste gisait épars autour de lui en une demi-douzaine de morceaux pendant qu'il penchait sur la pièce qu'il avait sur les genoux son visage de noix, écarlate et ruisselant, frappant le canon disjoint contre la culasse du fusil avec l'obstination furieuse d'un fou. Il ne leva même pas les yeux pour voir qui c'était. Sans cesser de taper, il se contenta de crier de loin au garçon, d'une voix rauque et étranglée :

— Fous le camp d'ici. Ne les touche pas ! Pas un seul ! Ils m'appartiennent !

William FAULKNER.

(Traduit de l'américain par R.-N. Raimbault.)

Tito Gerassi.

UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

Dès que le professeur entra dans la classe, les étudiants comprirent que ce jour-là n'était pas comme les autres. C'était la dernière heure de cours de l'année scolaire. Brusquement, le silence s'était fait attentif. Pour la première fois de l'année, le professeur était un homme. Il se mit à parler, tranquillement, mais avec verve, sentiment et conviction. Il était très maître de lui, en paix avec lui-même.

— Messieurs, dit-il, voici notre dernier jour de classe, mon dernier jour à l'Université : j'ai été licencié. J'ai un nouveau contrat dans le Minnesota, où j'aurai le droit de faire ma classe comme je l'entends, où je dirai ce que j'ai envie de dire et présenterai les problèmes comme je les vois. Je vais aujourd'hui vous parler librement pour la première fois. Jusqu'ici, nous étions obligés de faire de la gymnastique mentale. Nous avons le programme d'une année entière à traiter en une heure. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il parlait sans ses notes habituelles. L'heure passa en un clin d'œil. Il était passionnant à écouter parce qu'il disait ce qu'il pensait et pensait ce qu'il disait.

C'était le cours de civilisation contemporaine, obligatoire pour tous les étudiants de l'Université Columbia. Le professeur passa en revue tous les sujets abordés dans l'année. Pour la première fois, Freud devint vivant, Marx ne fut pas un laissé pour compte, les pensums de Veblen et Laski retrouvèrent leur superbe vigueur. Hayek et ses théories du laissez-faire furent impitoyablement critiquées et Barbara Wootton remise à sa juste place. Le conflit entre le marxisme et le libéralisme n'apparut plus comme l'opposition du noir et du blanc. Pendleton Herring, dont le livre, *The Politics of Democracy*, affirmation de foi dans la validité intouchable des institutions politiques américaines traditionnelles, avait été jusqu'ici présenté comme un coup de génie, fit l'objet d'une critique serrée. Les étudiants purent comprendre enfin que,

lorsque Franz Newman affirme que la société industrielle moderne des pays « démocratiques » tend à concentrer le pouvoir politique et social entre les mains d'intérêts étroits, cela n'est pas seulement de la propagande communiste. La Vérité devenait la vérité d'intérêts particuliers.

Le professeur termina son cours :

— Messieurs, pour notre dernière heure, j'ai essayé de vous convaincre que choisir comme on vous demande de le faire n'est pas nécessairement moral, normal, ou juste. Il y a aujourd'hui en Amérique beaucoup de choses qu'on nous demande de croire et que, sottement, nous croyons vraies simplement parce qu'elles sont généralement admises. Le simple fait que je n'ai pu vous parler franchement qu'aujourd'hui doit vous inviter à mettre en question ce qui vous semble aller de soi. Je ne suis pas communiste, ni même marxiste: mais si je vous avais parlé avant comme je le fais maintenant, j'aurais été licencié, ou tout au moins étiqueté comme communiste, et automatiquement, vous auriez pensé que ce que je disais n'était pas vrai. J'espère que vous vous souviendrez, dans la suite de vos études, quand on ne vous présentera qu'un seul côté des choses, que lorsque la critique est impossible, lorsque l'opposition est obligée de toujours commencer par dire : « Bien entendu, je ne le pense pas, mais si je voulais soutenir le point de vue opposé, je pourrais indiquer que... », alors, il y a quelque chose qui ne va plus du tout. La justice future de l'Amérique dépend de la façon dont vous exercerez votre droit à la fierté et à la liberté de critique. C'est tout, messieurs.

D'un seul mouvement, les élèves se levèrent et lui firent une acclamation qui retentit sur le *campus* comme un coup de tonnerre. Le professeur avait les larmes aux yeux. Il était heureux... Mais il ne prit jamais ses fonctions dans le Minnesota. Aujourd'hui, c'est un *farmer* sans opinion. Il se contente d'élever des poulets.

Cette histoire, qui donne une idée de l'atmosphère qui règne dans les Universités américaines, est intéressante pour plusieurs raisons. D'une part, le contrôle d'opinion exercé par les Universités sur les professeurs a pour conséquence évidente d'entretenir, chez ceux-ci, la peur. Nous reviendrons sur ce point et nous verrons en particulier comment, tout en feignant de protéger la liberté d'enseignement, les Universités s'arrangent pour étouffer toutes les opinions « dangereuses ».

Mais plus important est l'effet qu'eut cet exposé sur les étudiants.

Leurs acclamations peuvent donner à penser qu'ils approuvaient profondément cette petite rébellion. Mais il ne faut pas s'y tromper. Ce qui est significatif, ici, c'est que leur réaction a été purement affective. A leurs yeux, le professeur était un « brimé », un *underdog*, il était victime d'une institution importante, il explosait, et les étudiants applaudissaient. Mais ce qu'ils applaudissaient, sans en avoir une conscience très nette, c'était son courage. Le mythe américain du *self-made man*, de l'homme qui réussit malgré l'adversité, qui arrive toujours à ses fins, ce mythe est si profondément ancré dans la conscience américaine qu'il se retrouve dans de nombreux aspects de la vie, et pas seulement dans le domaine économique, où tous, au fond de leur cœur, s'imaginent qu'eux aussi vont « réussir ». Le résultat, c'est que, très souvent, le pauvre lui-même est persuadé que s'il est pauvre, c'est parce qu'il est un incapable, et non pas à cause de la structure économique du pays; mais c'est une autre histoire. Cette remarque a cependant son importance lorsqu'on examine ce qui émeut l'Américain et ce qui le laisse indifférent. Ainsi, lorsque Joé Louis était champion du monde, à tous ses combats, les gens, les gens cultivés et les autres, les riches et les pauvres, tout le monde était contre lui, pour cette seule raison que son adversaire n'avait aucune chance de gagner. Les Américains aiment les émotions fortes. Cette nature sentimentale est caractéristique, et astucieusement exploitée par les hommes d'affaires, les politiciens, les prêcheurs et les professeurs. Le professeur de notre histoire, sans le faire exprès, avait touché cette corde-là, et il se trompait lorsqu'il s'imaginait qu'il avait ébranlé les préjugés des étudiants. Ceux-ci quittèrent sa classe fort émus, persuadés que le pauvre homme était « brimé », que des choses comme celle-là ne devraient pas être, mais leurs convictions restèrent aussi fermes que le cours des actions de la compagnie du canal de Suez. De même qu'ils auraient parié pour Louis, de même ils voteraient conformément à ce qu'ils croyaient être leur devoir, et de même qu'ils auraient souhaité la défaite de Louis, de même ils espéraient que le professeur s'en tirerait à son honneur. Il ne leur vint pas à l'idée que c'étaient eux qui faisaient de l'adversaire de Louis un brimé en pariant contre lui, et il ne leur vint pas non plus à l'idée que c'était eux qui faisaient de ce professeur un paria en élisant le candidat qui le persécuterait.

L'Américain a peur de l'abstraction parce qu'il ne la comprend pas. Le politicien n'accuse pas tel ou tel de ruiner le pays par des

actes précis, mais d'être communiste, et le communisme est le mal. Il peut y avoir de la sympathie pour des individus qui souffrent de leur prise de position en faveur de causes impopulaires, et pourtant, ceux qui les persécutent continuent à être élus. Cela tient à un divorce caractéristique, dans l'esprit du public, entre l'homme et ses idées. C'est ainsi que des professeurs « communistes » continuent d'être soutenus par des étudiants qui estiment que les États-Unis devraient lâcher la bombe atomique sur le Kremlin et « en finir une bonne fois ». Tel est, par exemple, le cas de Corliss Lamont, professeur de philosophie à Columbia. Il est au ban de l'Université, il n'a aucune autorité, mais il continue à enseigner, et Columbia ne le licencie pas, parce que ses cours attirent la grande foule et que cela rapporte de l'argent. Les étudiants admirent Lamont, mais ils ne sont pas le moins du monde convaincus par ses idées. Pire encore, ils prennent des notes et peuvent répondre à ses questions à l'examen, ou encore lui faire de bonnes dissertations, mais on ne saurait dire qu'ils l'*écoutent*. Son charme tient au fait qu'il est un *underdog* facile à reconnaître. Il est « communiste » *mais* il est « sympa ».

D'où vient cet état de choses? En Amérique, la jeunesse est généralement conservatrice, phénomène rare en Europe, et la majorité de la population, comme partout, est composée de paysans et d'ouvriers. Il y a en Amérique plus de 30 millions de travailleurs qui votent, et s'ils s'unissaient derrière un candidat, celui-ci serait sûr de la victoire. Pourtant, cela ne s'est jamais produit. Bon nombre d'étudiants — la majorité dans les établissements publics, municipaux ou d'État, une forte proportion dans les écoles privées — sont des fils de travailleurs, et pourtant, ils ont les mêmes tendances politiques que ceux qui viennent de familles riches ou aisées. Le prolétariat américain n'a-t-il donc aucune conscience de classe ? Il faut répondre non, parce qu'il n'y a pas de prolétariat américain. Une récente enquête demandait à des ouvriers à quelle classe ils pensaient appartenir : tous sans exception répondirent : « à la classe moyenne ». Il est important de voir que le fils d'ouvrier, futur étudiant américain, est élevé dans le culte des valeurs bourgeoises.

Il n'éprouve aucune sympathie pour les pauvres parce qu'il croit que tout le monde a la possibilité de « réussir », mythe renforcé par le fait que tous les citoyens ont le droit de vote et n'ont droit qu'à une seule voix, ce qui est censé leur faire partager la

responsabilité de la situation du pays. L'étudiant ne met jamais en question le lien dit direct entre l'égalité politique et l'égalité des chances économiques. Il sait qu'il vit dans un pays où tous les jours, on voit des indigents faire fortune. (Toutes les histoires de ce genre sont exploitées au maximum : la radio multiplie les émissions sur les *American success stories*, les romanciers en font des romans, les *comic books* les mettent en images. Le fait est que la chose arrive, et nous le savons tous : ce que l'Americain ignore, c'est sa rareté relative). L'étudiant sait que Truman a été bonnetier et que Ribicoff travaillait une année et l'autre allait à l'université. Comme tous les Américains, il croit que son pays est le meilleur et le plus riche du monde, et quand il voyage, il ne s'inquiète guère de voir que dans d'autres pays, les gens écoutent, lisent et disent ce qui leur plaît ; tout ce qui compte pour lui, c'est le nombre des voitures, des réfrigérateurs et des postes de télévision. Parlez-lui de liberté, il interprète vos propos en termes pratiques, et c'est encore l'Amérique qui gagne. Parlez-lui d'intellectuels, de revues littéraires, de théâtre ou d'art, il demande ce que ça rapporte. L'Américain est concret et pratique, et sa générosité, sa bonne foi, sa confiance s'expriment de la seule manière qu'il connaisse : par l'argent. Sa foi dans l'*American way of life* est si instinctive, qu'il ne suspecte jamais ceux qui réussissent et se contente de les admirer.

Tel est l'état d'esprit dans lequel l'étudiant arrive à l'Université, où il vient, huit fois sur dix, pour apprendre à mieux réussir dans la vie, matériellement s'entend.

Dès ses premières années, l'enfant reçoit une éducation de caractère essentiellement pratique. On l'encourage à construire des modèles réduits d'avion, à bricoler des radios, à inventer des appareils de toutes sortes. A tous les niveaux, on trouve des laboratoires, qui sont la partie la plus moderne de l'école. Dans les « *high schools* » qui correspondent aux lycées français, de la cinquième à la seconde, le jeune étudiant suit des cours de formation technique très sérieux. Il n'apprend que peu de choses sur le monde, à peu près rien sur la littérature ou l'art, mais il peut réparer la voiture de son père. Ce qui l'intéresse, c'est le football (américain), le baseball, etc. Le bon élève est un *sissy*, une « fillette », mais le capitaine de l'équipe de football est un héros. L'été, notre étudiant commence à sortir et à travailler, quelquefois avec son père à la ferme, quelquefois, en ville, comme aide-barman ou

comme apprenti-mécanicien. Les écoles préparatoires à l'Université vivent souvent sur elles-mêmes. Ce sont les élèves qui font marcher la ferme, nourrissent les animaux, traient les vaches, nettoient les étables. Il y a toujours très peu de travail à faire à la maison, et même en fin de *high school*, à l'âge où l'élève français de seconde passe des heures sur ses préparations de latin et de grec, l'étudiant américain travaille à mi-temps, joue au baseball avec les copains; la nouvelle génération regarde la télévision. Il va au cinéma au moins une fois par semaine, et cela depuis l'âge de cinq ans. Très souvent, sauf dans les grandes villes, il a acheté une voiture d'occasion (elles ne coûtent presque rien), qu'il « trafique » un peu, répare le dimanche et dont il se sert pour sortir sa petite amie. Il l'emmène d'abord au cinéma, puis au *hang-out*, un *drug-store* local où la boîte à disques joue sans arrêt. A présent, c'est un *formal date*, un « rendez-vous officiel », et c'est lui qui paie les deux glaces. Le samedi soir, il y a toujours quelqu'un qui organise une surprise-party, et le *hang-out* est remplacé par telle maison ou appartement. On danse, on « frotte » (*neck*) un peu, et quand on est bien « échauffé » (*hot*), on « flirte » (*pet*). Les parents laissent les jeunes gens tout seuls, souvent ils autorisent leur fils à se servir de la voiture familiale et, en général, ne lui posent pas de questions indiscrètes. Le fils en question est en gros un brave garçon, superficiel mais franc, dont le rêve est de s'acheter une voiture neuve et d'avoir une belle situation (*nice job*). Il est heureux et fier de faire partie d'une « bande » (*gang*), laquelle, 99 fois sur 100, est composée de garçons joyeux et athlétiques. Bien qu'elle ait parfois un chef, elle est démocratiquement dirigée; si on chaparde quelque peu, c'est assez innocent, pour le plaisir : nos garçons ne sont pas voleurs. Si le « gars » est « régulier », il est fidèle et les autres respectent la jeune fille; toutefois, ceux qui « chassent » (*make out*) tout le temps, sont considérés avec un mélange d'envie et d'admiration. Bien que les jeunes gens restent généralement chastes, ils se vantent d'avoir de vraies aventures. Ils ont très envie de coucher avec des femmes, mais ils n'osent pas. Ils ne lisent pas, ne parlent jamais culture et considèrent avec dédain les intellectuels, qu'ils appellent des *high-brows* et des *egg-heads*, des « faiseurs » et des « têtes d'œuf ». Il en va généralement de même des filles encore qu'elles lisent parfois les best-sellers, donc quelques bons livres, puisqu'il arrive qu'un Faulkner ou un Hemingway soit un best-seller. C'est avec ces antécédents que l'étudiant arrive à l'Univer-

sité. Il y vient non pas pour les connaissances, mais pour le diplôme, et il espère qu'à l'Université, il se débrouillera un peu mieux avec les filles. L'étudiant qui arrive de la ville est à peu près le même, sauf qu'il n'est peut-être plus puceau s'il a eu la chance de tomber sur une bonne « bande »; il a chapardé un peu plus, mais sans être vraiment un voleur; il sait un peu plus de choses, connaît un peu mieux les « grands noms » de la littérature et est généralement plus pauvre. Parmi ces étudiants des villes il s'en trouvera peut-être quelques-uns animés d'un sincère désir d'apprendre, mais rares — s'il s'en trouve — sont ceux qui ne voient pas dans l'Université un moyen de mieux réussir matériellement. Pour tous, l'Université représente un immense changement : la différence entre la *high school* et le *college* est énorme, et c'est cette différence qui explique les sororités, les fraternités et les autres associations estudiantines. L'étudiant lui-même ne se rend pas immédiatement compte de ce changement, et l'effort inconscient qu'il doit entreprendre pour s'adapter à cette vie nouvelle a une incidence importante sur son avenir. (N'oublions pas que la majorité des étudiants sont pensionnaires au *campus*). Il n'est pas rare qu'à la fin des quatre ans de « college », l'étudiant ne soit plus du tout le même. Entendons-nous bien : ses valeurs sont restées les mêmes, mais dans ces limites, il y a place pour des changements de désirs, d'ambitions et de direction, de sorte que pour l'observateur américain, le jeune homme semble avoir profondément changé (alors qu'à des yeux d'Européens, ce changement pourrait n'apparaître que comme un changement d'habitudes).

Au cours de sa première année d'Université, l'étudiant n'a guère la possibilité de faire des choix ou de s'orienter dans une direction précise : tous les cours, pratiquement, sont obligatoires. Il est obligé d'écouter de la musique classique, de regarder des reproductions d'œuvres d'art, de lire des textes d'auteurs latins, de penseurs, de philosophes. On lui apprend la sagesse des hérésies et il est contraint de suivre des cours d'hygiène (c'est vrai, aujourd'hui, d'à peu près tous les « colleges »). Ces cours sont à bien des égards une comédie : pour ce qu'on y enseigne, la façon dont on l'enseigne et les raisons pour lesquelles on l'enseigne. On y étudie des questions comme l'adaptation sexuelle (les rendez-vous et le flirt; le conflit des habitudes sexuelles et des enseignements moraux et religieux; la masturbation, etc.); les relations familiales (les parents), ou la motivation et les buts, etc. On y apprend aussi à s'habiller, à bien se tenir

à table, à avoir du succès auprès des femmes, à bien travailler, le tout d'après des modèles préétablis. Mais le résultat, c'est que l'étudiant qui, jusqu'à présent, était relativement à l'aise dans sa peau, obéissait à un certain nombre de principes et de codes indiscutés et s'adaptait plutôt bien à la vie, se trouve brusquement confronté à toutes sortes de problèmes, dont il fait aussitôt ses problèmes et qui l'inquiètent. Le cours se propose de résoudre des complexes et des angoisses qui n'existent pas, et réussit seulement à en donner à l'étudiant. Il prétend montrer que le conflit entre ce que nous faisons et ce que nous devrions faire est parfaitement normal, mais l'étudiant qui ne s'était jamais rendu compte qu'il y avait conflit en a maintenant conscience et cela le trouble. Il commence à douter de ses parents, alors que le cours essaye de lui prouver que ses parents ont généralement agi au mieux de ses intérêts. Enfin, et c'est ce qui est pour l'étudiant le plus important, le cours tend à lui montrer que s'il n'est pas un bon élève et qu'il préfère le baseball à l'étude, il ne doit pas pour autant imaginer qu'il est un cancre : c'est simplement une tendance développée par l'éducation qu'il a reçue et la société dans laquelle il vit, et il n'a par conséquent aucune raison de penser qu'il n'est pas supérieur à la moyenne. De sorte que l'étudiant commence à se prendre pour un « as », et son admiration, si elle va toujours au capitaine de l'équipe de football, s'adresse aussi à celui qui réussit bien à ses examens. Bref, le cours est destiné à mettre l'étudiant à l'aise, mais fait naître en lui l'inquiétude. Et pourtant, c'est un excellent résultat, car cela entraîne, pour la première fois peut-être, une contestation de l'expérience familiale. Notre étudiant se demande si la musique classique est seulement du temps perdu et l'art de la « connerie ». Sans qu'il s'en rende très bien compte, les cours obligent l'étudiant à réviser l'idée qu'il se faisait de lui-même, lentement, et, joint à l'intérêt, si faible soit-il, que le professeur d'humanités fera naître pour un Platon, cela sera un facteur important des nouvelles convictions de l'étudiant. Il n'est plus instinctivement sûr de lui, et quand un homme n'est pas sûr de lui, il commence à écouter les autres. Jamais on ne lui a appris à mettre en question le bon droit de l'Amérique, ou la valeur de son mode de vie, et jamais on ne le lui apprendra. Mais cette mise en question de soi est déjà un commencement.

A en juger par l'histoire du professeur de notre cours de civi-

lisation contemporaine, il semblerait que ce que l'étudiant apprend au « college » ne le mène pas très loin sur la voie de l'émancipation. En réalité, pour ce cours au sujet épineux, l'Université exerce une forte pression pour obtenir que l'enseignement y soit uniforme et puisse être assimilé sans contrecoup dangereux. C'est pourquoi notre professeur, rompant avec la tradition et revenant en une petite heure sur le programme du trimestre, était sûrement très courageux. Et pourtant, même sans cette explosion finale, au moment où l'étudiant passes ses examens de sortie, beaucoup de choses ont pu l'amener à reconsidérer la valeur de ce qu'il a sur le moment trouvé terriblement ennuyeux. Peut-être est-il incapable encore de juger que la cause de l'ennui n'était pas le sujet en lui-même, mais les restrictions imposées au professeur dans la façon de le traiter, et cependant, il commence à penser que tout cela est plus important pour lui qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Ce changement progressif intervient grâce au mélange des activités extra-scolaires auxquelles l'invite si vivement l'Université, et des cours facultatifs qu'il choisit au hasard, parce qu'un ami lui a dit que c'était facile, et parfois (c'est de plus en plus fréquent à mesure que le temps passe) parce qu'il y trouve personnellement un véritable intérêt. Tous les étudiants, dans les institutions privées et dans certains établissements publics, se voient assigner un conseiller lorsqu'ils entrent au « college »; en raison du petit nombre du personnel enseignant, ce conseiller est très souvent un économiste pour la philosophie, un anthropologue pour la biochimie, un professeur de littérature comparée pour un étudiant qui a choisi l'espagnol comme *major*, c'est-à-dire comme « spécialité ». L'Université estime à juste titre qu'à ce niveau, aucun étudiant ne peut être absolument sûr de ce qu'il a envie d'apprendre et le met en contact avec les disciplines voisines de celle qu'il a choisie. Bien entendu, même si le professeur a la même spécialité que l'étudiant, il s'intéresse lui aussi à des questions voisines, et tout cela encourage ainsi l'étudiant à choisir, comme cours facultatifs (*electives*) des sujets auxquels il n'aurait normalement jamais pensé.

La plupart des Universités américaines ont un *point system*, un « système de points », qui fonctionne comme suit : pour obtenir le *B.A.*, le *Baccalaureus Artium*, diplôme littéraire, il faut environ 125 points. Sur ces 125 points, 40 doivent être obtenus dans des cours de culture générale, 18 sont nécessaires dans la spécialité

choisie et les autres sont à gagner dans les cours facultatifs. Chaque cours rapporte 3 points par trimestre en général, certains, difficiles, rapportant plus. (Notons à ce sujet que le prix d'une « inscription », dans une université privée, se situe entre 20 et 25 dollars par point, et représente donc, à la fin des études, des milliers de dollars, plus le prix des livres, qui en Amérique sont très chers.) Un étudiant suit généralement 5 cours par « terme », 10 par an. Les cours de culture générale obligatoire comprennent un an d'humanités A (les grandes œuvres littéraires), un an d'humanités B (art et musique), deux ans de civilisation contemporaine, deux ans de deux langues vivantes, un an de sciences et un an de mathématiques (ainsi que 3 ou 4 ans de culture physique, mais la culture physique ne rapporte pas beaucoup de points). Cela laisse du temps libre pour choisir d'autres cours et, au début, l'étudiant est encouragé à en suivre un peu dans tous les domaines ; ce n'est que vers la fin de ses études qu'il concentre librement son activité sur un sujet particulier voisin de sa spécialité. (Tous les examens ne portent, au plus, que sur le travail d'un trimestre dans un cours, et ne ressemblent en rien au baccalauréat ou aux autres examens français.) Pour les étudiants américains, les cours les plus intéressants sont les cours facultatifs.

Ces cours varient d'école à école, mais moins qu'on ne pourrait le penser. Je vais essayer d'en donner une idée d'ensemble d'après les contacts que j'ai eus avec les Universités Columbia, Rutgers, Harvard, Yale, celles de Chicago, de New York, du Minnesota, de l'Illinois et de Californie, et avec les « colleges » Bennington, Hunter et Reed. Mis à part les Universités religieuses (elles sont très peu nombreuses) et peut-être quelques petits « colleges » provinciaux, je crois que ces généralisations sont vraies pour la plupart des établissements d'enseignement supérieur.

La plupart des Universités font ce qu'on appelle des cours de *civilisation américaine*. Ces cours ne cherchent pas à lever le masque d'idéalisme qui déguise la réalité américaine, mais ils posent devant l'étudiant des problèmes tels que les changements des structures de classe en Amérique, selon les diverses influences religieuses, le rôle des intellectuels, la force et les conséquences de l'idée d'individualisme, et très souvent, on essaye de montrer à l'étudiant ce que l'Europe pense de l'Amérique et d'en expliquer les raisons. Les explications sont très souvent précédées de phrases de ce genre : « Si vous pensez à leur situation, vous comprendrez

pourquoi ils pensent de nous telle ou telle chose... », qui laissent évidemment entendre que l'Europe se trompe complètement lorsqu'elle nous fait des critiques. Toutefois, la religion — rappelons-nous l'influence énorme qu'elle a dans l'Amérique d'aujourd'hui — est présentée sur le même plan que les facteurs économiques, géographiques et littéraires, et non comme nécessairement vraie. Bien au contraire, lorsque l'étudiant entre au « college », il assiste à des leçons où la religion est analysée d'un point de vue laïque. Cela vient de l'immense popularité dont jouit l'attitude « humaniste », représentée par les universitaires les plus éminents, tels que John Dewey.

En *anthropologie*, s'opposent deux écoles de pensée : les *Geist Kulturists*, en perte de vitesse, qui croient à la grandeur inhérente d'un peuple, et les fonctionnalistes, en progrès, qui expliquent la culture, la formation des sociétés, des mœurs, des religions à partir de facteurs économiques tels que les nécessités de l'irrigation, les ressources alimentaires, le climat, la structure agraire, etc. A l'heure actuelle, la théorie officielle reste celle du premier groupe et dans les cours élémentaires, les manuels sont ceux de débiles mentaux du genre de Kroeber et de Linton ; mais la grande majorité des jeunes professeurs, ceux qui feront la pensée anthropologique dans dix ou quinze ans et qui sont déjà maîtres de nombreuses universités sont des disciples de Franz Boas, Malinovsky, Wittfogel, Lattimore même, dont les grands livres, comme *Inner Asian Frontiers of China*, sont de plus en plus recommandés aux étudiants avancés, et aussi d'hommes comme Childe et Lowie. Le fonctionnalisme se divise en deux courants : la relativité culturelle est désormais bien connue grâce aux bonnes vulgarisations de Ruth Benedict et de Margaret Mead, et bien que ce soit en quelque sorte l'aile droite du fonctionnalisme, elle représente un net progrès par rapport aux élucubrations romantiques de Linton. L'autre courant, au sein duquel on trouve les plus jeunes professeurs, est marxiste, ou du moins marxiste en anthropologie. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui impossible à l'étudiant d'ignorer les facteurs économiques de la formation de l'humanité.

L'économie, comme on pouvait le penser, est plus sévèrement surveillée que les autres disciplines facultatives. La spécialisation, aussi, contribue fortement à empêcher l'étudiant d'avoir une vue large des choses et de remarquer les erreurs de son système. Néanmoins, il y a peu de professeurs qui n'aient pas accepté pour

eux-mêmes, et qui par conséquent ne communiquent à leurs étudiants, une position plus avancée que celle du capitalisme du laissez-faire. La plupart des cours proposent une critique du capitalisme et, bien que la querelle du libéralisme et du marxisme soit rarement résolue en faveur du marxisme, les étudiants d'aujourd'hui entendent parler de l'actuel renouveau du « conservatisme économique » en Amérique. De même, dans les cours d'économie, prédomine un « humanisme » qui admet une certaine égalité économique. Dans ce domaine comme dans d'autres, la pensée américaine est arrivée aux idées du XIXe siècle, mais elle n'a que deux cents ans de développement et elle n'a connu aucun 1789, aucune Commune, aucune famine, aucune guerre sur son sol.

La situation est à peu près la même dans les cours d'*histoire*, d'*anglais* et de *littérature comparée :* le contexte historique, la stabilité ou l'instabilité économique, les luttes et les besoins ouvriers font l'objet de commentaires et l'on montre leur importance dans la détermination non seulement des processus historiques, mais aussi dans l'éveil des tendances et des mouvements littéraires.

Ces aspects sont également bien soulignés en ce qui concerne les *religions*, moins nettement toutefois dans le cas du christianisme. Cependant, Tawney (*Religion and the Rise of Capitalism*) est bien connu et souvent utilisé. On décrit la beauté et les limites des religions orientales, et nul professeur n'essaye de noircir tel mouvement taoïste sous prétexte qu'il est athée. Bien au contraire, le plus souvent on souligne le modernisme de ces peuples si anciens, et l'accent est celui de l'admiration. Les facteurs économiques, historiques, politiques de la montée du christianisme peuvent être découverts par tous les étudiants, mais ce n'est pas sans effort. Dans aucun cours de religion comparée, on ne voit une religion présentée comme étant la Vérité.

Disciplines très importantes, car c'est là que les préjugés et l'étroitesse d'esprit peuvent avoir sur l'étudiant une influence particulièrement nocive et durable, il y a ensuite la *sociologie*, la *psychologie* et la *philosophie*. Ici, les écoles varient, mais le résultat n'est généralement pas très heureux. En sociologie, que le professeur soit un fidèle de Durkheim ou de la théorie du « type idéal » (qui rabâche un enseignement de ce genre : « Il n'existe aucun être humain comme celui-ci, mais c'est ainsi que dans une situation donnée, agirait le type idéal... », absolument sans rapport avec

la réalité), aucun étudiant n'arrive à se faire une idée très claire des problèmes. Toutefois, dans les sections spécialisées, les analyses détaillées de phénomènes particuliers sont bien équilibrées et constructives. L'étudiant apprend le rôle de l'économie dans la criminalité, des institutions sociales dans la montée des chefs religieux, la prostitution, la détermination des changements et des problèmes ouvriers. Dans l'appréciation des facteurs qui interviennent dans la transmission et l'acceptation de l'innovation, toutes les données entrent en ligne de compte. Le problème du contrôle des naissances est analysé de façon objective et sans préjugé religieux. D'une manière générale, les cours individuels invitent au progrès, mais l'étudiant sépare rarement ce qu'il a appris de la sociologie dans son ensemble de ce qu'il a appris dans les cours de sociologie et qui lui montrerait que la théorie et les exemples qu'on lui en donne sont incompatibles. Mettre en question la théorie, ce serait mettre en question sa foi dans son monde.

En psychologie, la tendance dominante en Amérique, bien implantée dans les principales universités, est ce qu'on appelle l'École américaine de psychologie : le behaviorisme. La principale idée de cette théorie est qu'il faut renoncer aux notions de conscience et d'esprit, et limiter la psychologie animale et humaine à l'étude du comportement (certains nient même complètement la conscience : c'est l'automatisme). Tout est réflexe conditionné ou non conditionné. La pensée et l'émotion sont interprétés comme comportement implicite. Ainsi, si toutes nos actions, toute notre pensée et toutes nos émotions sont des réflexes, conditionnés comme ceux du chien de Pavlov, notre concept de la démocratie, notre foi dans le capitalisme libéral, la conviction que la vérité est dans les armes américaines, etc., tout cela ne peut-il être réflexe conditionné ? Les behavioristes ne se posent pas de questions de ce genre : ce qui les intéresse, ce sont les tests, et les étudiants font des tests, des tests et encore des tests toute la journée. D'abord, nous plaçons un rat dans une cage et nous lui donnons à manger, puis nous l'exposons à un choc, puis nous le plaçons dans un labyrinthe, puis nous y mettons deux rats, puis quatre rats, et, quand nous sommes vraiment très avancés, nous prenons comme sujets des êtres humains et nous les mettons eux aussi en cage; quand la plaisanterie est terminée, nous avons découvert la grande vérité : les êtres humains sont comme les rats. A quoi sert à l'étudiant ce genre de connaissances ? Il sort de l'université et devient un spé-

cialiste du test : il teste ce que tel homme est doué pour faire dans la vie, ce que telle femme peut apprendre, etc. Statistiques! Tout doit s'exprimer en termes de réponses « behaviorelles », et si un étudiant a le malheur d'employer des expressions comme « implique, tend à montrer que, risque d'avoir pour conséquence », hop, on le renvoie au laboratoire.

Ce point de vue borné se retrouve en philosophie, en position presque dominante. C'est l'École des positivistes logiques, ou philosophes analytiques. Comme M. Watson en psychologie, les principaux représentants de ce groupe partent d'idées qui pourraient être fécondes. Les précurseurs du mouvement sont européens : Wittgenstein, Carnap, Russell, Feigl, Fregs, Schlick, mais il comprend aujourd'hui de nombreux professeurs de philosophie américains, tels que C.I. Lewis et Quine à Harvard, Nagel à Columbia, Morris, aujourd'hui décédé et Hempsel. Ces penseurs, réunis dans ce qu'on appelait au début le Groupe de Vienne, refusent de se lancer dans la réflexion avant que tous les concepts utilisés et tous les termes qui les décrivent se soient vu attribuer une valeur soit empirique, et par conséquent vérifiable, soit logiquement précise. Ils cherchent à se débarrasser de nombreux termes et concepts qui n'ont aucune raison d'être, et ils ont réussi à réduire la marge d'erreur due aux inexactitudes de langage. Mais ils n'ont pas su s'arrêter : d'abord, ils ont inventé tout un nouveau système de logique symbolique, le corrigeant et le recorrigeant jusqu'à supprimer noms et mots et à mettre en équations tous les problèmes philosophiques. Puis, ils se sont attaqués au langage et ont mis sur pied un système permettant de parler sans mots, de sorte que pour dire « qu'est-ce qu'un homme », ils se lancent dans la gymnastique suivante : « qu'est-ce qu'un homme » est une question relative à une certaine entité, type, groupe ou genre que l'on peut aborder de diverses façons, puisque « homme » a différentes connotations, dénotations, significations, implications, etc.; d'autre part, la phrase utilise le terme « est » qui lui aussi varie : « est » implique-t-il l'existence, auquel cas, l'existence est un prédicat, et ainsi de suite pendant des pages, des livres et des œuvres entières. J'ai une fois passé quinze heures consécutives dans la classe d'un des « philosophes » ci-dessus mentionnés, à écouter une discussion qui tournait autour de la seule phrase suivante : « L'actuel roi de France est chauve. » Ne croyez pas que cette grande phrase, invention de Lord Russell, soit dépourvue

de sens, du fait qu'il n'y a pas, actuellement, de roi de France. Loin de là. Voyez plutôt :

(x) (x est l'actuel roi de France). (y) (y est l'actuel roi de France $= y = x$). (x est chauve).

Ce qui se lit : « Il y a un x tel qu'x est l'actuel roi de France; quant à y, y n'est l'actuel roi de France que si y égale x et x est chauve » (la nécessité de la clause y est de spécifier qu'il n'y a qu'un seul individu qui est l'actuel roi de France, ou ce dont il s'agit). Ainsi, vous voyez que nous avons une phrase qu'il n'est pas nécessaire de vérifier pour que la phrase ait un sens, puisqu'il n'y a aucune nécessité qu'x existe, x pouvant être égal à zéro. Ça vous suffit ? Ils sont tout ce qu'il y a de sérieux, et pris très au sérieux. Ils passent leurs journées à chercher des phrases qui pourraient avoir une signification ontologique et à la réduire à une classification syntactique. Les mots sont logiquement équivalents, « intentionnellement isomorphiques », synonymes soit comme symboles, signes ou expressions, etc. Ces philosophes veulent débarrasser la philosophie de tous paradoxes et contradictions avant d'entreprendre l'explication du monde, de la vie ou de la vérité, mais s'ils arrivent un jour à leur point de départ, ce jour-là « monde » sera un terme exprimant l'espace dans lequel est la vie, « vie » un nom qui évoque une conglomération de signes d'activités, et « vérité » un simple nom au sens x. Un étudiant écrivit un jour pour Ernest Nagel, à l'Université Columbia, une dissertation dans laquelle il décrivait les résultats obtenus par cette école, mais concluait en disant que pour lui, la philosophie consistait à chercher le sens de la vie. Le professeur Nagel répondit : « Mais vos réflexions finales me paraissent complètement dépourvues d'intérêt : elles dénotent une absence de familiarité avec les buts de la philosophie même traditionnelle et identifient béatement la tâche de la philosophie à la quête du salut. » L'étudiant avait écrit : « Cela signifie-t-il que lorsqu'on rejette les dieux, les religions, les dualismes, les théologies, les prédestinations, les a priori, on est réduit à la sémantique ? »

Heureusement, la philosophie américaine n'est pas uniquement représentée par le positivisme logique. Elle compte aussi une très forte école humaniste, aux représentants multiples, le plus important et le mieux connu étant l'*instrumentalisme* de John Dewey. Influencé par le pragmatisme de James, Dewey eut assez de contacts avec Hegel et les autres philosophes européens pour

s'émanciper et faire une philosophie libérale et, en son temps, progressiste de l'activité. Les étudiants apprennent de plus en plus à voir dans Whitehead un métaphysicien (plutôt qu'un mathématicien : il est l'auteur, en compagnie de Russell, des *Principia Mathematica*); Hegel, considéré jusqu'à ces temps derniers, et encore aujourd'hui dans certaines écoles, comme la plus grande imposture du XIXe siècle, est actuellement pris plus au sérieux ces dernières années; d'autre part, de nombreuses écoles ont créé des cours d'existentialisme. Au début, il ne s'agissait que de fournir quelques expressions passepartout aux étudiants qui lisaient des romans et des pièces existentialistes, mais devant la demande, on a entrepris une étude plus systématique. A Columbia, un cours réservé aux élèves de dernière année est consacré aux œuvres de Kierkegaard, Heidegger, Husserl et Sartre, des auteurs de moindre importance comme Marcel étant mentionnés au passage. Le français ou l'allemand sont exigés pour ce cours : c'est la première fois, à ma connaissance, que *L'Être et le Néant* et *Sein und Zeit* sont commentés dans une classe de philosophie.

Cependant, le grand nom de la philosophie américaine reste John Dewey. Pour lui, la vérité est l'approximation progressive de la réalité, mais du fait de ses liens avec James, on l'interprète généralement comme l'efficacité ou l'utilité pratique. Dewey a écrit dans sa *Reconstruction in Philosophy :* « La revendication, le projet, le plan en vertu desquels nous agissons, *nous guident selon le vrai ou le faux ;* ils nous rapprochent de notre fin ou nous en éloignent. Leur fonction active, dynamique est leur caractère le plus important, et c'est dans la qualité de l'activité à laquelle ils engagent que résident toute leur vérité et leur fausseté. » (Mentor, pp. 128-9). Les besoins et les désirs que la vérité doit satisfaire ne sont pas conçus, ainsi que chez James, comme personnels et affectifs, mais comme « publics », en un sens qui n'est pas parfaitement élucidé. En fait, le système deweyen définit la vérité comme relative à chaque situation d'existence tout en niant la valeur de l'intention, puisque chaque vérité dépend de la situation en tant qu'état actif impliquant « des autres ». La philosophie de Dewey peut constituer la base d'un système progressiste solide, et le fait qu'il ait laissé de nombreux disciples et admirateurs, qu'il continue d'être considéré comme le premier philosophe américain et qu'il a une immense influence sur l'esthétique, la politique et l'éducation, est un signe favorable.

D'autres philosophes américains sont également enseignés dans les universités américaines. Les plus importants sont les deux « humanistes » religieux Woodbridge et Santayana; leur philosophie est un mélange de rationalisme idéaliste influencé par Platon et Spinoza, qui considère que la croyance en une déité n'est pas indispensable à la religion, et de l'influence d'un groupe de ministres unitariens de gauche qui voyaient dans la religion une « quête partagée d'une vie dans le bien » et réclamaient la justice sociale et une réforme sociale, donc une action politique concrète, inséparables pour eux de l'élan religieux. Ils représentent aujourd'hui un idéalisme-libéralisme XIXe siècle, qui n'est ni très dangereux, ni très utile.

Malgré les limitations évidentes, les restrictions et le contrôle organisé introduits dans ces différents cours, lorsque l'étudiant a terminé ses études supérieures, un changement remarquable s'est produit en lui, remarquable pour l'Amérique s'entend, et qui passe inaperçu ailleurs. Une étude statistique menée parmi les étudiants qui entrent dans les « colleges » américains montre que la majorité vient de milieux conservateurs et républicains. Lorsqu'ils arrivent, un petit nombre d'entre eux seulement comptent ou désirent poursuivre leurs études au delà des diplômes de *Bachelor of Arts* ou de *Bachelor of Science*, et la plupart ne songent qu'à la vie d'affaires qui les attend. A la fin de leurs études, une grande majorité sont devenus démocrates, et près de la moitié veulent poursuivre leurs études jusqu'aux diplômes supérieurs; pour ceux-là, la règle plutôt que l'exception est qu'ils ont rompu, du moins financièrement, avec leurs familles; ils vivent de petits emplois qui leur permettent de poursuivre leurs études, ils lisent autant que n'importe quel étudiant d'université du monde et s'intéressent à bien d'autres sujets que leur spécialité. Dans mes classes de philosophie, un bon tiers des étudiants étaient également inscrits à des cours de droit, de sciences, d'art, etc. Pour des Américains, ces jeunes gens ont une forte conscience politique, et bien qu'il n'y ait pas (ou pratiquement pas) d'esprit d'opposition « révolutionnaire » ou militant, ils sont prêts à déclarer ouvertement leurs sympathies. (En mai 1952, par exemple, les employés de la *cafeteria* de l'Université Columbia se mirent en grève. Des étudiants de dernière année de toutes les sections participèrent au piquet de grève, et ce sont seulement les jeunes qui continuèrent à fréquenter la cafeteria, dont le personnel avait été remplacé

par des étudiants boursiers menacés de perdre leur bourse.) Bref, si l'on considère le milieu d'où est issu l'étudiant moyen, le progrès est énorme, encore qu'il soit loin d'être celui qu'on attendrait de jeunes gens devenus conscients du monde dans lequel ils vivent. Pour indiquer la façon dont ce progrès est venu et expliquer pourquoi il ne va pas jusqu'à sa conclusion attendue, il faut souligner à présent l'importante différence entre les écoles publiques et privées.

Contrairement à l'Europe, où les meilleures universités sont en général publiques et accessibles aux étudiants gratuitement ou pour des droits peu élevés, les meilleures universités américaines sont privées, administrées par un conseil dont les membres sont élus parmi des hommes d'affaires, et souvent choisis parce que, dans leur vie privée, ils ont montré de l'intérêt pour les problèmes d'éducation : cela signifie qu'ils ont fait don de sommes importantes à une université, ou bien créé tel ou tel fonds, fait don d'un nouveau bâtiment, etc. Ce sont les membres de ce conseil d'administration, ou *trustees*, qui décident de la doctrine générale de l'établissement, du moins lorsque sont soulevées des questions politiques comme de savoir si l'on discutera ou non du marxisme. La doctrine, pour des raisons aujourd'hui évidentes, est fortement conservatrice, mais du fait que les étudiants paient et estiment par conséquent que faire leurs études est pour eux un privilège plutôt qu'un droit, il se crée une certaine résistance automatique et une tranquille opposition aux décisions des *trustees*. La situation, ainsi placée sous un régime de compromis, laisse à l'étudiant une liberté plus ou moins grande, donnant l'impression que l'université tout entière est libérale. C'est rarement le cas. On peut le dire de Harvard, université très riche, que sa façade traditionaliste fait passer pour une institution fort conservatrice, alors qu'elle est, en vérité, aussi libérale qu'elle peut l'être. Elle est devenue, dans l'Amérique d'aujourd'hui, le symbole de « la liberté et de la justice pour tous ». En revanche, l'université Columbia, qui est souvent accusée d'être une pépinière communiste, multiplie les restrictions et les décisions arbitraires lorsqu'il s'agit de savoir de quoi parlera tel ou tel. Mais comme le quotidien de Columbia, le *Spectator*, a mené une violente campagne pour la liberté universitaire et, en général, pour une politique libérale, l'université s'est acquis une réputation imméritée de tolérance. Toutes ces universités, étant des institutions privées, ne tolèrent

pas que l'on viole ou que l'on tourne les décisions prises par les *trustees* et qui sont la loi de l'université. Les étudiants sont ainsi soumis au caprice et à la fantaisie de ces dix ou douze hommes d'affaires intéressés par les problèmes d'éducation.

Les universités d'État, ou municipales, pour leur part, ne dépendent pas d'hommes dont l'attitude devant les problèmes d'éducation reflète nécessairement leur attitude devant la vie en général, mais le résultat est souvent pire. Leur doctrine est en effet fixée par les membres de l'assemblée de l'État ou du conseil municipal, lesquels donnent en général les pleins pouvoirs au « commissaire à l'éducation » : Si celui-ci est ambitieux, il essayera de soigner sa popularité auprès des électeurs et non pas des étudiants; s'il est simplement honnête, il agira selon ce qu'il croit être son devoir, mais un homme seul peut-il être infaillible ? Dans une université d'État ou municipale, les origines des étudiants ne sont pas les mêmes que dans les établissements privés. Comme il n'y a pas de droit d'entrée, les étudiants pauvres y sont beaucoup plus nombreux, et la couleur politique des élèves tend à être plus libérale. Les « législateurs » le savent bien et ils votent donc des lois que des institutions privées ne pourraient pour leur part adopter sans se heurter à une grève des étudiants. Après tout, il est beaucoup plus facile de mettre un étudiant à la porte d'un établissement public!

A l'Université de New York, la politique est extrêmement réactionnaire. Elle est décidée et appliquée par une commission de l'enseignement supérieur qui a devant tout ce qui est « rose » une attitude comparable à celle de MacCarthy au temps de sa splendeur. Elle a à sa disposition la loi Feinberg et une série d'autres lois qui lui donnent le pouvoir, ou mieux encore, qui lui font un devoir de jeter dehors tout professeur communiste, tous ceux qui refusent de dire s'ils sont ou ont été communistes, et aussi ceux qui refusent de donner les noms de leurs anciens camarades de parti. Ces dernières années, cette commission a pris, conformément à cette loi, des décisions rapides, péremptoires et nombreuses. Même des professeurs d'éducation physique, qui avaient été communistes, ne l'étaient plus, mais refusaient de donner le nom de leurs anciens camarades, se sont retrouvés à la rue et dans l'impossibilité pratique de trouver un autre travail. Au Hunter College de New York, un professeur qui avait derrière lui de nombreuses années d'enseignement se vit convoquer par la commission

d'enquête. On lui posa les questions habituelles, auxquelles répondit : « Je ne suis pas communiste à l'heure actuelle, mais en effet, je l'ai été de 1936 à 1939. Je me suis inscrit au parti communiste parce qu'il me semblait que c'était le seul qui combattait les nazis. Je n'étais donc pas à proprement parler communiste, mais antinazi. J'ai quitté immédiatement le parti lorsque je me suis rendu compte que ce n'était pas le cas, et mes amis en ont fait autant. Tous les noms que je connais sont ceux de personnes qui aujourd'hui ne sont plus communistes, et sont même violemment anticommunistes (si on n'est pas « violemment » anti, aujourd'hui, on est suspect). Je vous demanderai donc de ne pas insister pour savoir leur nom, car elles risqueraient de perdre leur place et leur bonne réputation ». La commission insista. Il refusa : il fut licencié, et je crois qu'il est aujourd'hui sans emploi.

Ce genre de choses fut monnaie courante dans l'État de New York du fait des lois passées par ce néo-fasciste rusé qu'était Dewey. Louis Budenz, bien entendu, est un professeur très estimé de Fordham University et « en tant que professeur et que gentleman chrétien, il a mérité et continue de mériter la pleine confiance de l'université » (*New York Times*, 14 mai 1950). Un homme qui apprend aux étudiants à danser ou à toucher le sol sans plier les genoux, s'il est communiste, a sur eux une influence néfaste qui peut les amener à tenter de renverser le gouvernement par la violence, mais un grand champion du christianisme gagne l'estime de ses étudiants en leur répétant à longueur de journée que les communistes (il est bien placé pour le savoir, il l'a été) sont des bêtes féroces qu'il faudrait abattre par mesure de charité chrétienne. Le cas de l'État de New York n'est pas exceptionnel, il est même la règle. Il y a dans le pays quelques exceptions, mais tôt ou tard, elles devront céder. L'université de l'État du Minnesota était une de ces exceptions lors des derniers contacts que j'ai eus avec elle, mais même là-bas, quelque chose — peut-être la pression de Columbia, peut-être le F.B.I. — a empêché notre professeur d'exercer. Je parle du F.B.I., parce que, comme nous le verrons, il n'est pas absent de nos universités.

Je pense que vous voyez assez clairement, à présent, où nous en sommes. Prenez un étudiant, apprenez-lui quelques petites choses sur le monde, quelques petites choses sur lui-même, faites-lui lire Zola, Tolstoï, Freud, Laski et Marx, montrez-lui l'importance des facteurs économiques, faites-lui lire un livre aussi modéré que

Southern Town U.S.A., enseignez-lui la virtuosité logique de Russell sans oublier de lui apprendre aussi que Russell a été chassé de l'enseignement pour avoir prôné les mariages à l'essai, faites-lui comprendre l'histoire, la fabuleuse histoire de notre guerre civile américaine, où il ne faut point négliger l'importance du coton alors qu'on lui a toujours dit que le Nord avait lancé une croisade contre les propriétaires d'esclaves, exposez-le à un minimum de réalité : personne ne sait où ça s'arrêtera, ni ce que les valeurs confortables et douillettes dans lesquelles il a vécu jusqu'à ce jour entraîneront dans leur chute. Il faut donc l'empêcher. Mais comment ? Si l'on passait des lois réglementant l'enseignement, ceux qui ont déjà fini leurs études les dénonceraient à la face du monde, et la belle façade de la démocratie s'effondrerait. Non, il est impossible qu'il y ait trop de restrictions légales à l'enseignement : il faut donc s'y prendre plus doucement, et contrôler l'interprétation, plutôt que les matières elles-mêmes. Si l'on s'arrange pour que neuf professeurs sur dix défendent « tout ce que l'Amérique représente », il y a peu de risques de ruiner les apparences. Ainsi les universités se sont-elles lancées dans une efficace élimination de tous ceux qui auraient pu mal répondre à l'étudiant naïf qui aurait demandé : « Mais je ne comprends pas : le marxisme semble pourtant fort raisonnable ? » Des lois ont été votées, des professeurs ont été licenciés, et les autres, tous les libéraux anticommunistes qui, dans « un moment d'aberration », se sont inscrits à une organisation, sans savoir que dix ans plus tard, elle serait déclarée « organisation de façade communiste », ceux-là ont tellement peur que cela se sache qu'ils deviennent plus chauvins que les plus isolationnistes des républicains. Bien qu'il y ait eu des centaines d'instituteurs et de professeurs licenciés à tous les niveaux du corps enseignant, les lois n'ont pas été faites, en réalité, contre les prétendus membres du parti communiste, mais plutôt pour intimider ceux qui, s'ils avaient été libres de parler et d'écrire selon leurs convictions, auraient pu faire prendre conscience à l'étudiant américain de la structure illogique de la société dans laquelle il vit. L'Université Columbia a voté une loi aux termes de laquelle tous les professeurs qui n'ont pas été promus en cinq ans perdent leur droit d'ancienneté et peuvent donc être licenciés au gré des *trustees*. Cette loi a un effet rétroactif. Miss Gene Weltfish, chargé de cours d'anthropologie, membre de l'Université Columbia depuis quatorze ans, perdant ainsi tous ses droits d'ancienneté,

est licenciée. Miss Weltfish avait souvent défendu les Jeunes Progressistes d'Amérique. Il vaut la peine de signaler qu'aucune protestation ne s'est élevée parmi les autres professeurs.

Mais ces mesures ne risquent-elles pas de paraître totalitaires ? Le risque existe, en effet, mais il peut être facilement écarté. La doctrine est de laisser les étudiants dire et écrire ce qu'ils veulent. Ils le feront bruyamment, le bruit sera entendu, et la démocratie semblera triomphante. Laissés libres d'organiser des piquets de grève, de protester contre l'arbitraire de l'Université, les étudiants seront convaincus de l'impérissable grandeur de l'Amérique et de ses institutions universitaires. « En U.R.S.S., pouvez-vous critiquer la politique de l'université ? Pouvez-vous vous y opposer ? Ici, j'ai fait de l'opposition et pourtant, je vais passer mes examens ! » dira l'étudiant. C'est sa foi instinctive dans le système tout entier qui l'empêche de se demander : « J'ai eu beau crier, à quoi ça a servi ? »

Toutes ces mesures prises par les universités américaines, soit par l'intermédiaire de lois d'État ou d'ordonnances municipales, soit par les *trustees* eux-mêmes, ne semblent pourtant pas suffire à rassurer les responsables gouvernementaux. Dans une classe de science politique où l'on discutait de l'admission de la Chine communiste aux Nations Unies, un étudiant fit un exposé qui commençait par : « Je ne pense pas ce que je vais dire, mais je crois que l'on pourrait avancer les arguments suivants », et dont la suite constituait un très brillant plaidoyer en faveur de l'admission. A la sortie du cours, un de ses camarades s'approcha de lui et lui dit : « Tu sais, tu as été un peu trop convaincant. J'ai de l'amitié pour toi et je suis sûr que tu ne penses pas ce que tu as dit, mais la prochaine fois, tu pourrais tomber sur un autre que moi, et il serait peut-être moins indulgent. » Perplexe, notre étudiant demanda des éclaircissements. L'autre finit par lui expliquer que certains étudiants travaillaient à l'université pour devenir des agents du F.B.I. et que c'était leur devoir de signaler tous les sympathisants communistes effectifs ou « virtuels ». Jolie manière de faire ses études gratis ! Lors de la première vague de licenciements au Hunter College, une pétition circula pour protester contre ces mesures. Huit étudiants sur dix étaient hostiles aux licenciements, mais la pétition ne recueillit que très peu de signatures. La raison ? Si vous voulez entrer dans l'enseignement, et la plupart des élèves du Hunter College veulent être professeurs,

une signature de ce genre suffit à vous mettre sur la liste noire et à briser votre carrière. Deux étudiants de l'université Yale, rentrant dans leur chambre tard dans la nuit, s'aperçurent qu'elle avait été fouillée de fond en comble. Vérification faite, la seule chose qui manquait était une feuille de papier contenant une liste de noms : ils ne portèrent pas plainte, car c'était la liste de ceux qui avaient donné de l'argent pour la défense des Rosenberg. Un de mes amis, Américain bon teint, avait fait une demande pour devenir fonctionnaire. Cette demande fut rejetée après enquête. Il fit appel et apprit qu'on lui reprochait d'avoir assisté à une réunion de partisans de Wallace en 1948. Il n'avait rien signé et se demandait comment on pouvait le savoir. Il rit de mes explications. Il y a des yeux qui s'ouvrent difficilement... Les exemples sont extrêmement nombreux.

Les universités elles-mêmes ont eu plus de mal que le gouvernement à appliquer ces procédures de liquidation. L'université de Chicago avait licencié le rédacteur en chef d'une de ses revues parce que, politiquement, il ne présentait pas toutes garanties. Les étudiants, réagissant avec une vigueur inattendue, firent un tel chahut que l'administration renonça, bien que provisoirement, à instituer un « contrôle de la pensée ». Il fallut de même plusieurs années pour renverser la politique libérale et progressiste qu'avait mise sur pied Robert M. Hutchins lorsqu'il était *Chancellor* de l'université. J'ai entendu M. Hutchins protester contre les exigences de « loyalisme » au Mac Millin Theatre, à l'Université Columbia, en novembre 1950. Aujourd'hui, il ne parle plus en public. Est-ce en raison de ses fonctions à la Fondation Ford, qu'il préside ? Ou bien a-t-il vu la lumière ? Columbia aussi s'est essayé dans l'arbitraire : en novembre 1950, cette université suspendait les conférences de Howard Fast, qui y avait été invité à titre de « conférencier libre », pour son « manque d'objectivité ». Cette fois encore, les étudiants, ainsi que certains professeurs, protestèrent vigoureusement. Fast ne fut cependant pas autorisé à parler, et le *Columbia Spectator* multiplia les attaques contre l'université « dont la logique était contradictoire... La seule manière de ne pas entraver l'esprit de libre investigation, poursuivait le journal des étudiants, est de laisser les groupes organisés écouter des conférenciers de leur choix » (éditorial du 28 novembre). Le 30 novembre, le *Student Board of Columbia University* rejeta les explications de Grayson Kirk et demanda qu'on laissât parler Fast. Et cela con-

tinua : en 1952, le *Spectator* défendit la grève de la *cafeteria*, fulmina contre les briseurs de grève, défendit deux employés qui avaient perdu leur place parce qu'ils avaient refusé de franchir le piquet de grève et obtint qu'on les reprît. Il mena une campagne courageuse en faveur de ce qu'il croyait être le vrai *American way* : « Nous sommes fiers de la devise de Columbia... *In Thy Light We Shall See Light* (« A ta lumière nous verrons la lumière »)... Nous ne sommes pas fiers de la façon dont l'Administration a plongé Columbia dans les ténèbres... » (éditorial). De même, *The Vanguard*, le journal du Brooklyn College, ayant été interdit par l'administration, la *National Student Association of Metropolitan New York* vota une résolution de solidarité avec le *Vanguard*. Cette association représente vraiment la majorité des étudiants américains, et ceux qui y travaillent sont eux-mêmes étudiants. Il en est ainsi du *Columbia Spectator* pour les étudiants de Columbia. Il me semble donc que, si l'on songe aux efforts et aux pressions dirigés chaque jour par les hommes au pouvoir contre les professeurs, les administrateurs et les étudiants, il y a là quelque chose de remarquable.

MacCarthy, ces dernières années, a rendu un grand service à notre pays avec ses aberrations fanatiques et frénétiques : il a amené l'étudiant, pour la première fois depuis bien longtemps, à mettre en question la nature de la foi qu'il a dans son pays. Après la condamnation de Remington, j'ai eu une discussion avec un étudiant de Rutgers University ; j'ai essayé de lui montrer, avec les seuls faits qu'avaient révélés les témoignages devant le tribunal, que Remington a été envoyé en prison parce qu'il pouvait être un dangereux porte-parole de l'opposition, et non pour les crimes dont il était accusé. Bien que mon ami accordât peu de foi à la déposition d'un témoin tel que Mrs. Bentley, ce qui réduisait à néant les accusations du gouvernement, il me répondit : « Vous savez, si le gouvernement dépense autant de temps et d'argent pour essayer de le faire condamner, c'est qu'il doit savoir qu'il représente un vrai danger pour le pays, et par conséquent, il faut le mettre en prison. » Quelque temps après, mon jeune ami lut l'*Ordeal by Slander* de Lattimore et assista à certains de ses cours à l'Université Rutgers. Le gouvernement était également hostile à Lattimore, mais cette fois, mon ami n'était plus aussi convaincu.

Tito GERASSI.

Verrier Elwin.

LES MURIA ET LEUR GHOTUL

UNE MÉTHODE D'ÉDUCATION SEXUELLE ET SOCIALE DANS UNE TRIBU DE L'INDE

« *Tous ceux qui liront cet admirable livre,* The Muria and their ghotul », *écrivait un jour Claude Lévi-Strauss, dénonçant les tabous sexuels de notre société occidentale,* « *se demanderont jusqu'au jour de leur mort s'il n'eût pas été préférable que l'humanité payât d'une vie simple le luxe de pouvoir offrir à tous ses membres, au temps de leur plus grande perfection physique et morale, quelques années de Paradis* ».

Nous publions aujourd'hui d'importants extraits de ce livre. Les Muria sont une tribu indienne de l'ancien État de Bastar. Le ghotul est le dortoir du village. Ce type d'institution est largement répandu dans les communautés de culture austro-asiatique, mais le ghotul des Muria, selon Verrier Elwin, est celui qui présente le développement le plus achevé. Dortoir commun, mixte, réservé aux jeunes gens des deux sexes, ce n'est pas une simple salle de réunion ou un refuge pour associations sexuelles temporaires, mais le véritable centre de la vie sociale et religieuse.

Sont membres du ghotul, obligatoirement, tous les célibataires de la tribu, garçons et filles, petits et grands. Ils sont soigneusement organisés : après une période d'épreuve, garçons et filles sont initiés et reçoivent un titre spécial qui comporte un rang hiérarchique et oblige à des tâches sociales. On désigne des chefs pour organiser et discipliner cette société. Le chef des garçons est le Sirdar, *la cheftaine des filles, la* Belosa. *Les membres masculins sont connus sous le nom de* chelik, *les membres féminins sous celui de* motiari. *Les relations entre chelik et motiari sont régies par le type de ghotul auquel ils appartiennent. On en connaît en effet deux grands types. Dans le type ancien, jeunes gens et jeunes filles s'apparient en une liaison plus ou moins permanente qui dure jusqu'au mariage. Dans une forme plus moderne, des liaisons à ce point exclusives sont interdites et l'on doit changer sans cesse de partenaire.*

Une soirée au ghotul

Le ghotul est, au sens littéral du mot, un véritable établissement de nuit : c'est le soir seulement qu'il y a « du bruit dans le ventre de l'éléphant ». Le jour, en dehors des fêtes, il est désert. La vie réelle du ghotul se passe à la lueur du foyer.

Les réunions du soir au ghotul et leur routine sont presque partout les mêmes. J'ai passé en compagnie des chelik et des motiari une centaine de nuits dans tous les coins du pays Muria, et j'ai constaté en somme une similitude remarquable des coutumes. Les Muria l'expliquent en disant que tous les ghotul se sont développés à partir de la première maison de Semurgaon, où Lingo lui-même prescrivit la routine à suivre.

Dans l'après-midi, des motiari viennent balayer, nettoyer, et passer à la bouse de vache les bâtiments et la cour. Leurs balais d'herbe ont tôt fait de soulever des nuages de poussière; les détritus sont ramassés dans un panier ou dans un van et jetés dehors; la bouse de vache mêlée à l'eau est répandue sur le plancher [1]. Au coucher du soleil, il vient souvent quelqu'un dresser et allumer le feu. Dans un pays sans allumettes pour allumer votre pipe, ou sans lanternes pour vous montrer le chemin, un feu ne sert pas qu'à donner de la chaleur, et il est nécessaire même en saison chaude.

A n'importe quelle heure après le souper, ce peut être de 7 h. 30 à 9 heures du soir suivant la saison ou les circonstances particulières au village, les chelik commencent à arriver. Ils viennent un par un, portant leurs nattes de couchage et peut-être leurs tambours. Les petits garçons apportent leur « tribut » quotidien de bois, se font « pointer » en le montrant à l'officiel responsable et le jettent dans un coin. Les aînés se rassemblent autour du feu. L'un tire de son turban une pipe de feuilles à demi fumée et l'allume en plaçant dans son fourneau un morceau de bois enflammé; un autre joue quelques notes sur sa flûte, un troisième étend sa natte et s'allonge dessus. Le Kotwar inspecte les bâtiments pour voir si les filles ont convenablement fait leur ouvrage. Le Sirdar entre fatigué et appelle un jeune pour lui masser les jambes. Peu à peu, tous les garçons se trouvent réunis.

1. Le procédé de nettoyage à la bouse de vache délayée dans l'eau est usité dans toute l'Inde, et je n'ai pas constaté qu'il en résultât aucun inconvénient. (N.D.T.)

Au même moment les motiari se rassemblent en un lieu proche. ans une maison particulière, ou bien juste au coin du ghotul. A injhli et ailleurs, dans les villages où il y a une maison spéciale our les filles, elles se retrouvent là pour rire et en général pour avarder, m'a-on-dit, sur les rencontres de la journée avec les ıelik. Quand un groupe de jeunes filles doit venir de loin, d'un utre hameau par exemple, elles chantent souvent en chemin.

Et à la fin, les jeunes filles entrent. en coup de vent, toutes nsemble, et se rassemblent autour de leur feu. Au bout d'un ertain temps, elles se dispersent : les unes s'assoient avec les arçons, d'autres chantent dans un coin, d'autres s'allongent à erre. Il y a presque toujours des garçons et des filles qu'une longue ›urnée de travail à la maison a fatigués : ceux-là s'allongent sans arder dans un coin, ou bien dans l'une des petites cases. Dormir plat ventre, tête enfouie dans les bras, est l'attitude courante au hotul de ceux qui sont seuls.

Les autres passent le temps dans un accord agréable et parfait. 'antôt l'on danse pendant une heure ou deux; les petits enfants se vrent à des jeux fougueux. Tantôt on s'assoit en rond auprès u feu et l'on bavarde. Par temps chaud, dans les nuits où brille a lune, on peut les voir tous se disperser aux alentours de l'habi-ation. Ils chantent souvent couchés, deux à deux, chelik avec ıotiari, ou bien par petits groupes. Un garçon raconte une histoire, n pose des devinettes, on rapporte les affaires du jour. Il peut y voir une session du ghotul : on tire des plans pour une sortie de lanse, ou bien on répartit les tâches en vue d'un mariage. Jamais e n'oublierai le spectacle de l'un des plus grands ghotul en pleine ction, avec ses 60 à 70 jeunes gens et jeunes filles.

Parmi les chansons, les plus populaires sont les chansons sarcas-iques que se lancent l'un à l'autre garçons et filles, spécialement elles dont les noms particuliers peuvent se changer à la conve-ıance de chaque occasion. Chacun à son tour est apparié, souvent vec des parents interdits; on place chacun, l'un après l'autre, lans des situations compromettantes; on fiance, marie, divorce t remarie.

CHANSONS

I

O Tiloka, ma petite sœur, sortez la vache de l'étable.
Pourquoi sortirais-je la vache de l'étable, ô Silledar, mon frère?
Il n'y a pas de pâtre, Kopa, pourquoi la sortirais-je?
O Tiloka, ma petite sœur, que désirez-vous?
Sortez le cochon de son étable, Tiloka.
Pourquoi sortirais-je le cochon de son étable, ô Silledar, mon frère?
O Tiloka, ma petite sœur, sortez la poule de la maison.
Pourquoi sortirais-je la poule, ô Silledar, mon frère?
O Tiloka, ma petite sœur, que désirez-vous?
Voulez-vous sortir la roupie de la boîte?
Pourquoi sortirais-je la roupie de la boîte, ô Silledar mon frère?
O ma petite sœur Tiloka, voulez-vous prendre le vêtement caché dans le panier?
Oui, Silledar mon frère, je prendrai le vêtement caché dans le panier,
O Silledar, mon frère!

II

Cette autre chanson est originaire de Manegaon; son refrain est *Suy ale helo le.*

Sur la fourmilière croît un arbre kurai
La fleur s'est épanouie, ma sœur.
J'attacherai la fleur sur Laharu.
La tête de ce garçon est comme le fruit tirka;
Son turban est comme la fleur kewu;
J'attacherai la fleur à son turban,
Je lui donnerai un coup de poing,
Et vite je m'enfuirai.

III

BARPELA POST OYNA PATA

Cette chanson, et son refrain : *He dâda saidar,* qu'on adresse au chef du ghotul, s'appelle *La chanson de l'enlèvement de force.*

Que faites-vous assis au milieu du chemin, Saidar?
Qui attendez-vous, Saidar?
Vous attendez Alosa, Saidar.
Elle allait à l'eau avec sa cruche, Saidar.
Elle avait un rouleau sur la tête, Saidar.
Elle vint le long du chemin, Saidar.
Vous l'avez saisie, Saidar.
Elle disait : « Non, non », Saidar.
Vous l'avez entraînée dans la jungle, Saidar.

Après une heure ou deux de danses, de chants, de jeux et de contes, et en tout cas, peu après dix heures du soir, le travail sérieux de la soirée commence. Les plus jeunes garçons, ceux qui n'ont pas encore reçu de titres, ou qui n'ont pas acquitté leur tribut de bois, font le tour des anciens en commençant par le chef (mais sans respecter ensuite aucun ordre spécial), et adressent à chacun le salut Johar suivi du titre du ghotul : « Johar Sirdar, Johar Kotwar, Johar Silledar. » Pour saluer les parents toutefois on fait usage du vocable désignant la parenté : « Johar *dâda*, Johar *mâma* » etc. Pour saluer ils tendent la main, parfois les deux mains, vers le bas, puis les élèvent dans un geste gracieux. Ils ne se servent souvent que d'une seule main, qu'ils posent sur la tête ou sur l'épaule. A l'est de Kondagaon, on place les deux mains sur la tête.

Quand les garçons en ont terminé, les motiari font le même tour avec les mêmes gestes et les mêmes saluts; elles parlent en général sur un ton élevé, presque artificiel. A Phulpar les filles ne disent pas Johar mais répètent deux fois le titre de ghotul, par exemple : « Gaita, Gaita », ou « Kotwar, Kotwar ». Une fille ne doit pas saluer le garçon auquel elle est fiancée, ni son Lamhada, et elle doit avoir le grand souci de n'employer que les termes exacts de parenté — c'est le moyen de se rappeler les lois tribales sur les personnes à éviter. Dans certains ghotul, cette cérémonie s'accomplit deux fois : une fois quand la compagnie vient de se rassembler au complet, et une deuxième fois à l'heure habituelle. A Palari, où les filles emportent chez elles tous les matins les nattes *masni* des garçons et les rapportent le soir, le premier salut s'appelle *masni-johar*, car c'est alors qu'elles donnent les nattes à leurs chelik.

Dans quelques ghotul, notamment dans ceux où il n'y a pas

massage tous les soirs, les deux cheftaines font craquer les doigts des garçons quand elles font leur tour.

Immédiatement après le *Joharni*, une fille distribue aux garçons du tabac finement réduit en poudre et parfois une provision de pipes de feuilles. Le tabac est tiré de la provision du ghotul à laquelle tous doivent contribuer.

Les motiari sortent souvent pour quelques minutes. La Belosa peut maintenant organiser la séance de massage, décider si les filles doivent coucher au ghotul cette nuit et, dans l'affirmative, apparier les couples. Quand elles sont prêtes elles rentrent à l'intérieur du ghotul et chaque fille va droit à un garçon pour lui peigner les cheveux et lui masser les jambes. Il ne semble pas sur ce point exister une règle quelconque. Une fille n'est pas obligée de masser son partenaire de ghotul, et le fait de masser n'implique pas qu'une nuit commune s'ensuivra. Dans la pratique, cependant, les filles âgées massent en général les garçons âgés.

Dans le Pargana de Chota Dongar, les filles vont masser les chelik à la place même où ils doivent dormir. Ailleurs on s'assoit en cercle, ou l'on se groupe autour du feu; d'autres fois il se forme des groupes dispersés dans la salle. Si le garçon est endormi, la motiari le réveille et le fait asseoir; elle s'assoit et s'agenouille derrière lui, tout contre lui, dont elle enserre le corps de ses genoux. Avec son peigne, elle se met à démêler et peigner les cheveux du garçon.

Les peignes sont petits et il est souvent difficile de les faire tenir dans les boucles rebelles des chelik. La technique à Masora consiste à taper sur la tête assez rudement, puis à entortiller les cheveux dans le peigne, en l'enfonçant comme une pioche jusqu'au crâne; ensuite les cheveux sont tirés, frottés, et à la fin liés en un chignon en forme de brioche. L'action d'enfoncer le peigne dans les cheveux par son bord est connue sous le nom de *pitis pitis kiyâna* : elle a pour but de tuer les poux et d'enlever les croûtes.

La séance de coiffure est beaucoup plus paisible à Pupgaon, et n'a lieu que tous les trois jours. A Bandopal les filles ne tapent pas sur la tête, mais c'est avec beaucoup de douceur qu'elles passent le peigne dans les cheveux et qu'elles frottent le cuir chevelu. Quand nous étions à Binjhli, elles ne peignaient pas du tout, et à Khutgaon, un chien s'étant soulagé sur le turban d'un chef, le Siraha défendit aux filles de toucher à la tête des chelik. Mais, en général, la coiffure se fait de la manière que j'ai décrite. Quand une

équipe de jeunes filles est à ce travail, le cliquetis des peignes sur toute une série de têtes dures fait un bruit qui se remarque, et qui me rappelle des vers de Roy Campbell :

While her sharp nails, in slow caresses ruled,
Prowled through his hair with sharp electric clicks[2].

Mais ce n'est pas là le seul usage du peigne. La motiari maintenant s'en sert pour chatouiller la peau du dos et des bras. Elle frotte les dents du peigne très doucement, ici et là, en haut et en bas l'un après l'autre, et fait courir le peigne de haut en bas sur la peau.

Et maintenant commence le massage. Dans de nombreux ghotul (à Binjhli par exemple, à Bandopal, à Almer, pour ne citer que ceux-ci parmi beaucoup d'autres), le massage se fait avec le déchet huileux de la graine de mahua ou de karanji[3], et il nettoie aussi bien qu'il délasse. A Gorma, quand au mois de mai on brûle le *dahi*[4], le massage du corps se fait avec le résidu du karanji. « Car dans l'ancien temps, c'est ainsi que Tallur Muttai avait l'habitude de masser Kadrengal. » Dans d'autres ghotul, et en d'autres saisons, le massage se fait avec les mains sans corps huileux.

La motiari commence par passer doucement ses mains ouvertes sur le dos, frotte un peu plus fort, appuie sur le dos la paume de la main, presse de plus en plus vigoureusement, et toujours en remontant jusqu'à ce que le chelik soit sur le point de choir en avant, face à terre — alors, elle se remet à frotter plus doucement, apaise et calme le corps tout entier. Si elle s'est servie d'huile de graines, elle l'enlève peu à peu et nettoie le dos par des mouvements de mains toujours plus doux. Parfois, comme à Chandabera, la fille agrippe d'une main l'épaule du garçon, et de l'autre, elle frotte et presse le dos avec vigueur. A l'est de Kondagaon, les filles se

2. *Quand ses ongles aigus, en de lentes caresses,*
Rôdent dans ses cheveux, avec un cliquetis électrique et aigu.

3. Mahua : *Bassia latifolia* Roxb. La cueillette des fleurs est un des spectacles les plus pittoresques de l'année; elles sont consommées et fournissent de l'alcool. L'huile des graines sert à la cuisine et à l'éclairage. Karanji : *Pongamia glabra* Vent. L'huile de la graine sert à l'éclairage, le déchet d'extraction au massage. (N.D.T.)

4. Le *dahi* est une méthode de culture qui consiste à brûler sur le terrain à cultiver des bois et broussailles qu'on y a apportés; les cendres sont ensuite labourées. (N.D.T.)

tiennent souvent debout derrière le garçon et lui frottent le dos de haut en bas.

Après ce massage, la fille, accroupie sur ses talons, prend le bras gauche du garçon et le met sur son épaule, puis le tire à elle. Le peigne recommence son jeu, et la peau est calmée par des coups légers de la main, avant que la fille ne commence un massage très vigoureux du bras qu'elle va agripper des deux mains et tirer vers le bas; puis, avec des mouvements de torsion, elle fait mouvoir ses mains dans des directions opposées. Quand une fille porte un grand nombre de bagues ce massage peut être très douloureux. Il est impossible de dire si les mouvements du massage se dirigent vers le cœur ou s'en éloignent; ils se font en toutes directions. Il est évident qu'il n'y a pas de règle.

Quand le bras gauche est terminé, la fille l'enlève de son épaule, pose la main sur ses genoux, et en fait craquer les doigts l'un après l'autre. Puis le même manège se répète pour le bras droit. A Koilibera, la fille ne met pas les bras du garçon sur son épaule, mais sur le sol, et elle le frotte de haut en bas et de bas en haut.

C'est alors que prend place, dans certains ghotul, une forme de massage très intime. A Binjhli, la fille à genoux derrière le garçon, le buste droit, ou bien debout, se penche sur lui, lui entoure le cou de ses bras, et lui masse la poitrine avec des poussées de la main vers le bas, tandis que le garçon se renverse en arrière contre elle avec un grand plaisir. Cela s'accompagne en général de commentaires très libres et de cris : « Prends-lui les seins ! » ou bien : « Ses seins sont-ils gros? » A Almer la fille passe ses mains sous les bras du garçon et lui masse la poitrine et l'estomac. A Phulpar et à Koilibera j'ai vu une fille faire craquer les doigts d'un garçon : elle lui avait entouré le cou de ses bras avant de lui prendre les mains.

On peut noter d'autres variantes. Il n'est pas rare que deux filles massent ensemble un garçon. L'une fait le dos pendant que l'autre masse les bras. A Binjhli et dans un petit nombre d'autres ghotul, les filles ne mettent pas les bras des garçons sur leurs épaules, mais dans leur giron ; là aussi elles commencent par les bras pour finir par le dos et la poitrine.

En beaucoup d'endroits le massage des jambes est tabou pour les motiari, et là où l'influence des Muria des montagnes est assez forte, une femme ne masse pas les jambes de son mari, même après le mariage, à moins qu'il ne soit malade. Mais dans la région du centre, à Gorma, à Berma, à Jogi Alwar, et sans doute ailleurs,

ainsi que dans le nord à Chargaon et à Korkoti, les filles massent les jambes des garçons de temps à autre, tous les trois jours à Jogi Alwar, tous les quinze jours à Berma. La fille s'assoit face au garçon et lui frotte la jambe en remontant presque jusqu'à l'aine.

Quand une jeune fille a terminé son massage, elle pose souvent sa main sur la tête du garçon et lui dit : Johar.

Tel est le programme quotidien dans la majorité des ghotul, mais quelquefois les séances de coiffure et de massage sont moins fréquentes. A Binjhli elles avaient lieu une fois la semaine, le vendredi. A Pugaon, elles faisaient craquer les doigts des garçons tous les jours, leur peignaient les cheveux tous les trois jours et les massaient une fois par semaine.

Il se fait tard maintenant et garçons et filles se préparent à aller au lit. Par beau temps ils peuvent se disperser dans l'enclos ou dans les diverses cases; quand il fait froid ou humide ils préfèrent se serrer dans le bâtiment principal du ghotul. Les petits garçons et les petites filles s'étendent à terre en une longue rangée, deux garçons puis une fille, un garçon, deux filles, et ainsi de suite. Les garçons sans partenaire — et il y a souvent un peu moins de filles que de garçons — dorment deux par deux sur leurs petites nattes. Ceux qui ont des partenaires, permanentes ou temporaires, s'étendent côte à côte à terre avec elles, se faisant face dans les bras l'un de l'autre sur la natte de couchage. Ils doivent souvent se tenir de très près, et deux garçons parfois ont une fille entre eux; beaucoup de couples sont véritablement au contact les uns des autres. Dans les grands ghotul, les vrais amoureux, et ceux qui ont l'intention d'avoir des rapports sexuels, peuvent aller se coucher dans les cases plus petites de l'habitation.

Dans les ghotul où les motiari restent toujours pour dormir, l'heure du coucher est simple affaire de routine. Là où elles n'y demeurent seulement que de temps à autre, elles s'en retournent en chantant à leur maison ou à leur véranda. Quand elles ne sont pas sûres de ce qu'elles doivent faire, elles demeurent jusqu'à ce que le Sirdar dise : « Eh bien, jeunes filles, allez-vous dormir ici ou retourner chez vous? » La Belosa répond : « Il est très tard, il vaut mieux, je pense, que nous restions ici », ou bien : « Il y a un tigre dans les environs, ce n'est pas sûr de partir. » Le Sirdar dit : « Alors, allez tout de suite sur vos nattes, et ne nous tenez pas éveillés plus longtemps. »

Les garçons de Chandabera m'ont raconté que les filles disaient souvent : « Retournons à la maison cette nuit », et elles s'enfuyaient. Mais si un garçon désirait dormir avec sa jeune fille, il demandait au Kotwar de les retenir, ce qu'il faisait toujours.

Quand des visiteurs viennent au village, les jeunes filles habituellement ne vont pas du tout au ghotul. A Karikhodra, les chelik se plaignaient amèrement du trouble apporté dans la vie du ghotul par la présence continuelle de petits fonctionnaires et de marchands. Dans les saisons de l'année où il y a du travail le ghotul est pratiquement fermé, spécialement à l'époque où tout le monde doit coucher aux champs pour garder les moissons mûrissantes. Quand les garçons sont aux champs les filles campent souvent sous une véranda quelconque où elles jouent, dansent et dorment. De même, durant un mariage, le ghotul est normalement fermé, et dans quelques villages il est une règle qui veut que les membres du ghotul dorment dans leur camp et non dans le dortoir tant que dure la cérémonie.

Très tôt le matin la Belosa se lève et fait le tour du ghotul pour éveiller ses filles. Elles doivent être sorties du ghotul avant l'aube. « Elles se lèvent de bonne heure », disait un garçon de Markabera, « parce qu'elles se mettent à rire en sortant des bras du chelik, « et elles en ressentent de la honte. » On m'a raconté à Kondagaon que les filles restent plus tard, jusqu'à ce qu'il fasse jour, mais à Narayanpur elles partent au chant du coq. « Une fille doit être en plein travail, à pilonner ou à moudre le grain, avant que ses parents ne soient debout. » Les garçons se lèvent plus tard, mais on considère comme inconvenant de leur part de dormir au ghotul après que le village est levé et dehors. Tôt après le départ des filles les garçons aussi se lèvent et, emportant leurs nattes avec eux, ils retournent à leur maison et à leurs tâches du jour.



LE COMPORTEMENT SEXUEL DES MURIA

I

L'attitude des Muria, devant les questions sexuelles, est simple, innocente et naturelle. Elle est renforcée au ghotul par l'absence de tout sentiment de culpabilité et par une indépendance générale vis-à-vis de toute intervention extérieure. Les Muria croient que l'union sexuelle est une bonne chose : elle vous fait du bien; elle est saine et elle est belle. Quand elle est accomplie par ceux qu'il faut (tels les chelik et les motiari que ne sépare aucun tabou), en temps voulu (en dehors de la période menstruelle, et en l'évitant les jours interdits), et à l'endroit voulu (dans l'enceinte du ghotul où aucun péché ne peut se commettre), c'est l'acte le meilleur et le plus heureux de l'existence.

Croire que tout ce qui touche à la sexualité est bien et normal confère au Muria un air de gaieté. Le dicton de Nari : pénis et vagin sont *hassi kinât*, c'est-à-dire : « une parenté à plaisanteries », illustre admirablement la question [5]. Le rapport sexuel est une grande source d'amusements : ses jeux sont les meilleurs du ghotul; c'est la danse des parties génitales; c'est le bercement extatique dans les bras du bien-aimé. L'excès en ce domaine est à éviter; on doit fuir l'esprit de possession qui dégrade et la jalousie qui corrompt. On pense que les meilleures relations sexuelles et les mieux réussies sont celles qui se font dans le ghotul moderne à fréquents changements de partenaires.

La seule idée d'un attachement platonique est ridicule. Les jeunes chelik et les jeunes motiari peuvent coucher longtemps ensemble

5. Les parentés à plaisanterie (*joking* ou *jesting relationships*) définissent des relations où certains parents peuvent se permettre d'échanger des mots ou d'accomplir des actions qui, de la part de tous autres parents, provoqueraient la colère ou au moins le mépris de la famille en cause. C'est particulièrement le cas, dans l'Inde, des rapports de l'épouse du frère aîné avec le frère cadet de son mari, rapports parfois très intimes, alors que tous les autres beaux-frères et belles-sœurs doivent soigneusement s'éviter. Cf. sur ce sujet un travail de M. Mauss (Paris, 1928) et *Man in India* (1943 et 1947). (N.D.T.)

sans avoir de rapports, mais la consommation de l'acte sexuel demeure la fin et le but. « Lécher la rosée n'étanche pas la soif. » Nous allons examiner un document remarquable qui fut fourni à Shamrao Hivale par les villageois de Palli. Un garçon récemment marié se trouva impuissant, ennui qu'il n'avait pas connu au ghotul. On supposa qu'il y avait à l'origine une action magique hostile d'une ancienne amoureuse, mais quelle que fût la cause, elle menaçait de détruire le bonheur du jeune mari. Voici comment les autres chelik décrivirent l'attitude de l'épouse : elle n'était sortie du ghotul que depuis peu de semaines, et était donc encore pratiquement une motiari. Certaines des phrases employées sont probablement traditionnelles, car on les retrouve dans des chansons.

« Je ne suis pas venue à votre maison » — ce sont les propos qu'on lui prête — « simplement pour manger du riz. Je pourrais avoir du riz n'importe où ailleurs. Je ne vais pas rester là uniquement pour vous dévisager. Vous pouvez avoir de l'argent, mais il ne peut que remplir mon estomac, et non mon cœur. Je puis me remplir l'estomac en allant travailler. Eh bien je m'en vais, — n'importe où, n'importe où sur la terre jusqu'à ce que mon cœur puisse être comblé. Quand le cœur n'est pas comblé, quelle fille resterait? Dieu a fait l'homme et la femme pour ce travail même. C'est pour combler les cœurs de chacun qu'il a fait les fourmis, les vers, les oiseaux, les rats, les cochons, les tigres et tout le reste. Tous vivent avec leur compagnon et s'accouplent. Tous se marient et l'amour vient de leurs étreintes. Mais je ne trouve pas l'amour rien qu'en vous regardant. Si votre timon n'est pas en place, pourquoi vous êtes-vous marié? Quand vous m'avez vue, et que vous saviez alors que votre cœur n'était pas pris, pourquoi m'avez-vous perdue? Que dois-je faire maintenant? Dites-le moi. Où dois-je aller? »

On connaît, à l'intérieur du ghotul, l'anesthésie sexuelle, mais elle est peu commune, et on la considère comme une sorte de déviation. J'ai rencontré quelques Muria qui ne sont jamais allés au ghotul, ou qui n'ont jamais pris part à ses activités sexuelles. Dhansingh Pandu de Palki est un homme d'environ quarante ans et qui n'est pas encore marié. Il n'est jamais allé dans un ghotul. Son père lui diait : « Les garçons parlent devant leurs sœurs comme si elles étaient leurs amantes. Vous ne savez pas quels dieux sont

u ghotul; nombreux sont les dieux qui vivent là; vous pouvez ans le vouloir offenser l'un d'eux et vous faire exterminer. Personne e sait ce qu'il peut y avoir dans le cœur des gens qui couchent nsemble. » Mais ce ne fut pas seulement les craintes exagérées e son père du surnaturel qui empêchèrent Dhansignh de fréuenter le ghotul : il n'avait lui-même aucun désir d'y aller. Mais naintenant il le regrette. « Je suis un homme tout à fait délaissé », ne disait-il. « Je pourrais maintenant être heureusement marié. Iais à l'époque j'étais très pauvre et je n'avais pas de passions. » a raison réelle de son abstention semble avoir été la crainte d'être orcé à des rapports sexuels dont il ne se sentait pas capable et uxquels nulle inclination ne le poussait.

Hagru, de Masora, est un autre Muria qui n'a jamais été chelik. 'ans son jeune âge il vivait à Kondagaon dans le quartier des otiers hindous où, naturellement, il n'y avait pas de ghotul. Je me sentais très seul quand j'entendais parler du bonheur des utres garçons, mais que pouvais-je faire? »

Les mariages précoces entraînent parfois une fermeture prémaurée du ghotul. J'ai trouvé à Malakot la population en train de ombiner un mariage le plus rapide possible des enfants « pour viter les accouplements du ghotul ». La vieille Sukali de Masora ut mariée si jeune « qu'elle n'a même jamais appris à chanter un *lo* ». Mais les mariages d'enfants ne sont pas communs, et les lles mariées jeunes sont en général autorisées à fréquenter le hotul jusqu'à la puberté ou jusqu'à ce qu'on les envoie vivre avec ur mari.

Les Muria insistent sur l'abstention de rapports sexuels avant les hasses cérémonielles et exigent de leurs prêtres qu'ils demeurent libataires en diverses occasions. Cette règle cependant ne semble ucunement le fait d'une considération spéciale pour le célibat en nt que tel, ou d'une croyance en sa vertu : elle est plutôt liée à crainte des règles de la femme. La veille d'une fête, tout l'élément asculin d'un village doit dormir au ghotul, lequel est, pour cette uit, débarrassé des motiari. On est ainsi assuré qu'aucune des ouses ou autres femmes ne contamineront les hommes par la uillure de la période cataméniale qui peut commencer la nuit. e même les règles très strictes qui président aux relations d'un une Gaita avec les femmes, dans le pargana de Chota Dongar, mblent principalement basées sur le désir de l'isoler du contact doutable des menstrues.

On n'admire pas le célibat. Il est même dangereux de ne pas se marier, car un homme ou une femme qui meurt en cet état vit à jamais sans repos et frustré de tout, et il tourmente les amis qu'il a laissés derrière lui sur la terre. On doit remarquer que ce qui importe c'est le mariage, et non l'expérience sexuelle. Le sadhu [6] hindou est rarement respecté, bien qu'on puisse le craindre en raison des pouvoirs surnaturels qu'on lui suppose. L'état de sannyâsin [7] est partout associé dans l'esprit des aborigènes à l'idée de paresse et de mendicité plutôt qu'à celle de chasteté. Les chelik d'Alor parlent du célibat avec beaucoup de dédain : « C'est la façon de vivre des fainéants. » Et l'on dit des garçons et des filles qui se tiennent à l'écart de la vie essentielle du ghotul, qu' « ils auront des enfants dès le début »... Il y a peut-être une fille sur mille qui essaie de garder son eau, mais elle aura son enfant dans son *haldi-dhoti* » — c'est-à-dire quand ses vêtements seront encore tachés du safran du mariage. Il est dangereux d'accumuler de la puissance, car une fois libérée elle peut se montrer trop forte.

En vue de renforcer cette attitude, les chelik racontent maintes histoires illustrant le danger de rompre avec la tradition du ghotul. Tel le conte, recueilli à Atargaon, sur les sept motiari qui ne connaissaient rien de la vie sexuelle. Un jour elles allèrent ramasser des feuilles avec leur grand-mère. La vieille dame grimpa à un arbre, les filles regardèrent en l'air et virent son vagin. Quand elle leur eut appris son usage, leur frayeur fut si grande qu'elles quittèrent le ghotul et s'en furent vivre au loin dans la jungle. Chaque fois qu'elles voyaient un homme elles le battaient et le chassaient. L'histoire se continue ainsi à travers diverses aventures jusqu'à la conclusion inévitable. Chacune des filles est séduite par un sadhu et tombe enceinte.

Une autre histoire, que je dois à Sonu, Muria de Jamkot, est intéressante en ce sens qu'elle met l'accent sur la doctrine de

6. Sadhu : saint homme; genre de moine sans communauté qui peut être le desservant d'un temple, le plus souvent errant et vivant d'aumônes. (N.D.T.)

7. Sannyâsin : ascète comme le précédent qui vit dans un état de renoncement total (sannyâsa). Détaché du monde et de lui-même il va de pèlerinage en pèlerinage, peu vêtu ou nu, avec le bâton et le bol du mendiant. État envié des Hindous, qu'ils embrassent dans la proportion d'environ 1 sur 80. Chasteté totale, pauvreté totale, désintéressement complet le caractérisent. (N.D.T.)

'égalité, qui veut que chacun, dans la société du ghotul, doit être aimé et heureux, sinon un désastre peut survenir.

Il y avait cent quarante chelik et cent quarante motiari. Ils couchaient tous ensemble dans le ghotul. L'un des chelik était le ils d'un gardeur de chèvres, et aucune des filles ne voulait coucher ivec lui. Quand il vint au ghotul on l'injuria : « Sortez, fils de hevrier, tête de bois. » Ce garçon se nommait Lakari; c'est ourquoi on l'appelait morceau de bois. Mais Lakari était un garçon iabile et il prépara un charme d'amour.

Un jour les garçons et les filles décidèrent d'aller à Kodawara our gagner leur subsistance. Quand il apprit la chose, Lakari lécida d'avoir toutes les filles pour lui. Il plongea par ses charmes es garçons dans le sommeil. Quand toutes les filles furent prêtes u voyage, il partit devant, battant du tambour. Elles pensèrent ue tous les garçons étaient partis et elles se mirent en route après ux.

Lakari était alors très pauvre : la terre était sa couche, l'air sa ouverture, et son coude lui servait d'oreiller. Il était si pauvre u'aucune fille n'aurait voulu le laisser coucher avec elle. Il alla on chemin, la hache sur l'épaule, son tambour *dhol* au bras, et ine baguette de tambour à la main. Il entraîna les filles au loin lans la jungle, sans arrêt, pendant tout un mois. Quand il battait lu tambour, elles couraient après lui, mais il se tenait toujours à listance pour qu'elles ne le reconnaissent pas.

La jungle s'étendait sur douze *kos* de tous les côtés, et il n'y avait as même le nom d'un village. La jungle s'appelait Madhuban, a jolie forêt; les arbres étaient si grands que la lune y semblait ttachée. Quand Lakari eût conduit les filles au cœur même de la ungle, il enleva ses vêtements et s'assit, grelottant de froid. Quand es filles s'aperçurent que les chelik n'étaient pas là, et que c'était eulement Lakari qui les avait emmenées tout le long du chemin, lles furent très fâchées et déçues.

Au sommet d'une colline, entre deux rivières, Lakari se construisit un ghotul. Sur la berge éloignée de la rivière il fit une autre naison pour les filles. Elles refusèrent de rendre visite à Lakari, u même de le regarder, tellement elles étaient fâchées. A la saison ù commencent les pluies, elles s'aperçurent qu'elles avaient iangé toutes leurs provisions de l'année. Lakari lui-même n'avait ien; il vivait de miel.

Et voici que finalement l'une des filles vint lui dire : « Comment allons-nous vivre ici sans un village ni un bazar? Vous-même n'avez rien à nous donner à manger. » Lakari répliqua : « Je veillerai à tout, venez avec moi au bazar et nous aurons tout ce que nous voudrons. » Les filles allèrent pêcher à la rivière, et la fille qui lui avait parlé lui apporta un poisson dans un panier; lui-même prit du miel et ils allèrent ensemble au bazar de Ladri. Ils vendirent leurs affaires et achetèrent ce qu'ils voulurent. Sur le chemin du retour Lakari allait aussi doucement que possible, de façon à ce qu'ils soient obligés de passer la nuit dans la jungle, et à ce que la jeune fille doive dormir avec lui. Quand l'obscurité tomba il lui fit un lit dans le sable de la rivière; il y avait un lit pour lui et un lit pour elle avec un feu entre les deux. Il avait apporté des vivres et des ornements pour lui plaire.

A minuit l'oiseau *umagagi* cria *Ha huhu.* La jeune fille poussa des cris de frayeur et dit : « O Lakari, laissez-moi dormir près de vous car j'ai peur. » Puis l'oiseau cria encore et la fille dit : « Que dit cet oiseau? » Lakari répondit : « Il dit : en route! en route! » Or il n'y avait là ni mère, ni père, il n'y avait personne au monde, et il alla vers elle. Du propos de l'oiseau s'ensuivit l'étreinte du garçon. Chaque fois que l'oiseau criait, la fille s'accrochait encore à Lakari.

De cette façon Lakari prit toutes les filles chacune à leur tour, et à la fin toutes furent enceintes et il eut cent quarante fils. Quand les garçons furent en âge de gagner leur vie, Lakari leur acheta des bouvillons. C'est ainsi que débuta la vie de famille et que se formèrent des villages, parce qu'une fille avait eu peur d'un oiseau.



II

Anatomie et Mythologie sexuelles

Les Muria semblent avoir une connaissance plutôt vague des organes sexuels et de leurs fonctions. Ils n'ont pas idée de l'utilité des testicules ou de l'existence de l'hymen. Ils savent toutefois reconnaître le clitoris et comprennent son rôle. Leur vocabulaire est limité mais il suffit à désigner les principaux points des organes génitaux externes[8]. Ils ont une demi-douzaine de mots pour le pénis, trois ou quatre pour le vagin (le plus populaire signifie simplement « la partie inférieure de quelque chose »), et d'autres mots pour les grandes lèvres (*pude adaiving*, la chair du vagin), l'urètre (*urkul bukha*, le trou de l'urine), et le clitoris (*titiguta*, terme qui, comme son équivalent gréco-anglais, fait probablement allusion au pouvoir d'érection et d'excitation de cet organe). Le terme Muria pour l'orgasme est *pusi* ou *wijja pesina* « la sortie de la semence ».

Il n'y a pas, en Gondi, de vocable pour « amour ». Les Muria se servent du terme Chattisgarshi *mâya*, et quelquefois de *pirit* ou *perem*, qui sont simplement des corruptions de mots courants hindi. Mais ils n'ont pas non plus de mots pour la luxure et le désir, et, pour désigner l'excitation érotique, ils se servent d'expressions qui ne font que décrire les sensations physiques du sexe en cause : *penda hohalta*, en parlant d'une fille, signifie : son « vagin la démange »; *bonde dokalta* : le « pénis frissonne ». On recourt parfois à l'expression *girda kiyâna* pour dire « faire l'amour »; *girda* signifie : plaisir ou inclination. *Girda ator* peut s'employer dans le sens « être amoureux ». Mais les termes abstraits et émotionnels sont rares en Gondi, comme dans la plupart des langues primitives.

Les devinettes à motif sexuel sont intéressantes en ce qu'elles nous montrent combien sont directes et sans détours les allusions des Muria aux organes génitaux et aux rapports sexuels.

8. Je remarque que nos auteurs font souvent des confusions de termes dans la désignation des parties génitales, peut-être parce que les tribus elles-mêmes, tout comme les Anglais et les Français, emploient pour les désigner une variété effarante de synonymes. Ward donne comme vocables Gondi pour « affections » : *preet* ou *munchelee*; pour « bien aimé » : *urya kalatur*; pour « embrasser » : *nakilta*. Ces termes ne se trouvent pas dans le vocabulaire de Trench.

La pierre plate démange	*Le vagin.*
Le mât est long, son pied est noir	*Le pénis.*
Le poisson qui n'a pas d'yeux	*Le pénis.*
On y touche et ça monte	*Une natte, ou le pénis.*
Mela et Jela se balancent au dehors, de ci de là; le pilon de fer du riz travaille à l'intérieur	*Le rapport sexuel.*
Ils sont trois à danser dans la jungle profonde	*Le rapport sexuel.*
Il y a deux témoins aux escapades de ce voleur	*Les testicules et le pénis.*

Mais si leur connaissance anatomique des organes génitaux est superficielle, les Muria en compensation ont une vaste mythologie sexuelle qui est, à mon avis, plus complète que celle des Maria à cornes de bison et que celle des tribus de l'Orissa.

On doit remarquer que les Muria semblent considérer les organes sexuels, mâles ou femelles, comme des êtres vivants menant pour leur compte une vie indépendante [9]. Par exemple, une des raisons à l'interdiction d'uriner à l'intérieur du ghotul est que l'urine des filles répandrait une odeur abominable, parce que leurs grandes lèvres ne cessent de mâcher l'urine quand elles marchent — exactement comme une chèvre mâche sa nourriture; par conséquent une urine de fille sentirait aussi fort qu'une urine de chèvre.

Il existe plusieurs histoires sur le vagin; cependant la légende du *Vagina dentata*, connue dans toutes les provinces centrales et l'Orissa, est relativement rare. Le récit suivant nous vient de Masora.

Il y a longtemps le vagin avait le pouvoir de quitter le corps la nuit et de sortir se nourrir dans les champs. Il avait des dents qui lui permettaient de manger; il demeurait dehors toute la nuit à brouter dans les champs, et il rentrait le matin rassasié.

A la longue les gens du village se mirent à dire : « Quelle est cette chose qui vient la nuit manger nos récoltes? Installons un piège pour l'attraper. » Ils tendirent donc des pièges dans leurs champs, et, quand les vagins vinrent dans la nuit pour manger il

9. On trouve une idée semblable dans le conte des Indiens Corbeau : *Mentula loquens*, où le penis d'un homme se met à parler et refuse de s'arrêter. R. H. Lowie, Myths and Traditions of the Crow Indians, *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. XXV (1922), p. 225.

furent pris; les villageois les recueillirent dans un immense panier et les amenèrent à la maison du Gaita. Ils les enfermèrent dans une chambre secrète et s'en furent rapporter l'affaire au Radjah. Le Radjah condamna les vagins à être pendus.

A l'énoncé de cette sentence, grand effroi des villageois, qui se disaient : « Comment allons-nous vivre avec nos femmes si leurs organes sont détruits? » Alors ils se rendirent auprès du Radjah pour solliciter son pardon, promettant de rembourser les propriétaires des champs pour tout dommage qui leur serait fait.

Le Radjah dit : « Avant tout, il faut briser et enlever les dents des vagins. Quiconque fera ce travail sera récompensé. » Personne ne savait comment s'y prendre quand, à la fin, un policier borgne, qui possédait lui-même un couteau né de son pénis, déclara qu'il se chargeait de l'opération. Avec son couteau il enleva les dents, puis avec un marteau et des clous il remit chaque vagin à sa place. Le clou dont il s'est servi est le clitoris qui se tient au-dessus du vagin pour le tenir ferme. Les vagins maudirent alors l'homme cause de ce préjudice et le transformèrent en cochon. Même aujourd'hui, l'organe mâle du cochon a la forme d'un couteau [10].

Un conte assez semblable, qui se dit à Palari (Tahsil de Kondagaon), relie l'incident à la légende de Bihmul et sa femme.

Le vagin avait l'habitude de se glisser hors du corps où il vivait et d'aller à la recherche de maïs et de concombres. Il broutait son chemin à travers une clôture et volait dans le champ. Les fermiers firent des clôtures en fer et alors quand le vagin essaya de passer au travers ses dents sautèrent sur le fer. Un petit morceau de fer se fixa dans la bouche du vagin et devint le clitoris. Quand les dents tombèrent, du sang jaillit de la bouche et le vagin alla demander à Bihmul de le secourir.

Bhimul avait alors un pénis de cinq mains de long et il le coupa en plusieurs morceaux de quatre doigts de long chacun. Il en mit un morceau dans la bouche du vagin et lui dit : « Ne mangez plus du tout de concombres ou de maïs; dorénavant ceci sera votre

10. On trouve des récits semblables chez les Maria à cornes de bison : par exemple, celui de l'homme qui surprend une fois un vagin qui mangeait son grain et lui fait sauter les dents avec un pilon. Dans un autre récit, provenant de Kameli, les gens avaient l'habitude de nourrir par charité le vagin errant; quand il était rassasié il pouvait ouvrir la bouche sans faire aucun mal aux hommes. De nos jours encore le vagin n'a pas oublié sa vieille habitude de manger du *gur* et du grain, et il essaie encore de « mordre » le membre viril par des contractions musculaires.

nourriture. » Mais le saignement ne s'arrêtait pas, et Bhimul dit : « Il s'arrêtera bientôt, et puis au bout d'un mois le sang coulera de nouveau. » Tel fut le début de la menstruation chez les femmes.

Il y avait du sang au bout du pénis de Bhimul, là où on l'avait coupé. Il entra dans le ventre de la femme à laquelle appartenait le vagin et elle conçut. C'est ainsi que débuta la naissance des enfants.

En ce temps-là les hommes n'avaient pas de parties génitales. Un jour ils allèrent s'en plaindre à Bhimul. Il fixa avec de la cire un morceau de son propre pénis entre les cuisses d'un homme. Tel fut le début. Mais le pénis tomba car la cire fondit. Ils allèrent trouver Gorandi Dokari (la femme de Bhimul), et elle plaça deux petits poussins sous le pénis pour le soutenir. Telle est l'origine des testicules [11].

Un autre récit sur le Vagina dentata nous vient de Koelari [12]. Il y avait une fille de Rakshasa qui avait des dents dans son vagin. Elle vivait le plus souvent comme une tigresse, et gardait toujours avec elle dix ou douze tigres. Quand elle voyait un homme elle se changeait en une jolie fille, le séduisait, lui tranchait le pénis, le mangeait elle-même, et donnait le reste du corps aux tigres.

Un jour elle rencontra dans la jungle sept frères, et elle épousa l'aîné afin de pouvoir coucher avec tous les autres. Au bout d'un certain temps elle emmena l'aîné à la demeure de ses tigres, le fit coucher avec elle, lui coupa le pénis, le mangea, et donna le corps aux tigres. Elle tua six frères de la même façon, si bien qu'il n'en resta plus qu'un, le plus jeune.

Quand vint son tour, le dieu qui l'assistait lui apparut dans un songe et lui dit : « Si vous allez avec cette fille, faites un tube de fer, introduisez-le dans son vagin et brisez-lui les dents. » Le garçon suivit les instructions du rêve, et quand les tigres vinrent chercher son corps, il grimpa dans un manguier et se fit très petit. Les tigres lui donnèrent la chasse, et la jeune fille, de son côté, entra dans une violente colère. Il la maudit : « Que rien ne demeure de vous que

11. Les Muria disent par ailleurs : « Les testicules sont les enfants du pénis et ils ont sapé la force de leur père. C'est seulement quand les enfants lui restaurent ses forces que le père peut travailler. »

12. Depuis la parution de cet ouvrage V. Elwin a publié : *Myths of Middle India*, 532 p. Oxford University Press, 1949, où l'on trouve un exposé très complet du thème « Vagina dentata », avec un grand nombre de légendes semblables à celle rapportée ci-dessus, et recueillis chez les Gond et les Pardhan des Provinces Centrales, les Maria à corne de bison du Bastar, les Juang, les Gadaba et les Savara de l'Orissa. (N.D.T.)

votre visage. » Et il en fut ainsi : elle devint une chauve-souris qui mange, excrète, urine et copule par un seul et même trou. Une des mangues s'ouvrit et le garçon se glissa à l'intérieur. Un perroquet emporta la mangue au palais du Radjah.

Le perroquet laissa tomber le fruit, il éclata, le garçon en sortit et après diverses aventures il épousa la fille du Radjah.

Le héros d'un récit Agaria fut sauvé de la même façon par l'emploi d'un condom de fer [13].

On raconte parfois qu'à l'origine le vagin était situé au-dessous du genou gauche. Un jour un poulet lui donna des coups de bec, et il sauta à une place plus sûre, entre les cuisses, où il est demeuré depuis lors. Mais il avait été blessé, et il laisse encore couler du sang chaque mois.

C'est de Bara Dongar que nous vient le conte suivant sur le vagin qui mourut.

Un jour un vagin mourut, et ses compagnons se demandèrent qu'en faire. Certains disaient : « Allons-nous le brûler ou l'enterrer? » Mais les autres disaient : « Partageons-le entre nous. » Ils le coupèrent et chacun en fixa un morceau sur lui-même. Telle est l'origine des grandes lèvres. La femme dont le vagin mourut était la première hermaphrodite.

Nous avons dans le même style un récit d'Alor, qui présente le motif familier de la compétition.

Les seins et le vagin avaient une querelle. « Je suis le plus important », disait le vagin? « C'est à cause de moi que les hommes deviennent fous et meurent. »

— « Non, disaient les seins. Nous sommes les plus importants. C'est notre beauté que viennent voir les hommes. S'il n'y avait pas les seins, qui viendrait à vous?

— S'il n'y avait pas de vagin, qui se tracasserait pour vous? Est-ce que les hommes courent après une fleur ou un charmant cours d'eau?

— Les hommes nous voient de loin et, excités par notre beauté, ils se rapprochent. C'est alors seulement qu'ils vous remarquent; ils nous touchent d'abord, puis vous ensuite.

13. Pour une discussion de cette légende, voir mon article : The Vagina Dentata Legend, *The British Journal of Medical Psychology*, vol. XIX (1943), pp. 439-453. Pour sa répartition dans l'Amérique du Nord, voir W. Bogoras, *American Anthropologist*, vol. IV (nouvelle série), p. 667 et R. H. Lowie : The Test-Theme in North American Anthropology, *The Journal of American Folk-Lore*, vol. XXI (1908), p. 110.

— Mais personne ne prend du plaisir à vous toucher.

— Mais si les hommes ne nous voyaient pas et s'ils ne nous touchaient pas, comment seraient-ils excités? Vous seriez entièrement négligé. »

Ainsi querellant, le vagin et les seins se séparèrent et allèrent chacun leur chemin. En route les seins rencontrèrent un homme, et il les prit à part et se mit à les caresser. Mais quand il baissa les yeux et ne vit rien par là, il s'en alla déçu.

Alors les seins allèrent retrouver le vagin et lui dirent : « Venez, ma sœur, vous avez gagné la bataille; vous êtes le plus important de tout. »

Il existe aussi des légendes sur le pénis. A l'origine il était de dimensions gigantesques.

Le pénis autrefois était si long qu'un homme couché dans un lit pouvait le sortir de la maison et le faire pénétrer dans une femme à cent mètres plus loin. Quand il sortait, l'homme devait l'enrouler et l'enrouler encore autour de sa taille et rentrer le bout.

Un jour un pénis enfonça le mur d'une maison, entra dans une femme, en sortit par la bouche, se plongea la tête dans une marmite et mangea tout le souper, et en se retirant il tua la femme. Alors toutes les femmes vinrent pour le couper. L'homme empoigna de la main son pénis, et c'est tout ce qu'il pût en sauver. Les femmes le coupèrent et le pénis maintenant n'a plus qu'une main de long [14].

Une autre version de ce conte, cependant, rattache la disparition du long pénis à la légende du Vagina Dentata.

Dans les temps anciens il y avait des dents dans les profondeurs du vagin. Un jour, quand le long pénis entra, les dents le coupèrent, et tout ce qu'il en resta ce fut un tronçon de la présente longueur. Furieux de la chose l'homme se saisit d'un pilon à riz et fit sauter les dents. En ce temps-là, le pénis lui-même était couvert d'épines; il ressemblait à l'arbre semur (le cotonnier). On coupa la partie épineuse et la partie lisse est demeurée telle jusqu'à ce jour [15].

14. Les Maria à corne de bison attribuent cet incident à un nommé Baikesa, et disent qu'il se coupa lui-même le pénis parce qu'il avait eu honte d'avoir touché par erreur une femme qui n'était pas la sienne. Il saigna à en mourir, et fut inhumé en position assise. On l'honore encore dans de nombreux villages avec un tas de pierres sous le nom de Baikesa Pen.

15. Mais les Maria à corne de bison de Dugeli disent que le pénis est devenu court parce que, dans les temps anciens, les Mahara, qui n'en avaient pas du tout, allèrent en demander un à Gaja Bhimul. Celui-ci en coupa une longue portion aux Maria, mais ils tenaient la racine dans

Dans ce passé mythique, c'était l'homme et non la femme qui était soumis à la périodicité menstruelle.

Autrefois les hommes devaient vivre chaque mois en dehors de la maison. Ils s'attachaient au pénis des bambous creux pour recueillir le sang. Une fille un jour vit la chose et se moqua de l'homme. Il enleva le bambou et le lui lança [16]. Depuis lors les femmes souffrent de cet écoulement de sang à la place des hommes.

III

L'attrait érotique

Il est très difficile, d'après mon expérience, d'obtenir des Muria qu'ils vous exposent clairement leur conception de la beauté. Ils se montrent toujours sensibles au charme des paysages naturels, mais ils n'ont pas l'élocution facile et ils éprouvent de la peine à s'exprimer, à moins que les mots d'une chanson ou d'un proverbe ne leur fournissent des moyens tout faits d'expression . Le suivant Chiktul Pata, recueilli à Amakot, nous révèle, à titre d'exemple, une appréciation esthétique qui n'est pas négligeable :

Que le lac est beau !
Pourquoi le lac est-il si beau?
Charmantes sont les rives du lac,
Charmantes les eaux du lac.
Charmants sont les poissons dans l'eau.
Pour le poisson qui est charmant?
Pour le poisson les roseaux dans l'eau sont charmants.
Sur la rive qui est charmant?
Sur la rive les manguiers,
Les branches du manguier qui s'étendent,
Et partout les palmiers.

Les Muria semblent admirer chez l'homme la vivacité, l'animation, la vigueur, plutôt que la perfection de la couleur ou des traits. Ils ont recours à leur test universel du rude labeur pour apprécier

leurs poings. C'est pourquoi les Maria n'ont aucun rapport avec les Mahara par crainte de perdre le reste de l'organe.

Les Mahara (32.787 en 1941), sont de très basse condition. Ils fournissent des musiciens et des médiums. (N.D.T.)

16. Pour cette raison, dit-on, les Maria à corne de bison jettent de la boue aux jeunes filles lors de leur première menstruation.

non seulement la moralité d'une personne, mais même son attrait érotique. « Si beau soit le visage, on détourne la vue avec dégoût d'un fainéant. »

Les Muria ne semblent pas capables de détailler un visage, ni de dire, par exemple, si des lèvres épaisses ou un nez camus leur répugnent. Je leur ai souvent montré le frontispice des *Maria Gonds of Bastar*, de Grigson, qui représente un jeune et élégant Maria assis avec sa femme. Le commentaire fut partout le même : le couple avait de beaux ornements, mais il n'était pas assis convenablement. On ne disait rien de la physionomie. Et en fait, chaque fois que j'ai discuté sur ce sujet, les chelik et les motiari parlaient des vêtements ou des ornements de la personne plutôt que de ses traits ou de son maintien. Voici, par exemple, quelques descriptions typiques de chelik séduisants données à ma femme par des motiari. « Il est toujours en train de laver et d'arranger ses cheveux; ses vêtements sont blancs et propres; il sait comment se lever et s'asseoir (c'est-à-dire il a de bonnes manières). Malgré ses trente ans nous aimons toutes le Mansai, car il n'est jamais sale. » Ceci se passait à Palki. A Binjhli le chelik favori était le Belumdar. « Il est de teint clair, ses cheveux sont bouclés, son visage est toujours propre, il a de belles boucles d'oreilles, ses vêtements sont toujours blancs. » On ne dit pas, remarquons-le, « il a de belles oreilles », mais « il a de belles boucles d'oreilles ». Le Saliya du même ghotul était aussi l'objet d'une grande admiration; c'était vraiment le plus élégant et le plus charmant des jeunes gens. « Il est aussi propre qu'un employé de l'État. »

A Markabera les motiari disaient : « Ce sont les ornements qui importent. Ce sont les cheveux, et les colliers et les peignes qui importent. Il doit porter tous les ornements, autour de sa tête, à ses oreilles, autour du cou, à sa taille : comme il paraît beau alors! Il doit avoir des peignes dans ses cheveux, et des vêtements propres. Que le nez soit ce qu'il est, que les yeux soient ce qu'ils sont, que la bouche soit ce qu'elle est; c'est Dieu qui les a faits et ils seront ce qu'ils sont. Mais c'est nous qui fabriquerons les ornements, et grâce à eux, un chelik peut se faire aussi élégant qu'il le désire. »

Et en vérité, comme ils savent se rendre élégants et charmants, les chelik — particulièrement les chelik Jhoria! Quand un garçon est amoureux, il emprunte tout ce qu'il peut, se fiche des plumes dans les cheveux, se couvre de perles de couleur, s'attache à la

taille des grappes de petites cloches. « Alors, quand il marche, les clochettes tintent, et nous les motiari nous courons dehors pour voir qui arrive. C'est le Kotwar, non, c'est le Diwan. Quand elle voit comme il est beau, les pensées de la motiari s'élèvent vers le garçon. »

C'est surtout dans les danses Mandri que les chelik font montre à leur plus grand avantage de leur vigueur masculine, de leur agilité, de leur attrait sexuel. Certains mouvements ont une signification sexuelle précise, mais tous révèlent la force et l'énergie des joueurs de tambour. On dit que les meilleurs amoureux sont ceux qui se servent de tambours de bois faits à la maison et non de tambours de poterie achetés au bazar. On considère que seul un amoureux très ardent est capable de se donner le mal de fabriquer un tambour de bois. « De tels hommes sont forts et peuvent briser les cornes d'un cerf. » Toutes les filles iront à eux plutôt qu'à ceux qui se contentent simplement des produits du bazar. « Un chelik qui peut battre du tambour en bois sait bien comment faire battre le cœur d'une fille amoureuse. »

Les chelik admirent chez les filles la vitalité et la beauté, mais ils demandent qu'elles soient bien habillées et parées. On disait à Masora que la Malko était très jolie parce qu' « elle portait ses vêtements avec soin, et qu'elle observait toujours son ombre pour vérifier si elle se tenait bien... Quand nous entendons le *chatak-chatak* des anneaux de cheville d'une jeune fille nous courons voir qui elle est et nous murmurons l'un à l'autre : Voyez, la voici qui avance, comme elle paraît jolie. » Mais on souhaite aussi qu'une fille soit jolie au sens occidental et au sens hindou du mot. J'ai remarqué que les filles que je jugeais moi-même valoir une photographie étaient celles qui retenaient le plus l'attention des chelik. Les deux favorites à Binjhli étaient la Silo et la Sansaro; elles étaient toutes les deux petites, minces, les mains et les pieds plutôt délicats, leur couleur claire, le visage aux traits lumineux, la chevelure bien arrangée, ornée de nombreux peignes, et quantité de colliers. « Leurs visages sont toujours *prêts* et leurs cheveux bien coiffés. » A Markabera la Malko était considérée comme la plus jolie fille. Elle devait sa renommée, je pense, à sa vitalité et à son port plutôt qu'au charme de ses traits. On peut difficilement qualifier de belle la Kotwarin de Kachora, que l'on proclame unanimement la plus attirante de l'endroit. Mais elle pétillait de vie et d'énergie, et sa danse était une merveille.

Il est d'autres filles très belles, pour des yeux d'Occident : la Jhelo de Pupgaon, la Nero de Tarbaili, la Malko de Koilibera, la Salko de Munjmeta; elles étaient vraiment des souveraines régnant sur une cour de jeunes gens. J'ai remarqué qu'elles se montraient toutes énergiques et actives au travail, qualités qui ne contribuaient pas pour peu à l'admiration des chelik.

A Kokori, les Muria m'ont donné, ce qui est très rare, une description détaillée d'une belle fille :

Ses jambes et ses pieds ne doivent pas être trop longs; ils ne doivent être ni maigres ni gras; les orteils ne doivent pas être gros ni crochus. Elle doit avoir une taille mince, de sorte que lorsqu'elle noue son vêtement autour de la taille, la croupe et la taille soient de niveau. Un long estomac est laid; de même les fesses qui saillent en arrière. Le nez peut être petit mais non camus. Une grande tête ou de grandes oreilles, ou des joues grasses, sont vilaines. Quand les cheveux sont peignés ils doivent s'étaler à plat sur la tête. Une fille ne doit pas être très grande. Ses yeux ne doivent pas être noirs, et elle ne doit jamais les passer au noir de fumée, autrement elle aurait l'air d'une sorcière. La chose la plus importante est qu'elle s'habille bien et qu'elle travaille bien. Si une jeune fille porte de bons vêtements, elle paraît agréable, mais si elle y ajoute de nombreux ornements, elle devient ravissante. Même une fille ordinaire peut être belle avec des ornements convenables. Mais si charmant que puisse être son visage, si elle est paresseuse ou négligente, nous pensons qu'elle est laide [17].

Il n'y a pas dans les chansons autant d'allusions qu'on pourrait s'y attendre à la beauté féminine. En réalité de nombreux chants sont des chants alternés entre chelik et motiari, et ils favorisent le sarcasme plutôt que la flatterie. C'est ainsi que Gadakera Mode, du ghotul de Lingo, ne paraîtrait guère attrayante à des yeux modernes : « Elle avait un nombril aussi grand que la roue d'un

17. Il ne sera pas sans intérêt de comparer ce point de vue avec la manière dont Coomaraswamy apprécie la beauté indienne classique. Il fait remarquer que l'on trouve, dans les peintures Rajasthani et Pahari, tout l'idéal de la femme indoue, à la fois physique et spirituel. « Les yeux de l'héroïne sont larges comme des fleurs de lotus, ses tresses tombent en lourdes nattes, ses seins sont fermes et hauts, ses cuisses pleines et douces, ses mains semblables à des fleurs roses, sa démarche aussi digne que celle de l'éléphant, et son maintien extrêmement modeste. » Coomaraswamy A., *Rajput Painting* (Oxford, 1916), p. 8.

char, et un sanglier pouvait se rouler mille fois dans son vagin. Elle avait l'air d'un sac de sel de Nandgaon. » Les chelik sont souvent l'objet de descriptions faites en des termes tout aussi peu flatteurs.

Mais les chansons parfois font allusion à une qualité des femmes qu'on appelle *sapota*, terme qui signifie que tous ses caractèree physiques sont bien équilibrés et proportionnés. Une telle fills n'est ni grande ni petite, ni grasse ni maigre. « Elle a un nez droit sans un trop grand espace entre son bout et les lèvres; elle a des mains et des pieds droits, une taille fine, des seins ronds qui ne sont pas trop gros. Ses yeux sont noirs et brillants. » Les chansons font aussi allusion à un type de fille qu'on appelle *jamalko*, terme qui semble décrire la manière dont se tient une jeune fille. « Elle se pavane comme un paon à la queue dressée. » Beaucoup de motiari ressemblent plus au mâle qu'à la femelle du paon. Un Tumturi Para désigne une fille par ces mots : *jalkena neka jalkemaima*, celle qui balance ses hanches pour attirer le regard des hommes. Une *bai chikan khosa*, une fille aux cheveux bien séparés et peignés avec soin, est toujours belle [18].

Bien que les Muria n'analysent pas les parties du corps ou du visage avec le soin que mettent à cette tâche agréable les communautés indiennes plus évoluées, leurs conceptions traditionnelles sur l'esthétique du sein sont fort développées. Rien de plus naturel de la part d'un peuple qui n'a appris que d'hier à couvrir d'étoffe la partie supérieure du corps. Même actuellement, j'ai vu dans de nombreuses maisons Muria les jeunes filles pilonner le riz ou moudre le grain sans aucun vêtement au-dessus de la taille. Quand il n'y a pas d'étrangers aux environs, elles enlèvent encore, dans les régions de l'ouest, le plus de vêtements possible. Les seins, que l'on voit ainsi, sont toujours admirés. Un garçon, si on lui demande l'âge d'une fille, répondra en montrant de ses mains ouvertes les dimensions de ses seins. « Elle peut avoir des seins gros comme une noix de coco, ou ils peuvent être petits comme un citron, mais ils sont beaux et nous les aimons », disait un chelik de Masora. « La beauté d'une fille est dans ses seins, mais » — et ceci est un point intéressant — « les seins ne demeurent pas. Après la nais-

18. La laideur semble décrite avec plus de vivacité; par exemple on parle d'une « personne malpropre aux cheveux ébouriffés ressemblant à un ours sauvage ».

sance d'un enfant leur charme s'en va. Mais il y a toujours les épaules qui, elles, ne nous trahissent jamais ». En d'autres termes, le rapport sexuel demande à ce qu'on tienne quelque chose : « de la prise vient une joie indescriptible ». Dans la jeunesse, le chelik tient les seins; plus tard il tient les épaules, et celles-ci ne le trahissent jamais, mais l'accompagnent sa vie durant.

Il existe pour les seins de nombreuses et vivantes comparaisons, tout un vocabulaire et un système de classification qui rappelle un peu la fameuse distinction en neuf types mammaires de Jayle. Comme on peut s'y attendre, plusieurs des classifications du chelik concernent de petits seins, incomplètement formés : les *paras dudo*, semblables à des gourdes à demi formées; les *benjri dudo*, semblables à de petites aubergines (brinjals), dont les garçons se moquent en disant : « Quand seront mûres les aubergines de votre jardin? » Les *bondo-kukh dudo* sont semblables à de petits champignons, et les *theka dudo* à de petits pots. Les *kosa dudo* se comparent à des cocons : ce sont les seins d'une jeune fille qui vient juste d'être pubère. Les *urang kaskle dudo* sont eux aussi incomplètement développés, et « plats comme puces de chien ».

Les seins d'une motiari plus âgée ont un beau développement. Tels sont les *gutta dudo*, « leur jeune force se dresse comme une cheville »; les *hapa dudo*, « l'aubergine mûre qui est fraîche et ferme »; les *kindri dudo*, dont on dit que « même si elle a six enfants, ils garderont leur forme »; les *burka dudo*, les gros seins hémisphériques de l'épouse fidèle et de la mère aimante; les *marka dudo*, ou seins en forme de mangue; les magnifiques *niral dudo*, « seins de tigre », les plus beaux de tous, hémisphériques, avec une aréole bien marquée, et un beau mamelon à bout conique, dont le lait transforme en jeune tigre l'enfant qui le boit.

On admire moins les *kurbin dudo*, petits et à long mamelon, appelés à Mandla : « seins de singe »; les *dhoka* ou *torka dudo*, autre sein en forme de gourde, mais allongé et plus mou, qui donne un lait pauvre et maigre; les *chimni dudo*, aux mamelons longs « comme le tuyau d'une lampe de campagne »; et les *hind dheti dudo*, dont les mamelons sont « comme les baies de l'arbuste chhind ». Il est à noter que dans ce groupe les seins sont classés suivant les caractères du mamelon.

Les seins des vieilles femmes sont les plats *kulta dudo*, les *herpunj dudo*, longs comme des chaussures campagnardes, et les *tiblo dudo* qui « dégringolent comme l'eau qui dégoutte », image qui rappelle

l'expression Betul Gondi : *duduhk ding-dong atâng* : « ses seins ballent comme une couverture à l'arrière d'une charrette[19] ».

Il est possible à une motiari dépourvue d'attraits de se rendre belle par des procédés magiques. Elle doit aller seule, au milieu de la nuit, chercher pour le rapporter à la maison l'os carbonisé d'une sorcière stérile morte un dimanche et incinérée le même jour. Elle doit ensuite sacrifier un poulet devant l'os pendant sept dimanches consécutifs, en disant : « Je vous ai rapporté pour que vous me rendiez belle. » Le septième dimanche elle touche avec l'os toutes les parties de son corps, « et sa beauté alors ne connaît pas de limites ». Rien de surprenant à ce que la majorité des jeunes filles préfère laisser comme ils sont leurs charmes naturels.

IV

Les approches de la tumescence

Contrairement à ce que suppose le Peeping Tom, qu'il soit un chaprasi ou un réformateur de la société, la difficulté réelle de l'existence au ghotul n'est pas dans un excès de libido, mais dans

19. Trench, *op. cit.*, vol. II, p. 38. Les comparaisons de seins chez les Muria, qu'on peut mettre en parallèle avec celles qui ont cours chez les Baiga (cf. *The Baiga*, pp. 343 sq.) doivent être à peu près uniques pour le détail et pour l'imagination. Les Grecs avaient leur Θέτις βαθύκολπος les Arabes admiraient les seins en forme de grenade; l'idéal de l'« Allemagne médiévale était que « les seins soient hauts et ronds, comme des pommes ou des poires, petits et tendres ». (Havelock Ellis, *Sexual Selection*, p. 147.) Chaucer décrit une belle femme « avec de larges fesses et des seins ronds et hauts ». Le Cantique des Cantiques, dans la version autorisée, a popularisé, pour le lecteur anglais, deux comparaisons charmantes : « Tes deux seins sont comme deux jeunes chevreuils jumeaux qui paissent parmi les lis. » (Cant. IV, 5.) « Tes seins sont semblables à des grappes de raisin. » (Cant. VII, 7.) On en trouve un écho dans Sydney : « O poitrine où deux moutons blancs se gonflent d'orgueil. » Wycherley (*The Country Wife*) recourt à la comparaison avec une orange, mais un poète moderne, Dylan Thomas, parle, en style moins romantique, de « dames aux seins de cornemuse ». Nous nous contenterons d'une dernière comparaison extraite d'un poème Lao traduit (en anglais) par E. Powys Mathers :

Que ses seins soient menus comme des citrons,
Nous ferons l'amour,
Que ses seins soient gros comme des citrouilles,
Ridés comme des éléphants,
Mous comme du riz cuit.

Voir aussi : Verrier Elwin, *Folk Songs of Chhattisgarh*, pp. 38 sq. (Bombay 1946). »

une déficience qui peut fort bien conduire à sa perte cette existence. Car, dans son essence la vie au ghotul doit être comme la poésie, selon la définition de Milton, « simple, sensuelle et passionnée », et elle doit se racheter de la médiocrité et de la dégénérescence par l'enthousiasme et une belle vitalité sexuelle. Or non seulement la libido Muria apparaît plutôt faible en général, mais les conditions spéciales de l'existence au ghotul tendent à l'affaiblir encore plus. Havelock Ellis a écrit sur ce sujet des paroles décisives.

Faire la cour, dit-il « est le processus grâce auquel des stimuli sensoriels puissants émanant d'une personne du sexe opposé produisent graduellement l'état physiologique de tumescence, avec son concomitant psychique d'amour et de désir, plus ou moins nécessaire à l'acte de l'appariement. Mais, entre ceux qui ont été élevés ensemble depuis l'enfance, tous les stimuli sensoriels de la vision, de l'audition et du toucher se sont émoussés par l'habitude, ont été ramenés au calme niveau de l'affection, et privés de leur pouvoir d'éveiller l'excitation éréthique qui produit la tumescence sexuelle » [20].

Havelock Ellis discute dans ce passage l'origine de l'horreur de l'inceste, et argumente contre la théorie de Westermarck qui suppose un instinct spécial rendant les rapports sexuels impossibles entre proches parents. Mais les termes qu'il emploie peuvent également s'appliquer au ghotul, où garçons et filles grandissent ensemble dans des conditions d'intimité de loin plus grandes que celles qui peuvent exister entre frères et sœurs. Chelik et motiari, comme des frères et des sœurs « ont dans leurs relations mutuelles déjà atteint à la puberté cet état dont se rapprochent graduellement les vieux couples de mariés par épuisement de la passion de la jeunesse et par l'ennuyeuse pratique de la vie quotidienne [21]. » Il serait un peu exagéré bien entendu d'appliquer cette remarque au ghotul, mais elle n'est pas tellement éloignée de la vérité. Dans tous les ghotul, garçons et filles passent leur vie ensemble, et leur capacité d'excitation éréthique s'en trouve naturellement émoussée.

Mais les Muria ont l'esprit de faire le meilleur usage de cet état de fait, tout en conservant leur capacité psychique de bonheur sexuel. Le calme niveau de l'affection (qui est presque celui de

20. Havelock Ellis, *op. cit.*, pp. 206, seq. Comparer avec Westermarck, *op. cit.*, vol. II, pp. 192 seq.
21. Havelock Ellis, *op. cit.*, p. 206.

l'âge mûr) auquel ils parviennent alors qu'ils sont encore au matin de leurs jours, s'exprime dans la camaraderie et l'harmonie merveilleuse du meilleur des ghotul, et dans l'affection ambiante qui ne laisse point place à la jalousie et à l'esprit de possession. Tous ceux qui ont passé un certain temps dans un bon ghotul ont pu le remarquer, les garçons et les filles forment une petite république unie, loyale, amicale; ils ont de toute évidence beaucoup d'affection les uns pour les autres; un sentiment romanesque profond, généreux et collectif, les unit. Ils semblent vraiment vivre dans une sorte de ferveur. On ne trouvera pas chez eux la flamme superbe de la passion d'une Cléopâtre, mais on n'y verra pas non plus l'éclat plus dur du désir exaspéré qui étreint. A la chaleur diffuse et tendre d'une affection collective, une jeune fille se fait belle non seulement pour un unique garçon, mais pour tous les garçons, et pour l'honneur et les délices du ghotul. Les garçons tambourinent et dansent pour leurs amantes, c'est vrai, mais aussi pour émouvoir et satisfaire toute la compagnie des motiari.

Mais, pour aussi idéale qu'elle paraisse, une telle situation a ses dangers. Une affection diffuse ne favorise pas la puissance sexuelle. Les Muria, et à vrai dire toute tradition aborigène, attachent peu de valeur à l'acte non consommé. Sans l'acte d'amour il ne saurait y avoir ni harmonie ni satisfaction; tout se dévierait. Cela même que les réformateurs et les puritains déplorent le plus dans le ghotul est ce qui le maintient propre et sain. Mais il n'est pas facile de sauvegarder cette vie superbement naturelle.

Un grand génie de l'Amour aurait pu arrêter le plan de la routine du ghotul, tant en sont admirables les dispositions qui assurent la tumescence toutes les fois qu'on peut la désirer. La méthode du ghotul est si pertinente, elle est si finement adaptée à son but, si stimulante et tonique dans ses effets que s'il était possible d'éloigner de la civilisation des époux et des épouses surmenés pour leur faire suivre un traitement chez les Muria, je ne crois pas qu'un seul d'entre eux s'en retournerait non guéri.

Havelock Ellis dit encore : « Loin qu'il soit naturellement besoin d'opprimer l'instinct de tumescence, il a besoin au contraire, dans l'un et l'autre sexe, d'être soumis à des procédés très élaborés et prolongés en vue d'amener à cet état que la détumescence soulage. L'état de tumescence nor malement n'est pas constant et la tumescence doit être obtenue avant que la détumescence soit possible. Tout l'objet de la cour, des approches mutuelles et des

caresses chez deux personnes de sexe opposé, est de créer l'état de tumescence sexuelle [22]. »

Comment donc arrive-t-on à la tumescence dans les circonstances plutôt défavorables de la vie du ghotul? Les bâtiments et les dépendances du dortoir sont un stimulant puissant. Ces petites cases, riches d'associations tendres et romanesques, les arbres qui ondulent dans la forêt proche, la quiétude des nuits, parfois un clair de lune, le feu qui brille dans la cour, le tintement des clochettes suspendues à la ceinture, le chant lointain des motiari sur le chemin, ne peuvent manquer de faire battre plus vite le cœur d'un jeune garçon ou d'une jeune fille.

La routine d'une soirée au ghotul est une préparation soigneusement étudiée, aux rapports sexuels, un stimulant de la libido déficiente. On éveille tout d'abord avec vigueur le sens du toucher par la coiffure et le massage. Havelock Ellis cite Bain qui dit que « le toucher est à la fois l'alpha et l'omega de l'affection », et il souligne que « la sensibilité » caractérise « la qualité de l'affection qui se fonde directement sur les sensations du toucher » [23]. C'est, exactement décrit, ce que j'ai souvent remarqué dans la technique du massage des motiari. On le commence avec une grande vigueur, presque brutalement, puis il se fait de plus en plus doux, si bien qu'à la fin les mains de la jeune fille ont des mouvements caressants et tendres sur les bras et le corps du garçon, ce qui éveille l'affection et suscite à chaque geste de nouveaux désirs.

L'emploi du peigne pour chatouiller l'épiderme a un effet similaire. Garçons et filles Muria sont sensibles au chatouillement qu'on a décrit comme « le mode le plus intellectuel du sens du toucher et en rapport très étroit avec la sphère sexuelle ». Quand la motiari coiffe les cheveux de son chelik, et qu'avec son peigne elle lui chatouille et excite doucement le dos et les bras, il répond en lui caressant la poitrine, en lui passant la main sur les jambes (qui, habituellement lui encerclent le corps : quand elle masse, la jeune fille étreint souvent la taille du garçon entre ses genoux), ou en la chatouillant hardiment. Certains procédés de massage sont particulièrement excitants. La fille est debout au-dessus du garçon, se penche sur lui, et le frotte de haut en bas, passant ses mains sur l'abdomen jusqu'à la région spécifiquement érogène qui est sou-

22. Havelock Ellis, *Analysis of Sexual Impulse*, p. 53.
23. Havelock Ellis, *Sexual Selection*, p. 6.

mise de ce fait à un stimulus puissant; parfois elle masse les jambes, poussant ses mains droit jusqu'à l'aine.

Il est curieux que dans ces conditions le baiser soit un moyen d'excitation sensorielle peu usité [24]. Il n'est pas inconnu, loin de là, mais il en va avec lui comme de la mode; un ghotul le découvre, comme à More Berma, et alors tout le monde embrasse. Mais même en ce cas, semble-t-il, le baiser ne se fait pas sur les lèvres, et la langue ne joue aucun rôle. Le baiser, pour les Muria, est une forme de massage fortement concentrée, lèvres sur la peau. Les garçons embrassent le visage et les seins. Je n'ai jamais entendu parler de la pratique de la *fellatio*, mais il est possible qu'elle existe : sa description ne choque personne.

Après le toucher l'odorat est un stimulant puissant. Délicieuse, disent les chelik, est la fraîcheur de la forêt, et de la colline à découvert, mais plus délicieuse encore est l'odeur de la respiration, de l'huile, de la terre mouillée, d'un soupçon d'urine, le tout mêlé à cette odeur amère et douce de la fumée d'un feu de bois que l'on regarde comme l'arôme particulier du ghotul [25]. L'odeur du ghotul est inoubliable; elle n'est pas déplaisante même aux narines d'un étranger. Des garçons m'ont dit qu'elle était pour eux un puissant stimulant sexuel. « L'odeur de la fumée du bois dans les cheveux d'une fille, qu'elle est excitante! » s'exclamait un chelik de Markabera. De même l'odeur d'étable qui s'attache à un garçon ou à une fille, odeur de santé et de propreté aux agréables associations. Les garçons de Temrugaon aiment le parfum des soucis que les motiari se mettent dans les cheveux, et ils déclarent que c'est leur fleur préférée.

Aucun parfum artificiel n'est en usage, ce qui implique que garçons et filles doivent veiller avec le plus grand soin à leur

24. C'est un lieu commun de l'ethnologie que les peuples primitifs n'embrassent pas. Je me suis toujours demandé comment les enquêteurs pouvaient être tellement sûrs de cela. Le terme ordinaire en Gondi est *buriyana*, embrasser. Trench dit que le mot, tel qu'on l'emploie en Betul : *burrana*, signifie embrasser en parlant de l'homme, et flairer du nez en parlant du chien. Ward donne le terme Gondi *nakilta* pour embrasser, terme usité dans le district de Mandla (*nâkâna* veut dire lécher). J'ai aussi noté chez les Muria l'emploi du mot *lorandu*, que l'on dit signifier baiser, mais je doute qu'il ait ce sens.

25. Les *dhumkuria* Uraon ont une odeur tout à fait différente, où domine de beaucoup la senteur de l'urine. Les Maria à corne de bison ont aussi une odeur forte, plutôt attirante, qui n'est pas différente de celle des Savara, mais diffère tout à fait de celle des Muria.

propreté corporelle. Une odeur vaginale déplaisante inhibe particulièrement, dit-on, le désir. Il existe un dicton sur la propreté : *muh sundri gând gandri* — si beau soit son visage, si une jeune fille a le corps sale, elle ne sera pas admirée.

Mais, dit Havelock Ellis, « la méthode la plus habituelle pour atteindre la tumescence, méthode que l'on rencontre dans une très grande variété d'espèces animales, depuis les insectes et les oiseaux jusqu'à l'homme, c'est une certaine forme de danse [26]... Partout, le but instinctif du mâle, qui est très rarement passif dans le processus de la cour, est d'assurer par un déploiement de son activité, par son énergie, son adresse ou sa beauté, sa propre passion en même temps que la passion de la femelle. Dans la nature entière, la conjonction sexuelle a lieu seulement après une grande dépense d'énergie [27] ». C'est ainsi que la soirée au ghotul commence habituellement par des danses pleines de vigueur, et par des jeux, dont un bon nombre provoque franchement une émotion sexuelle, La splendide parade de la danse Mandri, les familiarités de l'Hulki. les effets suggestifs de certains jeux ont une valeur inestimable dans la préparation à la tumescence. Un proverbe dit : *Rela Rela bonde pela* — « Si vous commencez par chanter Rela vous finirez par satisfaire un désir. » On doit remarquer que ce ne sont pas seulement les chelik qui, par l'énergie de leurs exhibitions, excitent les motiari; les jeux et les danses des jeunes filles sont également de puissants stimulants. Dans l'un de ces jeux, les filles, courbées en avant, tiennent chacune à la main un bâton qui représente un pénis, et elles dansent avec des mouvements saccadés des fesses qui simulent de fort près l'acte sexuel. Tout en dansant elles chantent :

Petits petits poils de crevette,
Très longue épine,
Où est-il parti
Le Radjah de Nandpurihar?

26. Havelock Ellis, *Analysis of the Sexual Impulse*, p. 53.
27. Havelock Ellis, *op. cit.*, p. 52. La danse sexuelle chez les primates anthropoïdes « consiste en un dandinement crâneur en station debout tout à fait différent du mode habituel de locomotion. Sa fonction sans aucun doute est d'intimider la femelle et de la préparer à la soumission sexuelle au mâle dominateur ». Clifford Allen, *The Sexual Perversions and Abnormalities* (Oxford, 1940), p. 27. Voir aussi H. Bingham, *The Sex Development in Apes* (Baltimore), 1928.

Les « petits poils de crevette » sont les poils du pubis, et la longue épine est le pénis du chelik. Dans la danse Jhoria Endanna, les filles chantent aussi des chansons sur les rapports sexuels.

V

Nous avons déjà entrevu, dans un chapitre antérieur, les occasions sexuelles offertes à dessein par le ghotul, et aussi les limitations que ce dernier impose au processus normal de la sélection sexuelle. Dans ces conditions les chelik et les motiari peuvent-ils vraiment « tomber amoureux »? Qu'advient-il de la tendre dévotion, des tensions et des désespoirs de la passion, de l'idéalisation de l'objet adoré, qui forment encore, pour la majorité des Européens, l'essentiel de toute relation correcte entre les sexes? Ou bien est-ce que la vie du ghotul, comme le dit Dalton à propos du dortoir des Uraon, « émousse tristement tous les sentiments innés de délicatesse »?

Il se peut que les Muria, avec la tendresse diffuse de leur affection collective, avec leur point de vue simple et naturel sur l'acte sexuel, avec leur attitude rationnelle et réaliste vis-à-vis les uns des autres, aient obtenu un meilleur résultat que les extases sentimentales de l'amoureux de roman « qui soupire comme une fournaise » pour un impossible idéal. Nombreux sont les chelik et les motiari qui semblent traverser leur période de ghotul sans connaître une grande histoire d'amour passionné, heureux et satisfaits de la tradition amoureuse du ghotul. D'autres, au cours de leurs sept ou huit années de ghotul, font l'expérience d'une ou deux aventures éclatantes et excitantes qui ne peuvent durer que quelques mois et qui interrompent mais illuminent le cours général de leurs amours moins profondes. D'autres encore, d'un tempérament différent, tombent toujours amoureux, et par suite convoitent les « femmes » des autres chelik, et s'arrangent pour rencontrer les jeunes filles au dehors, dans la forêt, ou bien vont leur faire une visite pendant que les autres dorment. « L'amour nous fait souvent enfreindre les règles », disait un chelik de Kuntpadar.

Car, sur la mer calme d'une affection sans contrainte et sans frustration, soufflent soudain des orages et des tempêtes. Une fille

nouvelle vient au village; un garçon s'éveille soudain au charme d'une motiari qu'il connaît depuis des années; un chelik fait figure de héros populaire et attire à lui tous les cœurs; de petites filles et de petits garçons grandissent ensemble et, à leur formation, découvrent de nouvelles possibilités. Chelik et motiari sont alors troublés, ravagés, brisés, exactement comme un autre : ils tombent amoureux. « Le meilleur amour, c'est le premier : c'est l'œuvre d'un fou. Le reste est le résultat d'un arrangement. » Comment s'y prennent les garçons pour satisfaire leur passion? Et, même quand elle est loin d'être intense, comment approchent-ils la nouvelle fille qu'ils désirent conquérir? Comment aussi persuadent-ils la fille, avec laquelle ils couchent régulièrement, de leur permettre de consommer l'acte sexuel car, rappelons-le, dans la plupart des ghotul, si une fille est obligée de coucher avec un chelik, elle n'est pas pour autant obligée d'avoir des rapports avec lui, à moins qu'elle ne le désire.

« Quand l'amour commence, disait un chelik de Bandopal, « on rit, on sourit, et l'on danse ensemble. Puis nous nous arrangeons pour nous rencontrer dans les champs ou la forêt, peut-être au bord d'une rivière. Le garçon donne à la fille un peigne sculpté. Elle dérobe un peu d'argent à ses parents et achète des perles pour lui faire un collier. Quand il fait nuit elle le lui donne. Il le porte la nuit, mais le jour il le tient soigneusement caché. »

Dans les premières avances, encore vagues, de l'aimé, les cadeaux jouent un rôle important. Le chelik fabrique des épingles à cheveux, des blocs de bois pour les cheveux de la nuque, de jolis petits peignes, et de petites blagues à tabac. La motiari, en retour, fait des colliers de perles, des bandeaux de tête, des pendants d'oreille, et même des nattes. Les miroirs sont de part et d'autre un cadeau populaire. On considère que le don d'un peigne est le signe d'intentions vraiment sérieuses. Dans certains ghotul on ne peut pas le donner de la main à la main, mais il doit passer par les mains du Kotwar, si bien que celui-ci peut tenir un contrôle des romans d'amour du ghotul. Il est des filles qui accumulent un grand nombre de ces ornements; cela ne veut pas nécessairement dire qu'elles ont beaucoup d'amoureux, mais plutôt que ceux-ci leur sont dévoués. Le Likhen de Kanhargaon fit douze peignes pour sa bien-aimée Surtao; elle les enlevait pour danser, et lui en confiait la garde.

Nombre de ces cadeaux favorisent une requête du chelik, non

seulement par le plaisir qu'il fait à la jeune fille, mais par une sollicitation plus directe. Les garçons, en effet, sculptent de petits symboles du vagin, ou d'un pénis en érection; ils dessinent des seins, sans oublier les tubercules qui entourent l'aréole. Ces dessins ou ces gravures, ils les font sur les peignes ou les blagues à tabac, sur les parois ou les piliers du ghotul, et sur les troncs des arbres dans la forêt. Ils gravent parfois des seins sur les oreillers de bois dont ils se servent la nuit. Ces symboles, disent-ils, facilitent souvent l'ouverture d'une conversation.

Quand les jeunes filles tombent amoureuses de garçons, elles montrent leur affection en travaillant pour eux. Elles emportent leurs vêtements sales à la rivière pour les laver. Elles coiffent leurs cheveux avec un soin particulier. Elles portent leurs tambours. Pour eux, elles emportent en secret de chez elles des cadeaux d'alcool ou de tabac. Elles vont cueillir dans la jungle un petit présent de fruits. De telles attentions gagnent rapidement le cœur du chelik.

On a rarement à éprouver, je crois, les angoisses et les chagrins de l'amour déçu. Même quand le désir est fort, il est tempéré par le grand nombre des occasions sexuelles. « Est-ce que les tigres manquent dans la jungle? » Quand une fille a de l'attrait pour un garçon que, pour une raison quelconque, elle n'arrive pas à conquérir, elle se dit assez philosophiquement : « A quoi sert le riz dans la huche d'un autre? » et elle trouve un autre amoureux. Un garçon dit : « Si ce n'est aujourd'hui, c'est demain que je labourerai le champ. »

VI

Telles sont les lointaines approches de ce que les Muria regardent comme ce qu'il y a de plus important dans les relations humaines : le rapport sexuel. Nous allons maintenant envisager l'approche plus immédiate de cette expression critique et définie de l'amour sans laquelle il ne peut y avoir de véritable amitié.

Les motiari sont souvent timides et indécises; elles craignent la grossesse; parfois ce garçon en particulier ne les intéresse pas précisément; et elles sont fort au courant du pouvoir de séduction de la pudeur. Nous n'avons aucune preuve qui puisse faire supposer que le rapport sexuel s'accomplit sans difficultés au ghotul.

Ce n'est pas un lieu où les filles sont « faciles »; un chelik n'a pas de travail plus pénible que leur conquête.

Un chelik ne doit pas se précipiter sur une jeune fille : c'est une tradition très importante du ghotul. On considère comme inconvenant d'avoir des rapports avec une motiari la première fois que l'on couche avec elle — bien qu'il ne soit pas douteux qu'il y ait des contrevenants à ce code exigeant. Un garçon doit s'approcher d'une jeune fille avec sollicitude et avec respect; il doit s'assurer qu'elle est, vis-à-vis de lui, dans l'état émotionnel convenable : c'est un péché d'avoir des rapports avant que la jeune fille ne soit « prête ». Combien de peuples civilisés règlent leur vie avec autant de sagesse?

Un chelik d'Atargon aimait une fille depuis des mois, mais elle le repoussait toujours. Il l'amena au bazar Dhawadai, et il lui demanda en route d'être bonne pour lui. Elle refusa encore, craignant qu'il ne la rendît enceinte. A la fin il lui donna deux bouteilles d'alcool, mais même alors elle ne lui céda seulement que lorsqu'il eut juré de prendre toutes ses responsabilités en cas de naissance d'un enfant. Un ancien Chalki de Telanga subit la même épreuve. Il aimait la jeune fille avec laquelle il couchait, mais elle ne voulait jamais lui céder. Lui aussi l'amena au bazar, et la traita avec de l'alcool et du riz desséché. Elle lui dit : « Votre cœur et le mien ne font qu'un; je vous donnerai sûrement tout ce que vous désirez. Mais si je deviens enceinte maintenant, j'aurai à supporter un fardeau qui représente la charge de deux bœufs et non d'un seul. Si vous me promettez de partager cette charge, vous pouvez faire ce que vous voulez. » Le Chalki promit; elle se donna à lui; elle conçut dans l'intervalle d'un an, et le garçon tint sa parole et l'épousa.

Je veux citer maintenant, à propos de l'approche immédiate du rapport sexuel, quelques documents qui auront beaucoup plus de valeur que des généralités. Chaque document est la description du premier contact d'un garçon avec une fille donnée. Voici ce que dit un chelik de Munjmeta.

Si un paysan quitte son village et s'en va dans un autre, ses fils et ses filles entrent dans le nouveau ghotul. Si le nouveau chelik peut trouver une fille qui n'a pas de partenaire (il s'agit d'un ghotul où garçons et filles sont « mariés »), il se couche avec elle, la prend dans ses bras, mais ne fait rien de plus. Le jour suivant, il lui touche les seins, et ce jour et les suivants, il s'amuse avec elle, la

chatouille, la caresse, la mignote jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle n'en fait pas cas. Elle peut encore le retenir de faire quoi que ce soit pendant un jour ou deux. Puis, au bout d'un certain temps, il l'excite fortement; quand tout le monde est endormi il lui touche les genoux, il les pousse un peu. Si elle ne se récrie pas, il les écarte, défait son vêtement pubien, et la prend.

Un autre récit a été recueilli à Kapsi, beau village à l'ombre des monts Abujhmar.

Nous n'essayons jamais d'avoir une fille le premier jour où nous couchons avec elle. Nous jouons d'abord avec elle, et c'est seulement quand elle est prête et excitée que nous allons à elle. Voici comment cela se passe. Après avoir couché plusieurs jours ensemble, le chelik dit à sa motiari : « Voici bien longtemps que nous couchons ensemble; ne voulez-vous pas me laisser manger de votre tabac? « La motiari réplique : « Mais je n'ai pas du tout de tabac; comment puis-je vous donner ce que je ne me suis pas procuré? » Il dit : « Oh si, vous en avez, seulement vous le cachez quelque part. » Elle dit alors : « Je ne l'ai jamais fait; je ne sais pas que faire. » Si elle persiste dans son refus, il se met en colère et dit : « Pendant de nombreux jours vous avez dormi sur ma natte; vous vous êtes réchauffée avec ma couverture; je vous ai donné des peignes et des bagues, et tout le monde sait que je vous aime. Mais à partir de ce soir ne couchez plus avec moi. Ma vie est brisée. Pourtant, pendant de nombreux jours, ma vie était en vous. » Il lui tourne alors le dos et la pousse hors de sa natte. Quand on en arrive là, la motiari devient vite triste, et d'un élan elle l'entoure de ses bras : « Pourquoi êtes-vous fâché? Nous sommes toujours ensemble; nous nous retrouverons demain. » Plus tard quant tout le monde dort, elle défait ses vêtements et le laisse agir à sa guise.

Exactement comme elle réglemente le côté sexuel et organise le couchage dans le type moderne de ghotul, de même, dans les deux types, la motiari prend l'initiative du moment du rapport sexuel. Maints témoignages du moins nous le laissent à penser. « Quand une jeune fille va pour la première fois au ghotul », disait une motiari de Binjhli, « on l'envoie vers un chelik. Elle s'assoit à ses côtés, sur sa natte, et dit : Ne voulez-vous pas me donner une place pour camper? Le chelik répond : Allongez-vous et dormez. La jeune fille est toujours effrayée la première fois, mais elle ne doit pas faire d'embarras, même si cela la choque, car tout le

monde l'entendrait et rirait. Un garçon ne doit jamais demander à une fille de coucher avec lui. C'est nous qui faisons les arrangements. « D'abord, m'a-t-on dit, c'est le garçon qui a honte. Mais le premier long regard appuyé de la motiari l'encourage, et c'est lui qui prend ensuite l'initiative. »

Je tiens à donner, pour terminer, un dialogue charmant recueilli à Phauda par Shamrao Hivale; il nous montre la manière dont se parlent un chelik et une motiari amoureux. Le chelik dit :

« Toute la journée vous avez été dans mes yeux. Vous étiez allée à ce village; je ne cessais de regarder dans sa direction, et je me disais à moi-même : elle est là.

— Oui, j'étais partie, « répond la motiari », mais j'avais l'impression que vous étiez juste derrière moi. Je pouvais voir votre ombre près de moi tout le temps.

— Tout le long de la journée j'ai eu l'impression que vous étiez réellement en train de me parler.

— Je me disais à moi-même : Maintenant le soleil est droit au-dessus de nos têtes; il doit être de retour de la jungle avec son bois; peut-être se repose-t-il, peut-être est-il en train de boire son *jawa*.

— Il me semblait que j'allais vous emmener bien loin, pour vous parler à vous seule, et que je n'entendrais plus jamais la voix d'aucune autre personne.

— Je ne veux jamais plus entendre la voix d'un autre.

— Savez-vous ce que j'ai fait cet après-midi, quand vous êtes venue à la maison, puis ressortie pour aller à la pêche? Je labourais, mais je sentais que je devais vous regarder, aussi j'ai laissé là ma charrue, et me suis caché sous un buisson au bord de la rivière. Là je pouvais vous voir en train de pêcher, et je me sentais très heureux. Au bout de quelque temps je suis retourné à ma charrue. »

(A suivre.) Verrier Elwin.

(Traduit par le Dr Alfred Bigot.)

Une adaptation française de The Muria and their ghotul *paraîtra chez Gallimard.*

ı Pouillon.

LENDEMAIN D'ÉLECTIONS

.es élections marquent à la fois une profonde modification la situation politique et une remarquable stabilité du ps électoral. Il n'y a là nulle contradiction, car modifica-1 et stabilité ne se situent pas au même niveau : l'orien-on des électeurs n'a guère changé, mais sa traduction lementaire n'est plus la même, du fait que cette fois les ›arentements ont joué très peu souvent et n'ont d'ailleurs été conclus entre les mêmes parlementaires qu'en 1951. cette époque les apparentements avaient été fructueux ce qu'ils étaient contre nature [1], parce qu'ils ne corres-ıdaient pas à une majorité réelle, destinée à survivre aux ctions. Ils allaient en effet des socialistes aux modérés et ont d'autant plus profité à ces derniers que les gaullistes ıt vite entrés dans le « système ». A elle seule par consé-ent leur rupture aurait suffi à déplacer vers la gauche le ıtre de gravité de l'Assemblée sans qu'il soit besoin d'un elconque déplacement de suffrages. Il convient en effet de rappeler qu'en 1951 déjà les partis traditionnellement ısidérés comme de gauche (PC, S.F.I.O.. radicaux) avaient ueilli la majorité des voix 52.5 %), mais que, majoritaire ıs le pays, cette gauche était minoritaire au Palais-Bour-ı (301 sièges contre 324 à l'ensemble M.R.P., modérés et ıllistes). Depuis lors, cette gauche théorique a vu passer pourcentage de ses voix de 52,5 à 55 % environ [2]. Ce n est dû au fait que l'augmentation du nombre des cteurs, dont tous, sauf l'ancien R.P.F., ont plus ou moins

. La désunion de la majorité électorale l'a vite montré, n'en déplaise à x qui jugent périmées les notions de droite et de gauche.
. Pour être plus précis, il faudrait pouvoir apprécier à coup sûr les dances de tous les députés radicaux.

bénéficié, a surtout profité aux partis qui la composent. Il n'est pas considérable, bien qu'appréciable dans un pays où les lignes de démarcation ne se déplacent pas aisément. Mais il n'aurait pas été décisif sans la dislocation de l'ancienne majorité et si dans l'ensemble le corps électoral n'avait conservé la même structure. C'est donc la stabilité de l'électorat qui, dans des conditions politiques nouvelles, a provoqué un véritable reclassement, dont le glissement à gauche a été la garantie et la confirmation plus que la cause. Autrement dit, le changement intervenu consiste pour l'essentiel en une moindre déformation de la répartition des voix par l'attribution des sièges.

Il suffit pour s'en rendre compte de noter qu'en gardant le même pourcentage de suffrages qu'en 1951 (25,6 %) le parti communiste, qui alors avait été victime des apparentements, gagne une cinquantaine de sièges, pendant que le parti socialiste maintient et même améliore légèrement son pourcentage (de 14,8 à 15 %) mais ne peut conserver tous les sièges que lui avaient apportés les apparentements. De même, si, des partis classiques, le parti radical est celui qui progresse le plus en nombre de voix, il ne réussit qu'à maintenir à peu près son effectif d'élus. En sens inverse, l'échec des modérés n'est pas dû à une perte de voix — ils en gagnent 700.000 et passent de 12.3 % à 14,1 % aujourd'hui —, il est de n'avoir pu traduire en suffrages les gains de sièges qu'ils avaient réalisés en 1952, à la suite de la dissidence gaulliste, par une opération purement parlementaire, dont ils s'étaient flattés un peu vite de faire une opération électorale. Quant au recul du M.R.P., il vient de n'avoir pas progressé alors qu'augmentait le nombre des votants, si bien que la défaite de la droite est de devenir ce qu'elle aurait du être dès 1951 si les apparentements n'avaient pas joué, c'est-à-dire une minorité d'élus. Reste, il est vrai, le poujadisme dont l'apparition est en général considérée comme le fait nouveau de cette consultation. Bien que ce mouvement ait selon les régions mordu un peu sur tous les partis, y compris — surtout dans les campagnes au sud de la Loire — les partis communiste et socialiste, il a bénéficié essentiellement de l'effondrement du R.P.F. et tient, dans un style un peu différent, un rôle analogue. Il ne faut pas oublier en effet le visage du premier

R.P.F. pour ne se souvenir que du ridicule et de l'incohérence de ses derniers représentants. Le poujadisme n'est une nouveauté ni par sa clientèle, ni par ses thèmes de propagande, il ne bouleverse pas la scène électorale. Il représente d'ailleurs moins de suffrages que n'en comptaient les gaullistes. S'il inquiète à bon droit, c'est, tout comme le R.P.F. de 1951, par ses virtualités, par les possibilités que son succès lui ouvre, non par sa représentativité. Qu'il y ait des fascistes en France, la chose n'est pas nouvelle et leur regroupement n'a pas de quoi stupéfier. La seule question est de savoir quel jeu on leur permettra de mener. Ce que deviendra ce mouvement dépend donc moins de sa force électorale que des rapports qui s'établiront entre les partis dans les prochains mois, de la nature et de l'action de la future majorité. C'est là une question de politique, non de représentation électorale.

Dans ce glissement ou ce retour à gauche, le rôle du « Front républicain » est incontestable : ce sont ses gains qui accroissent le pourcentage global de la gauche, et, s'il est vrai que la récupération par les communistes des sièges volés en 1951 joue un rôle capital sur le plan parlementaire, il faut ajouter que cette récupération n'était possible qu'à partir du moment où socialistes et radicaux avaient refusé de recommencer l'opération d'il y a cinq ans. Toutefois — et le sophisme de ses dirigeants est de l'oublier — la « victoire » du Front républicain, considéré isolément, n'est pas pour autant celle de la gauche. Est-elle même encore, dans cette perspective restreinte, une victoire ? Certes, c'est le Front républicain qui, en valeur absolue, a gagné le plus de suffrages. Mais la considération des valeurs absolues est trompeuse en raison de l'augmentation du nombre des électeurs. Dire que le Front républicain a gagné plus d'un million de voix a une portée surtout négative. Les 450.000 voix socialistes supplémentaires permettent simplement à la S.F.I.O. de se maintenir et, s'il est agréable pour un parti d'arrêter un déclin continu depuis dix ans, il n'y a pas lieu cependant de crier au triomphe. Le gain radical est plus appréciable, car il se traduit non seulement en voix, mais aussi en pourcentage. Mais au total les deux partis ne renforcent pas leur effectif d'élus. Leur seul vrai succès est un succès de cohé-

sion. Ils ont prouvé qu'ils avaient moins besoin des apparentement que les modérés et les M.R.P. qui, réduits à eux-mêmes, n'ont pu empêcher le mouvement Poujade de rafler la majeure partie des voix gaullistes. Autrement dit, la réussite du Front républicain est d'exister et de pouvoir durer. La preuve en est que ses adversaires tentent déjà de le diluer dans une « union nationale ». Mais si l'on considère le rapport des forces entre lui et le groupe modérés-M.R.P.-R.G.R., il faut plutôt parler de match nul que de victoire : aucune des deux formations ne dispose contre l'autre d'un avantage incontestable, surtout si l'on tient compte de la constance politique toute relative de bon nombre de radicaux ralliés à Mendès-France pour les besoins de leur réélection.

Sans doute le caractère négatif de cette conclusion tient-il à un artifice : au lieu de considérer la situation politique dans son ensemble, on a mis de côté l'extrême gauche et l'extrême droite. Mais qui a pratiqué en premier cette mise entre parenthèses, sinon ceux qui ont voulu réduire le succès de la gauche au succès du seul Front républicain ? En fait, si l'on examine sans restriction les résultats des élections, il y a bien une victoire positive du Front républicain, sans lequel en effet on ne voit guère comment un gouvernement pourrait être constitué, mais elle n'est plus tant d'exister par lui-même — ce qui n'est pas négligeable mais reste secondaire — que de supposer une victoire préalable de toute la gauche, dans laquelle il faut compter les communistes. Ce n'est qu'au sein de toute la gauche que les gains du Front républicain sont des gains de gauche et même, plus simplement encore, sont des gains réels et non le progrès relatif et sans grande portée d'une formation quelconque. Si on ne peut gouverner demain sans les socialistes ou sans les mendésistes, s'ils sont les arbitres de la situation, c'est parce que le parti communiste a retrouvé tous ses sièges et qu'il est devenu impossible de tenir ses voix pour nulles comme par le passé, à moins précisément d'accepter cette union nationale qui serait la revanche de la droite. Non seulement celle-ci le sait bien, mais Mendès-France et Guy Mollet aussi, ou alors ils ne savent pas ce qu'ils disent. Leur position d'arbitres, ils la doivent au fait qu'ils peuvent bénéficier des voix communistes alors que Pinay ne le peut pas. Autrement dit,

la victoire de la gauche réside dans la possibilité du Front populaire, et c'est celui-ci qui, même au seul titre de simple éventualité, fait toute la force actuelle du Front républicain. Ses dirigeants peuvent s'y refuser tant qu'ils veulent, ils peuvent proclamer qu'ils ne s'engageront jamais dans cette voie, bien plus ils peuvent être parfaitement sincères et tenir effectivement parole, ils ne peuvent pourtant rien changer à ce fait : le Front populaire est devenu une possibilité objective. Cela ne signifie pas que le Front populaire se fera nécessairement, cela veut dire simplement que c'est à cette source que, bon gré mal gré, ils s'abreuvent. Ils ne peuvent la tarir qu'en cédant au chantage de l'Union nationale. C'est parce qu'ils s'y refusent — mais s'y refuseront-ils toujours ? — qu'ils sont logiquement conduits à l'idée d'un « gouvernement de minorité ». Dans cette idée s'expriment à la fois la peur du Front populaire et le désir, somme toute réaliste, d'utiliser cette crainte : double confirmation de notre analyse.

Cette solution est la plus rationnelle à partir du moment où le regroupement de la gauche est refusé. Elle est également la meilleure dans la mesure où elle préserve les chances d'un tel regroupement. Toutefois cette mesure n'est pas facile à définir pratiquement et c'est pourtant elle qui permettra de juger l'action d'un gouvernement de minorité. Il ne suffit pas en effet de dire qu'on va former un tel gouvernement, indépendant de toute majorité précise mais n'en rejetant aucune à priori. Il faut encore présenter un programme qui ne démente pas cette affirmation et qui ne repousse pas d'emblée les communistes dans l'opposition, sans quoi le gouvernement du Front républicain, prisonnier d'une majorité de centre-droit, ne serait plus que le paravent de cette union nationale qu'il prétend rejeter. Sans doute les communistes devront-ils y mettre du leur, mais ce n'est pas parce que les responsabilités d'un échec pourraient être partagées que le Front républicain doit d'avance prendre allégrement les siennes ! Autrement dit, il ne sera pas si aisé à un gouvernement de minorité d'être autre chose qu'un faux-semblant.

D'autre part il ne faut pas non plus s'illusionner sur ses chances de durée. Un tel gouvernement sera obligé de donner des gages à la droite, précisément parce qu'il refusera de s'appuyer uniquement sur une majorité Front populaire.

Et surtout il risque de tirer pour elle les marrons du feu. La droite en effet sera tentée de laisser au Front républicain le soin de régler au moins provisoirement les problèmes qu'elle se sait incapable de résoudre, notamment celui de l'Algérie. Mais ensuite elle cherchera probablement à le renverser avec le concours des poujadistes ou sur une question à propos de laquelle il sera difficile aux communistes de le soutenir. Pour durer, le gouvernement de Front républicain n'aura alors que deux moyens : ou ne rien faire qui puisse mécontenter la droite, mais ce sera quand même se mettre à sa merci et préparer le retour au pouvoir de l'ancienne majorité de centre-droit, ou au contraire s'appuyer délibérément sur la gauche seule et sans restriction. Autrement dit, le problème du Front populaire ne pourra être constamment esquivé, il faudra assez vite le poser et le résoudre franchement dans un sens ou dans l'autre. Le compromis — car ne c'est rien d'autre qu'un compromis, sous ses dehors ambitieux — qu'exprime l'idée de gouvernement de minorité et qui consiste à profiter d'une situation ambiguë, à user d'une force tout en faisant mine d'ignorer son origine réelle, ne pourra durer longtemps.

Si c'est rêver que réclamer aujourd'hui le Front populaire, si, comme l'écrit *Le Monde*, une telle majorité n'est « ni mûre ni souhaitable », si de toute manière elle doit rester « théorique » parce que les dirigeants socialistes et la plupart des radicaux n'en veulent pas, alors il vaudrait mieux dire tout de suite qu'à tout prendre on préfère encore l'alliance avec la droite au regroupement de la gauche. Cette peur du Front populaire est irraisonnée, mais elle est réelle, non seulement chez les députés socialistes et radicaux mais aussi chez leurs électeurs. Il ne faut pas en effet être trop optimiste et prétendre qu'en refusant l'alliance avec le P.C. les dirigeants trahissent la volonté des électeurs qui, en votant à gauche, auraient manifesté leur préférence pour le Front populaire. Il se peut au contraire que beaucoup aient voté socialiste ou radical pécisément parce qu'ils savaient que ces partis étaient opposés à cette solution. Le paradoxe est que, ce faisant, ils en ont cependant rapproché l'éventualité. La première tâche est donc de dissiper cette peur et de réfuter les sophismes qu'elle inspire.

Les journaux du Front républicain mettent volontiers dans

le même sac communistes et poujadistes. Ils tirent argument du fait que les uns et les autres se seraient jusqu'ici ménagés, et ils en concluent que seul le Front républicain est capable de lutter contre le danger fasciste, représenté par l'U.D.C.A. Il n'y a alors qu'un pas à faire pour accepter l'union nationale avec M.R.P. et modérés sous le prétexte de « défendre le régime ». Que ces journalistes se refusent aujourd'hui à le franchir est à leur honneur, mais n'en montre pas moins la légèreté de leur argumentation. Dans la mesure en effet où le Front républicain sera conduit, par refus du Front populaire, à accepter le concours de la droite, il se mettra à la merci de celle-ci et, par une sorte de réaction en chaîne, à la merci du poujadisme. Lorsque, ouvertement ou non, on en sera revenu à une majorité de concentration, l'aile droite de cette majorité disposera d'une solution de rechange : il lui suffira de faire appel à l'extrême droite et celle-ci deviendra l'arbitre de la situation. *L'Express* crie le plus fort au fascisme de Poujade, mais pour y parer, il préconise une politique de Gribouille. En réalité si Poujade est un fasciste, il n'y a qu'un moyen de le mettre hors d'état de nuire et de le contraindre à un combat pour lui prématuré, c'est le Front populaire. Il se peut que le parti communiste méconnaisse le danger et risque de commettre à nouveau les erreurs de la période préhitlérienne, mais en ce cas qu'attendent ceux qui veulent les éviter pour prendre l'initiative d'une alliance de toute la gauche sur la base d'une lutte contre le mouvement Poujade ?

Mais on invoque surtout contre le Front populaire les « leçons de l'histoire ». Il est en effet facile de tirer argument des échecs anciens pour passer leurs causes sous silence. On feint de croire que le Front populaire n'est qu'une façon de « rouler » la gauche non communiste pour permettre au P.C. d'accéder au pouvoir. Fut-il donc sur le point de s'en emparer après 1936, et lorsque au lendemain de la Libération il essaya, par le moyen du tripartisme, d'amener la S.F.I.O. à l'unité d'action, a-t-il sournoisement et plus que ses partenaires manqué aux termes des accords passés ? En réalité, l'échec de 1936, plus qu'à la méchanceté communiste, est dû à l'abandon des républicains espagnols par le gouvernement Blum, et il ne faut pas oublier qu'en 1947 les socia-

listes ont accepté la guerre d'Indochine. Quant au « coup de Prague », sa cause profonde est le partage de l'Europe décidé à Yalta : la situation stratégique et non politique de la Tchécoslovaquie était alors seule en cause. Dans la France d'aujourd'hui où les perspectives révolutionnaires sont nulles dans l'immédiat, et où apparaît à l'évidence la stérilité des considérations exclusivement militaires, le Front populaire est seul capable de nous sortir de l'impasse où nous mènent par des voies opposées le conservatisme et la mimique impuissante de l'action révolutionnaire par un parti communiste isolé.

Il y a, dit-on, un danger dans le Front populaire : celui d'être imposé par les communistes à leurs conditions. Mais les communistes n'imposent rien et ne peuvent rien « imposer » : comment le feraient-ils ? Simplement, la situation a un sens, qu'ils traduisent en propositions. Si le Front populaire se fait un jour, c'est parce qu'il sera apparu à tous, communistes et socialistes, comme la seule réponse possible aux problèmes de l'heure. La droite le sait si bien que tous ses efforts tendent à empêcher cet événement qui s'inscrit *déjà* sur les travées de la Chambre. Quant à ses « conditions », elles seront aussi ce que les fera la gauche non-communiste. Que socialistes et mendéssistes acceptent le Front populaire alors qu'il peut encore être évité, et ils tiendront dans ce rassemblement la place qui leur revient. Qu'ils se dérobent jusqu'au bout et ne s'inclinent qu'à contre-cœur, lorsque toute autre solution sera devenue impossible, — et ce Front populaire apparaîtra évidemment comme une victoire communiste. Mais qui l'aura fait tel ?

Pour un rassemblement sans équivoque, les conditions sont aujourd'hui favorables. La droite le sait et s'en effraie. Pourra-t-elle longtemps encore compter sur cette curieuse lâcheté, qui se donne les apparences de la résolution, mais vient d'un manque profond de confiance en soi ?

Jean Pouillon.

Jean Balladur.

UN ARCHITECTE ROMANTIQUE : FRANK LLOYD WRIGHT

Un livre passionnant vient de paraître : l'autobiographie de Frank Lloyd Wright, un des pionniers de l'architecture moderne [1]. Voilà qui mérite l'attention. L'autobiographie d'un architecte ne relève-t-elle pas d'un choix contradictoire ? S'il est un art impersonnel entre tous, un art soumis à la rigueur des techniques, à l'objectivité du monde et des autres, n'est-ce pas l'architecture, cet art abstrait ? Il n'y a pas de commune mesure, semble-t-il, entre la subjectivité d'un architecte et l'objectivité de son œuvre. Or, Wright est un des premiers architectes modernes qui ait vécu son architecture; son autobiographie en témoigne. C'est ce qui fait de lui un cas particulier intéressant : premier architecte romantique, il dévoile des relations neuves entre la Nature et l'Architecture, entre l'Architecture et la Société.

Être un architecte romantique au début du XXe siècle c'est être un architecte révolutionnaire.

Il est en effet remarquable de noter que si la musique, la littérature et la peinture ont été bouleversées dès le début du XIXe siècle par les « valeurs » romantiques, l'architecture, mère de tous les arts, prolonge encore au début du XXe siècle un classicisme formel indiscuté. Cela tient essentiellement à ce que l'architecture est l'art collectif par excellence. Elle est « politique » au sens étymologique du mot. C'est un art *commandé*. Si le poète, le musicien, ou le peintre se passent, à la rigueur, de la commande d'autrui, l'architecte, lui, ne le peut pas. Un manuscrit, un tableau, une partition, sont réalisés par un seul individu non pas à l'état de projet, mais d'objets, définitifs et invariables. Sans doute une partition n'a-t-elle d'existence que jouée. Mais cette interpréta-

1. Frank Lloyd Wright. *Mon autobiographie* (Plon, éditeur).

tion fait partie intégrante de l'œuvre. L'intervention de l'auteur n'y est pas indispensable. L'œuvre architecturale, par contre, ne souffre pas l'interprétation. Elle ne peut exister à l'état de projet. Elle ne peut exister qu'à l'état d'objet. Et comme sa réalisation requiert un travail collectif, il s'ensuit que l'existence d'une architecture est surbordonnée à *une clientèle.* « Le Maître de l'Œuvre », dans la terminologie en usage dans cette profession, n'est pas l'architecte, mais le client. Et c'est parce que l'architecture est un jeu entre un individu et une société humaine, qu'elle est dans son fondement même anti-romantique. La révolte romantique se caractérise, en effet, moins par la découverte de la Nature, que par la valorisation mystique des « Unités » individuelles au détriment des règles agréées par la société d'une époque. La nature n'entre en jeu que secondairement. Si le romantique se complaît dans la nature, c'est parce que le monde naturel est « amoral ». Les grands romantiques Rousseau, Chateaubriand, chantent les bienfaits des « nourritures terrestres » parce qu'au sein de la Nature, ils perdent tout sentiment de culpabilité. La nature ne les juge pas. Ils prennent conscience de la licence morale de l'individu, licence qu'ils avaient aliénée dans le cadre de la société. Ainsi donc, si toute attitude romantique est liée à la valorisation mystique de la « Nature » et nous verrons que c'est également le cas de l'architecture de F.L. Wright, elle a pour origine la volonté d'imposer à autrui des valeurs individuelles.

Or, Wright, dès son enfance, manifeste clairement son « égotisme ». Il y est préparé par son milieu familial et l'éducation qu'il reçoit ; et sa personnalité se construit fortement au contact de la nature, par le moyen d'une famille de fermiers et de mystiques. Son grand-père maternel, prêcheur incorrigible, chassé du Pays de Galles pour incompatibilité d'humeur religieuse, a planté sa famille vers le milieu de l'ère victorienne, dans une vallée en friche proche de la rivière Wisconsin. Ce pionnier gallois, homme rude, barbu, droit et autoritaire, marque fortement les siens et notamment son petit-fils F.L. Wright. Il leur lisait la Bible d'une voix terrible proche des imprécations du prophète Isaïe, qu'il affectionnait tout particulièrement. Mais Wright note que tout gamin, quand son grand-père prêchait : « l'herbe sèche et la fleur se fane mais la parole de Dieu demeure éternellement », il prenait déjà le parti de la petite fleur des champs contre le cruel seigneur d'Isaïe. Il aime à se mêler aux herbes, à se perdre dans les bois, à contempler le jeu des

lumières et des ombres sur les collines qui entourent la ferme maternelle. Mais ses contacts avec la nature ne sont pas toujours situés au niveau de la délectation poétique. A contre-cœur, il est tenu de subir la règle de vie que le grand-père a imposée dans la ferme. Pendant ses vacances d'écolier, il prend part aux travaux des champs avec ses oncles. Levé à quatre heures du matin, il trait les vaches, fend du bois, laboure, ajoute la fatigue à la fatigue. Par la suite, il saura gré à ses oncles de l'avoir habitué à surmonter sa fatigue, à endurcir son corps et sa volonté. Mais sur le moment il manifeste son peu de goût pour les disciplines collectives, en s'enfuyant deux fois de la ferme. Rattrapé et contraint au travail journalier de l'exploitation, il apprendra peu à peu à goûter l'appropriation enivrante de soi et du monde que procure le travail de la terre. Cette initiation pastorale et patriarcale va le sensibiliser à la vie au grand air, sans autres contraintes que celles de sa propre fatigue, et lui rendre plus claire la part d'artifice qui régit la vie et les habitations urbaines. La Vallée, humanisée par son grand-père, ses oncles, sa mère même, joue un grand rôle dans la vie de Wright. Comme Antée, cette terre entretient sa vigueur. Et plus tard, c'est là qu'il viendra fonder son école : Taliensin.

D'autres circonstances consolident encore son individualité. Il adore sa mère, institutrice, sensible, cultivée, qui dès sa naissance le destine à l'architecture, sans qu'on en comprenne bien les raisons. Mais il craint son père. Ce dernier qui, après diverses pérégrinations s'est installé avec sa famille à Madison — petite ville située à soixante kilomètres de la vallée — est à la fois pasteur et musicien de talent. Mais ni les prêches, ni la musique ne lui rapportent guère. Et Wright ne connaît qu'un homme taciturne, excédé par la pauvreté et les difficultés matérielles. Wright rapporte un incident qui révèle quels rapports se jouent entre son père, sa mère et lui. « Il n'y avait plus guère d'accord entre père et mère... la rémunération du père était faible et baissait. La musique ne permettait guère de gagner sa vie, à Madison, les prédications, irrégulières, dans la ville et dans les villes voisines, encore moins. Et le père devenait irascible, tant pour cette raison qu'à cause des contre-courants du sentiment familial. Les Jones (sa famille maternelle) n'approuvaient guère les privations d'Anna (sa mère). Et lui, plein de fierté, il était froissé de leurs provisions. Son impuissance l'irritait. Le gamin était l'adoration de sa mère. Elle vivait

beaucoup en lui. Sans doute cela n'arrangeait-il pas les choses non plus. En raison de quelques désobéissances commises à cette époque, le père entreprit de corriger le jeune homme. Cela s'était produit dans l'écurie, et le jeune rebelle mit son père par terre et l'y maintint jusqu'à ce que le père promît de le laisser tranquille. Il était devenu trop grand pour ce genre de choses. « Père devrait s'en rendre compte », dit le gamin, rentrant dans la maison, pâle, honteux et brisé, pour conter l'incident à sa mère.

« Le jouvenceau était à peine connu comme le fils de son père. Tout s'était déroulé convenablement à la surface maintenant brisée. Le fils avait de la sympathie autant que de l'admiration pour son père talentueux. Il percevait quelque chose de cette lutte vaine des talents supérieurs contre les circonstances adverses, qui était le cas de son père, et il en était touché, mais il ne savait pas le lui montrer. Quelque chose — vous le voyez — n'avait jamais été établi, qui était nécessaire pour qu'ils fussent père et fils. Peut-être le père n'avait-il jamais aimé le fils, à aucun moment. Les souvenirs hantaient le jouvenceau, comme ils hantent l'homme... le fils de son père écoutant à la porte fermée du cabinet de travail, entendant déambuler le père, aller et venir, tout en récitant, en s'exerçant pour les lectures qu'il faisait parfois dans des églises, lisant évidemment le poème, livre en main, et répétant parfois certains passages. Cette fois, il entendait *Le Corbeau* de Poe... et le gamin s'éloignait sur la pointe des pieds, pour ne pas entendre davantage. Parfois, après que tout le monde était allé se coucher, il entendait cette répétition nocturne, et la déambulation — était-ce le refrain du poème? — emplissait de tristesse un tendre cœur de jouvenceau, jusqu'à ce qu'une tête s'enfouît dans l'oreiller pour ne plus l'entendre. »

A la veille de son entrée à l'université, le père et la mère de Wright se séparent. Pour aider sa mère et ses deux sœurs, laissées sans ressources, il arrête ses études, et gagne sa vie, dans le bureau d'un ingénieur civil, professeur à l'Université de Madison. Son individualisme y trouve son compte. D'abord Wright joue chez lui le rôle de père, il devient le chef de famille, le protecteur de sa mère; puis il ne suit à Madison que les cours techniques de l'Université. Il n'y existe pas d'École des Beaux Arts. Il échappe ainsi à tout enseignement dogmatique de l'architecture, à l'emprise doctrinale d'une École. Son originalité, longuement saisie au contact de la nature, reste intacte. Et quand, pour tenter sa chance,

il abandonne le domicile familial sans même passer son diplôme d'ingénieur de l'Université de Madison, rêve maternel, il débarque à Chicago, pauvre, vigoureux, ardent et préservé.

Frank Lloyd Wright s'installe donc à Chicago avec une personnalité de « réformateur », comme son grand-père cinquante ans plus tôt était arrivé aux U.S.A. Et voici comment, dans une discussion avec un de ses camarades, il expose son problème. « Mais *pour qui* allez-vous donc construire des maisons ? lui demande son ami. Si vous allez à l'encontre de leurs désirs et essayez de leur donner ce qui *vous* paraît *convenable*, à vous, et non ce dont ils croient avoir besoin ?

— Voilà précisément où doit intervenir un créateur sage, Cecil. Il ne me faut qu'un *homme sur dix mille* pour qui je travaillerais et même un homme sur cent mille me maintiendrait plus qu'occupé pendant toute ma vie, parce que cet homme-là aura autant besoin de moi que j'aurai besoin de lui. Il sera aux aguets pour me trouver... »

Il convient donc de trouver le « *juste* » qui sauvera les cent mille autres. Wright le trouvera, non sans peine, ni mécomptes. Aux U.S.A., puis au Japon, puis aux U.S.A. de nouveau. Dans un style lyrique, elliptique, parfois obscur, qui ressemble à celui d'Alain ou de Claudel, étrangement parce qu'il est peu probable que Wright ait jamais lu Alain, ni Claudel — il nous raconte sa vie. Sa façon d'exposer les faits laisse entière une part de liaisons mystérieuses entre les choses et les êtres. Ce qui frappe et ce qui exalte dans la lecture de ce livre, c'est de trouver un homme qui a « la foi ». Il croit qu'il apporte un message aux hommes, et que seule l'architecture peut incarner ce message.

Ce message, quel est-il ? Dans un livre antérieur à son autobiographie, *Broadacre City*, Wright a exposé sa conception de l'organisation matérielle de la cité. Cette organisation est basée sur la création d'une maison « intégrale » appelée Usonie, néologisme tiré de U.S.A., parce qu'elle lui paraît être le produit normal de la terre américaine, par opposition avec les habitations actuelles — où la petite « singe » la grande, où la grande « singe » le « style de Broadway » c'est-à-dire le côté superficiel de notre civilisation actuelle, symbolisé pour Wright par les stars de Hollywood, le rouge à lèvres, les talons hauts et les bas de soie, aversion naturelle de l'homme de la campagne pour les « artifices » de la grande ville. Cette « Usonie » serait « authentique ». Qu'est-ce à dire ?

Pour concrétiser la révolution que Wright apporte dans l'habitation, la meilleure méthode nous paraît être de comparer une de ses œuvres à une habitation classique.

Le premier caractère de l'habitation classique c'est d'être « représentative ». Elle renvoie à la hiérarchie d'une société. Elle vise à se situer au rang du personnage qui en est le propriétaire. Et même, si possible, à se hausser un peu au-dessus de sa condition. Pour ce faire, elle fait appel aux « signes » qui ont été adoptés, et par suite validés par les notables ou les « grands » d'une époque et transmis à leurs descendants. Il s'agit en l'occurrence des « ordres » classiques, tirés de l'antiquité et des ornements qui les accompagnent. La plus ou moins grande richesse de « l'ornementation » intérieure ou extérieure « classera » l'habitation et donc son propriétaire. L'habitation classique est « fardée », « poudrée », « pomponnée ». Ce qui compte, en elle, c'est « la peau ». Aussi les matériaux qui vont être utilisés pour réaliser cette peau sont ceux qui prennent le meilleur « fini », soit les marbres que l'on peut polir, les bois « précieux » parce que durs et polis, les bronzes, et enfin les peintures soigneusement « poncées » et vernies. Ainsi que nous l'avons montré dans un article antérieur, la signification profonde de cette recherche du matériau qui prend le « fini » se trouve dans la volonté d'abolir dans le « décor intérieur » d'une habitation, toute trace qui pourrait rappeler le « dehors », c'est-à-dire le monde, source de changements, de révolutions, d'imprévu.

Le décor classique vise à créer un monde intérieur « fini », donc stable, avec des matériaux naturels, qui par le poli, et le travail, parviennent à simuler un monde géométrique de droites, de rectangles, de fleurs et de fruits figés : en bref, un monde prévisible.

Le second caractère de la demeure classique, corollaire du premier, c'est de fragmenter l'espace initial constitué par le volume extérieur de l'habitation, en espaces secondaires, juxtaposés les uns aux autres comme de petites boîtes rangées côte à côte dans une grande. Chaque pièce ne se prolonge pas dans des volumes indéterminés. Elle se raproche au contraire d'un volume géométrique simple; cube, parallélipipède, rectangle, cylindre ou portion de sphère. L'espace est lui aussi « limité », « fini », sans détours. Dans l'architecture classique, « les proportions » c'est-à-dire, les rapports numériques que les formes entretiennent les unes avec les autres, prennent alors une importance essentielle. Ces proportions classiques sont transmises par « l'École » comme une for-

mule ésotérique qui permet seulement à des yeux initiés de voir si une construction participe ou non de « l'idée » platonicienne des objets, et de juger si une œuvre est digne d'admiration ou de mépris. L'architecte est alors « l'homme de l'art » qui connaît les formules, et par lequel il convient de passer, si l'on ne veut pas habiter une maison méprisable.

Le troisième caractère de la maison classique c'est enfin qu'elle ne participe pas au « dehors » mais qu'elle le « regarde ». Les fenêtres sont ainsi comme les *oculi* d'un masque qui permettent de voir sans être reconnu.

L'habitation classique crée, donc, un monde imaginaire, analytique, formel, fini et prévisible. C'est l'habitation des notables et des souverains. Elle vise à immobiliser un certain ordre de la société, à le mettre à l'abri des hasards, hors des changements qui se profilent constamment à l'horizon du monde extérieur. Cherchant avant tout à « signifier » aux yeux des hommes, elle est abstraite et artificielle.

Wright, sensibilisé par sa formation puritaine, mystique, au contact de la nature, est choqué de ces artifices, d'autant qu'à son époque, l'architecture classique s'est dégradée, abâtardie. A l'origine destinée aux « grands », elle a été singée par le monde bourgeois. Elle a perdu son aspect « impressionnant ». L'Usonie de Wright prend donc le contre-pied des valeurs incarnées par l'habitation classique. Il a le courage de ses sentiments, et dit à ses contemporains : « Vous faites fausse route, vous vous obstinez à regarder en arrière, à vivre dans des habitations qui ne vous conviennent pas, et vous y êtes mal à l'aise, comme un homme qui porte les vêtements d'un autre. »

Il faut retourner aux sources, et il conclut : « Aux U.S.A. le principal obstacle à une solution véritable du problème de la maison à prix modéré, c'est que les gens chez nous ne savent pas *véritablement vivre.* » Il pose donc le problème en moraliste, c'est-à-dire comme il faut.

En premier lieu, l'Usonie de Wright vise donc à satisfaire des « besoins » et non pas à être représentative. Elle donne la priorité aux aspirations de l'individu, et non aux rapports avec « autrui », à la hiérarchie sociale. Ces besoins sont au reste autant « spirituels » que fonctionnels. Wright ne conçoit pas l'habitation comme un outil, rigoureusement adapté aux fonctions « manger », « dormir » ou « se réunir ». La Maison doit plutôt être conçue comme la clef

du bonheur, par la manière dont elle nous introduit dans la natur
L'Usonie de Wright tient du « lieu sacré » qui met l'habitant e
état de grâce, et le fait communier avec la Réalité. Et pour c
faire, tout visera à mettre l'individu en contact avec la nature.

Au contraire de l'habitation classique, l'Usonie est faite d
matériaux « rustiques », planches brutes, briques ordinaires
ciment, papier, verre. Le « fini » intérieur n'est plus nécessaire
Pas de plâtre. Aucune peinture. Il convient que « le dehors
pénètre le « dedans ». Et Wright affectionne particulièremen
le bois. Non pas les lambris précieux, mais la planche ordinaire
avec ses nœuds et ses veines qui traduisent les vicissitudes de crois
sance de l'arbre. Par ses racines l'Arbre pénètre les puissance
cosmiques de la vie. Il faut en conserver l'image pour l'habitan
de l'Usonie. Il utilise ainsi la brique ordinaire, parce que c'est u
produit du Feu, puis le verre, qui comme l'Eau, laisse voir au tra
vers et se laisse pénétrer par la lumière.

L'Usonie est enfin largement ouverte sur le monde extérieur
Wright la conçoit de plain-pied avec le jardin, et sans étage. I
remplace les châssis à guillotine (traditionnels dans les habita
tions anglo-saxonnes) par des portes-fenêtres ouvrant à l'extérieu
Au fur et à mesure que les techniques le lui permettent, il rem
place le mur par un écran de verre escamotable qui n'est là qu
pour fermer « l'abri » pendant la mauvaise saison. Il épouse enfi
le sol, s'associant aux cascades (maison de J. Kaufmann à Bea
Run, Pennsylvanie 1935) ou s'étalant sur la prairie (maison Melwy
Maxwell Smith à Bloomfield Hills, Michigan, 1948).

Enfin, au compartimentage de la maison classique, Wright subs
titue une distribution plastique de l'espace, qui se continue d'un
pièce à l'autre. Les différentes fonctions d'une habitation : cuisine
coin des repas, salle de séjour, chambres, sont seulement isolée
les unes des autres par des écrans, ou des murs bas, et laissen
intacte l'intégrité du volume intérieur qui se prolonge au dehor
par de larges auvents et des terrasses. Pivot massif de ces volumes
la cheminée de briques, l'âtre plutôt — aussi large que les chemi
nées des châteaux moyenâgeux — se dresse, unique, au centr
de l'Usonie, et le Feu de bois, avec tous ses symboles, trône ains
au centre de la maison, au centre de la « prairie ».

Ces quelques traits montrent le sens de la révolution introduit
par Wright dans l'habitation américaine. Ils procèdent tous d
même besoin de renvoyer l'homme à un contact direct avec l

monde naturel. Wright s'élève contre la politique du gratte-ciel qui sévit à son époque aux U.S.A. et qui a séduit depuis d'autres pays. Et s'il en réalise un, le laboratoire des usines Johnson et Co à Racine en 1949, il le conçoit comme un Arbre. Dix planchers en porte-à-faux rayonnant autour d'un poteau unique, central, circulaire comme un tronc, qui plonge sa fondation comme une racine à plusieurs dizaines de mètres sous terre. Cette construction, dont de très belles photographies et une maquette ont été exposées au Musée d'Art Moderne, dans la rétrospective consacrée à l'art aux U.S.A., ne constitue pas seulement un tour de force technique, mais un des chefs-d'œuvre de Wright qui conçoit — ainsi qu'il le dit fort bien dans son autobiographie — que « formée à la grandeur et à la splendeur par l'Art et la Science, l'Architecture possède des destinées cosmiques encore insoupçonnées... des critiques. »

Wright a donc repensé l'architecture de son époque à partir de ses propres besoins. C'est ce qui a fait de lui un architecte romantique. Mais il l'est aussi par son goût des sites sauvages ou des formes extraordinaires, bien que géométriques, comme l'hexagone ou le cercle. Il a réalisé nombre d'habitations individuelles sur trames hexagonales, ce qui, pour lui, ne pouvait présenter d'inconvénient en ce qui concerne les meubles, puisqu'il les conçoit incorporés au bâtiment. Il n'en reste pas moins qu'un lit hexagonal reste une « fantaisie » qu'il est difficile de généraliser, voire d'universaliser.

De cet égotisme architectural, il résulte plusieurs conséquences qui confirment l'isolement dans lequel s'est choisi l'architecte romantique. D'abord, Wright n'a pas de postérité possible; il n'a pas fait école, bien qu'avec une persévérance étonnante il ait rebâti trois fois celle qu'il a fondée à Taliensin, dans la vallée de son grand-père.

Pourtant, là encore, Wright pose le problème bien dans son style. Il n'enseigne pas dogmatiquement, mais s'efforce de créer autour de lui plutôt une « communauté » qu'une École. Les élèves participent aussi bien aux travaux domestiques de cette « communauté » qu'au propre projet du Maître. Ils font la vaisselle, épluchent les légumes, construisent les nouveaux bâtiments. On voit que Wright cherche à retrouver dans son école de Taliensin les conditions qui ont procédé à la formation de sa propre personnalité : le « site », la vallée de son grand-père — la fatigue et les travaux de force — la vie communautaire où chacun, tout en étant

libre d'agir à sa guise, doit subvenir aux besoins du groupe par son travail. La musique, enfin, qui tint une grande place dans sa formation.

Mais en matière d'éducation quelles sont les causes et quels sont les effets ? Sans doute est-il un peu tôt pour juger, mais il est probable que si Wright a des disciples, il n'aura pas de successeurs.

L'art de Wright, enfin, a pu se développer et se réaliser parce qu'il s'est produit une heureuse conjonction entre l'état du développement économique des U.S.A. et sa venue. Wright, qui ne conçoit qu'une architecture personnelle, ne pouvait être compris et accepté que par des individus capables de se payer des « fantaisies ». Le développement de l'architecture romantique de Wright coïncide avec l'ascension d'un certain nombre de « businessmen » qui, par leur origine comme par leurs occupations, restaient ouverts aux étranges compositions d'un architecte comme Wright. C'est par persuasion directe du client que Wright est parvenu à imposer son point de vue. Au reste, son architecture correspondait aux besoins secrets du bourgeois américain, soumis plus que d'autres, peut-être, à la censure de son monde environnant.

L'Usonie ouverte sur la « Nature » qui ne juge pas, qui ne censure pas, devenait à la fois un point de fuite et une oasis. Le succès de cette formule reprise par Neutra et d'autres architectes américains en témoigne.

Mais l'administration et les collectivités se substituent peu à peu aux clients particuliers et enlèvent tout avenir à l'architecture personnelle dérivée de celle de F.-L. Wright. Le plus grave reproche que l'on puisse faire à Wright c'est de n'avoir pas su dépasser ses aspirations personnelles vers une architecture qui s'inclue spontanément dans une organisation politique et collective de la société humaine. Cet « habitat démocratique » — Wright en a posé quelques principes — reste encore à faire. Il convient à nouveau de faire prendre à l'architecture moderne un virage jusqu'à ce qu'elle trouve la ligne droite.

Jean BALLADUR.

J.-B. Pontalis.

MICHEL LEIRIS
OU LA PSYCHANALYSE INTERMINABLE (II)

Voici donc un homme qui se croit jeté pour la vie dans un cachot alors qu'il s'enferme comme certains personnages de Bosch dans une bulle de verre. Les mots de passe qui devraient l'en délivrer l'y tiennent captif au contraire, comme s'il insufflait lui-même cette bulle. Plus il parle, plus il paraît se condamner à n'entendre que sa voix. S'il s'efforce, par le moyen d'une cryptologie, de déchiffrer la réalité, il ne rencontre que ses propres symboles, et ne débouche jamais sur ce qui est pourtant la raison d'être de son mouvement : une règle du jeu (qui soit aussi celle d'un je). Que fait-il dans son cachot circulaire ? Il marche, en long, en large, de côté, en arrière, il ressasse, il s'ennuie; vaines tribulations, lente chanson qui se confond avec le silence, rengaines et ritournelles, chaînes de mots qui ne font qu'un peu de bruit.

Le découragement qui s'avoue si nettement à la fin — parce qu'il faut bien s'interrompre un jour — de *Biffures* n'a donc rien d'accidentel. Il signifie que, parvenu à ce point de sa recherche, Leiris se sait dans une impasse. S'il ne doit être qu'un « rabouteur de fiches », autant renoncer; reconnaître l'échec pour un vaincu, n'est-ce pas reconnaître sa vérité ?

Et nous qui le lisons, c'est dans son style même, tout l'homme étant maintenant ramené à une parole, que nous voyons l'ombre projetée par les murs cristallins qui l'emprisonnent : les piétinements, les interrogations, les parenthèses, ne sont que la multiplication indéfinie de l'interrogation, du piétinement, de la parenthèse qu'est la personne même de Leiris.

Pourtant *Fourbis*, qui rouvre le cycle, n'est pas une simple reprise de la recherche interrompue, plutôt un nouveau commencement; dès les premiers mots, nous le pressentons, la voix a changé. Dans *L'Age d'homme*, nous nous promenions à travers un musée

personnel, avec la grammaire, la syntaxe élémentaire d'une langue que nous apprenions ensuite (dans *Biffures*) à voir fonctionner. Et toute langue qui se parle est bègue, inachevée, baroque, en regard des représentations qu'on s'en fait. Mais il fallait biffer ce qui avait d'abord été résolument affirmé, non pour compléter le portrait, encore moins en proposer un autre, seulement pour faire apparaître à l'horizon de tous ces écarts (biffures), de toutes ces déviations (bifurs), un sujet qu'aucune conduite, aucune conscience ne consentent à nous livrer. *Biffures* était donc le *négatif* de *L'âge d'homme*. *Fourbis*, le titre l'indique, annonce un nouveau renversement.

Le livre s'ouvre par une méditation sur la mort, appelée ici à relancer la course. Pourtant la mort n'a jamais été absente de l'œuvre de Leiris, tout entière placée sous le signe de son obsession. Cette obsession se reconnaît à chaque ligne, soit à son aveu, soit à son expression immédiate (en particulier tout ce qui relève de la minéralisation), soit à la structure du moi qu'elle implique (le moi : forteresse, les autres : agresseurs), soit au jeu de fantasmes d'*Aurora* (1928) et aux symptômes littéralement *présentés* dans l'*Age d'homme* par rubriques : femmes antiques, Lucrèce et Judith etc...

Cette obsession n'est pas le parasite, mais la racine de l'entreprise de Leiris. Il y a en effet une forme de conscience de soi, qui est synonyme de la conscience de la mort ; la mort étant négation du particulier et n'instituant qu'une universalité sans nom. C'est dans le discours fantasmagorique d'*Aurora* qu'on voit sans doute le plus clairement comment la mort et le moi sont les deux termes d'une seule obsession. « La mort du monde est égale à la mort de moi-même... Nuit et jour la mort me surplombait comme une morne menace... Craignant la mort je détestais la vie (puisque la mort en est le plus sûr couronnement)... ».

Déjà la mort y apparaît dans sa signification la plus pure, qui n'est pas celle d'une échéance ou d'une inquiétude, mais d'une négation de toute particularité, d'une pure limite, à laquelle le sujet humain particulier doit précisément se mesurer. « M'y voici venu à la Mort cathédrale, à cette troisième singulière personne, que tout à l'heure je biffais d'un trait de plume, la Mort, fourche grammaticale qui assujettit le monde et moi-même à son inéluctable syntaxe, règle qui fait que tout discours n'est qu'un piètre mirage, recouvrant le néant des objets, quels que soient les mots que je prononce et quel que soit le Je que je mets en avant. »

Une fois reconnu cet *il* de la mort, Leiris a beau avouer : « il m'est toujours plus pénible qu'à quiconque de m'exprimer autrement que par le pronom je, non qu'il faille voir là quelque signe particulier de mon orgueil, mais parce que ce mot je résume pour moi la structure du monde », il n'en écrit pas pour autant sa propre confession, mais celle de son *double*, Siriel. Double errant en état de *deuil blanc* « dans une cuirasse semblable à celle qu'aurait pu forger son squelette devenu soudainement extérieur », double qui tient lieu de défense contre la mort (comme en témoignent tant de croyances primitives) en même temps qu'il nous en assure la maîtrise [1].

Aurora, c'est le monde même du narcissime; il ne saurait être mieux scellé que par cette alliance du moi, de la mort et du double, le moi n'évitant le vertige de la mort qui est le sien propre que par une relation fantasmatique avec un double auquel il délègue avec ses hantises quelque pouvoir qui doit le sauver du mal mortel et de ses effets morcelants [2]. Seulement Leiris est trop lucide pour s'enchanter de cette fantasmagorie qu'il paraît dénoncer dans le moment même où il s'y abandonne. C'est pourquoi ce texte surréaliste surprend : sa densité est comme minée, son élan imaginaire retenu, son miroitement privé d'éclat, de séduction.

Pour ne point succomber à un vertige, à un objet tantalisant, pas d'autre recours que la fuite. Rupture, liquidation, départ. La cure psychanalytique que Leiris commença après *Aurora* (et sur laquelle il se montre fort discret) dut être entreprise avec cette résolution de tout planter là, et d'abord de détruire le moi, d'échapper à ses mirages comme à la fascination de la mort. De même le voyage en Afrique, qui se révèle être une confrontation de fantômes plutôt que l'avénement d'une vérité; aussi Leiris s'y découvre amèrement « nomade rien que spatial qui traîne derrière soi — renforcées plutôt que diminuées par son isolement relatif — ses inquiétudes et ses manies ». C'est que toute tentative de rupture radicale se nourrit d'un désir impossible ; être mort et s'en apercevoir : contradiction que résout imaginairement le mythe du double et qui fascine dans *l'idée* du suicide (non dans son accomplissement, car il n'y a pas de mort pri-

1. Car nous ne pouvons vivre la mort comme *événement*, seulement en connaître les équivalents : « dans l'accouplement nous savons au moins ce qui se passe après et pouvons être les témoins, d'ailleurs amers, du désastre consécutif ».

2. « Ils n'étaient en vérité ni des hommes ni des femmes mais bien réellement et uniquement des fragments de corps. » *Aurora*, p. 32.

vilégiée). Et puis, pour vraiment rompre, il faudrait détenir par devers soi une vérité qui permettrait de dénoncer le masque, le faux semblant, le reflet; autrement ce n'est qu'une nouvelle fuite, un mirage répété.

Aussi est-ce de biais et une fois consommé l'échec d'une rupture, d'un « suicide » que Leiris dans *L'Age d'homme* aborde sa propre mort. Renonçant à jouer des équivoques de la passion narcissique, qui sont aussi celles de la littérature, mais se gardant d'ignorer leur piège, Leiris, on l'a vu, tire franchement les conséquences de la définition de l'ego comme alter ego, « suicidant » en quelque sorte l'ego en le constituant et l'interprétant comme autre. C'est alors, Blanchot l'a noté, un « regard d'outre-tombe » que Leiris porte sur lui-même. Regard beaucoup plus impitoyable — et qui, parce qu'impossible à récuser, vous met en posture de coupable[3] — que celui d'un autrui concret, toujours à la fois complice et traître. Ici comment ne pas admettre que *je* suis ce qu'*il* pense de moi ? De cette confrontation entre un moi objectivé et une « troisième personne » — la mort — dimension à laquelle Leiris se mesurait, devait naître la possibilité pour un je « première personne », jusqu'ici méconnue ou pervertie ou simplement infléchie par le cours des choses, de prendre la parole.

« Je suis couché dans mon lit, exactement comme je dois l'être dans la réalité, mais le front appuyé à la paroi blanche et poussiéreuse d'un large cylindre de chaux, espèce de citerne, dont la hauteur ne dépasse guère ma propre taille et qui n'est autre que moi-même réalisé et extériorisé. »

« Sur une tombe (la mienne ?) on dispose en guise d'épitaphe une pancarte contenant en résumé quelques lignes de la vie du défunt. Cette pancarte est intitulée : argument ».

« J'introduis ma tête comme pour regarder dans un orifice à peu près semblable à un œil-de-bœuf donnant sur un lieu clos et sombre... Mon angoisse est due à ce que, me penchant sur cet espace claquemuré que je surprends dans son obscurité intérieure, c'est en moi-même que je regarde. »

Ces trois rêves[4] — moi réalisé, vie déjà vécue (une autre fois, Leiris rêve qu'il achète un fascicule où il lit tout ce qui l'attend, son futur étant déjà antérieur), angoisse mortelle — articulent

3. « Je me conduis toujours comme une espèce de maudit qui ne souhaite rien tant que pousser à son comble cette malédiction. »
4. Extraits de *Nuits sans nuit.*

tout le rapport de Leiris à la mort, sous-jacent à l'*Age d'homme* qui, plutôt que risque couru, comme il est dit dans la préface, apparaît comme tentative de conjuration. De même le double (ici le moi mythologique) est détruit par l'inventaire sans complaisance qui en est établi, en même temps que son aveu délivre du malaise de l'existence confuse : les masques même arrachés, la fabulation même dénoncée, conjurent l'angoisse de n'être rien [5].

Leiris ne pouvait donner de portrait plus véridique que celui de l'*Age d'homme* — il n'y a pas de *vrai* moi mais un homme qui se mesure au vrai; il lui restait à trouver le chemin qui donnerait à cet homme les moyens de parler, de constituer sa vérité, par une démarche qui serait systématique sans être préétablie, bref à passer du livre-produit au livre-parole. C'est *Biffures*.

A ce stade, la mort ne devrait plus être présente, et elle ne l'est plus, du moins comme obsession. Le moi une fois réduit, le vertige de la mort s'efface avec celui de la particularité qu'il fallait à la fois soumettre à la mort et préserver contre ses menaces. Mais si la mort n'est plus directement perceptible dans *Biffures* son ombre s'y projette encore sous forme de stagnation, et c'est dans la phrase même qu'elle se perçoit. Leiris ne le dissimule pas, et comment le pourrait-il ?

Dans *Aurora* (« diamants imaginaires sur un miroir imaginaire ») il se montrait sans illusion sur la fausse dureté de tous ses mots, sur la misère et l'emphase du poète : « traîneur de sabre, de phrases mal affûtées qui ne coupent qu'un vide biseauté au lieu des têtes que je voudrais recueillir dans mon panier ».

Dans *Biffures* sont mis en évidence les malheurs et les ridicules du prosateur indéfiniment aux prises avec sa vie, ce texte qui parfois tient en trois mots, parfois se déchire de toutes parts. Entre mille aveux : « force m'est de reconnaître que — tel un qui effectivement herborise — je n'appréhende rien dont je puisse faire mieux que tige desséchée si ce n'est fleur à la veille de tomber en poussière. » On songe à ce mot profond de Freud : « Tout ce qui est conscient s'use. Ce qui est inconscient reste inaltérable. Mais une fois délivré, ne tombe-t-il pas en ruines à son tour ? » Ce que Leiris capte, ce ne sont pas les origines et les avatars de sa vérité, à peine

5. Leiris reconnaît justement que le freudisme « offre à chacun un moyen commode de se hausser jusqu'au plan tragique en se prenant pour un nouvel Œdipe » et note ailleurs la tendance naturelle de sa mémoire à retenir « tout ce qui peut servir de base à une mythologie ».

quelques fragments artificiellement reliés de sa légende, « maigres fantômes de réalités toujours en retard sur moi-même et circulant déjà parmi les ruines à l'instant où j'écris ».

Il semble que, quelles que soient les méthodes et les étapes de l'approche, Leiris ne puisse livrer d'autre jeu qu'avec une ombre dont il n'est jamais sûr qu'elle soit sa proie, connaître d'autre règle que celle de la mort, neutralisée puisque impersonnelle, mais qui le pétrifie et l'autorise seulement à durer donc à vieillir (on comprend sa hantise du vieillissement), non à développer une histoire et à prendre son fourbi (joyeux ou non, ceci est une autre affaire).

Pourquoi cette stagnation ? Que signifie le caractère interrogatif, problématique, gourmé de cette œuvre ? Au bord de quoi hésite-t-elle ? On le comprend d'autant moins que la recherche de Leiris, à la différence de celle de Proust, est foncièrement « intéressée » (au moins au départ car au fur à mesure qu'elle s'accomplit elle s'épuise en elle-même). Or Proust ne donne jamais ce sentiment de stérilité; la temporalité de son entreprise implique dégradation mais aussi métamorphose. Alors que chez Leiris rien ne paraît bouger. Certes, pour lui, se faire c'est se dire, mais voici qu'il se lit plutôt qu'il ne se dit.

Pour comprendre cette stagnation, cette absence d'histoire, il faut la lier à ce qui en est la raison d'être : l'obstination, cette curieuse insistance qui fait reparcourir à Leiris, par delà le découragement, cent fois les mêmes chemins, emboîter et désemboîter les mêmes souvenirs. Car stagnation et insistance sont l'envers et l'endroit d'un seul désir.

Ce que cherche Leiris, ce n'est pas un secret qu'une investigation laborieuse permettrait de forcer (à en juger par ses premiers écrits, personne n'a plus tôt et soigneusement que lui fait le tour de ses propriétés); « les marches et contremarches, détours, retours et piétinements », la répétition tourmentée et les débats stériles ne sont que la marque d'un désir — anxieux parce qu'impuissant à se donner les moyens de son accomplissement — de s'évader du « cachot circulaire ».

Dans *Fourbis*, la mort, jusque là règle catégorique de l'univers de Leiris, paraît trouver enfin une fonction nouvelle. Elle cesse d'être ce pur regard impersonnel qui transmue ce qu'il touche en minéral ou en acier et contraint l'homme terrorisé, vaincu, pétrifié à n'être plus qu'un moi rétréci. Elle se laisse apprivoiser et rouvre alors Leiris à lui-même et au monde comme si une autre totalisa-

tion était possible, et un autre absolu, que ceux, fulgurants, des moments où viennent miraculeusement se fondre toutes les antinomies. Dans *Fourbis* ces instants privilégiés, au lieu d'être posés hors du temps, sont repris par une parole qui du coup trouve un rythme plus large où enfin le *je* et le *il* se confondent en une seule voix.

Cette nouvelle approche, que nous percevons à travers l'élaboration de quelques expériences qui font le premier chapitre du livre. permet non de dépasser la mort (il n'y a dans aucune conscience de la mort de quoi la dépasser) mais de lui reconnaître une valeur positive : elle change de signe. On voit s'esquisser dans *Fourbis* cette sorte de mouvement tournant. Jusque là, déjouer la mort revenait en fait à se soumettre à sa règle, soit en se composant par mimétisme un être qui lui convienne — et ceci du plus extérieur, le vêtement, au plus personnel, l'écriture —, bref en faisant le mort, soit en en cherchant une maîtrise illusoire (intérêt pour l'érotisme, la corrida). Aujourd'hui, Leiris, la règle se confondant en définitive avec la recherche de cette règle, avec le livre lui-même, anticipe la mort tout autrement : en ébauchant ce mouvement de totalisation qui la définit, en articulant cette loi qui culmine et se résume en elle par un simple *arrêt*. Il n'y a pas d'autre moyen de vaincre la mort que de la *réaliser*.

Orientation qui modifie nettement la perspective de Leiris : c'est le sujet même de *Fourbis* et il serait oiseux d'y ajouter notre commentaire. « Les événements si minces qui fulgurent çà et là dans notre vie » ne sont plus « ces lieux de tangence au monde et à soi-même » auxquels il convenait d'accorder une dévotion presque religieuse; ils condensent seulement, comme certains rêves, un ensemble d'intentions qu'il reste à faire entrer dans le circuit réel de l'existence. Cessant « de se donner le change par des espèces de mimiques rituelles, simulacres d'actions positives », Leiris ne liquide pas pour autant sa mythologie après illumination positiviste mais la *désinvestit* et cherche à accomplir le désir singulier qui en était l'origine dans son œuvre plutôt que dans des fantasmes. Le langage perd enfin sa valeur oraculaire et devient ce par quoi la vérité s'articule et se détermine. Ainsi Leiris peut-il renoncer à l'alternative torturante d'un changement magique ou d'une stagnation définitive.

Cela dit l'œuvre de Leiris reste une confrontation sans fin avec soi; il est tout entier engagé dans une dialectique de la reconnais-

sance, à la recherche d'un objet « dont l'absence explique pourquoi sa vie s'écoule dans un état d'angoisse et d'oisiveté », dans la nostalgie « d'un destin qui rétrospectivement le rende digne d'être aimé ». Il se définit lui-même comme un homme de la nostalgie « qui laisse lointaines les choses pour en conserver le désir ou en avoir le regret », il se croit toujours « à un fil d'entrer en contact avec soi-même ». Bref, il ne peut réellement s'arracher à soi, demeure menacé par le regard d'autrui, et de cet autrui absolu qu'est la mort, ne connaissant quelque répit que s'il se croit « tout entier vu mais délivré de l'intrusion des regards » (défaut de réciprocité qui l'extrait du débat humain). Il se sait totalement dépendant des objets qu'il tient d'autant plus à distance et voué à une existence dont le caractère borné ne lui échappe jamais.

Qu'il s'élance donc, s'impatientent les amis de la vie! il faut revigorer ce moi et d'intégration en intégration le conduire enfin à la bénéfique adaptation... Mais, voilà, notre homme ne veut rien entendre. Ce sont les mêmes faits qu'il déchiffre, les mêmes mythes « prismes de miettes intimes » dont il fait le tour, le même glossaire qu'il épèle, la même névrose, si l'on y tient, « rose vaine du cerveau » qu'il effeuille, la même angoisse « hangar poisseux, foisonnant de cent engins pour étrangler » qu'il affronte, la même mort, « minotaure amateur d'hommes, saumâtre traumatisme [6] » qu'il souffre, conjure, apprivoise. Étrange insistance mais dont on ferait mieux de saisir le mouvement plutôt que de lui opposer les prétendues certitudes de ce qu'on appelle un peu vite, avec moins de prudence et d'humour que Leiris, l'âge d'homme.

Il est vrai qu'il y a d'autres voies pour se mesurer à la mort que la littérature, d'autre littérature, cela déjà est moins sûr, que celle qui se nourrit d'une existence vouée à se dire, à se situer, à reconnaître son unique désir dans l'abondance confuse des médiations qu'il se donne, son objet brûlant dans la grisaille des tâches qui l'occupent. On ne niera donc point qu'il y a d'autres formes de vivre sa liberté. Mais comment reprocher à Leiris d'avoir choisi celle-ci ? On admirera plutôt l'honnêteté sans exemple avec laquelle il mène son entreprise et son refus de résorber les antinomies entre vie et mort, mythe et réalité, travail et parole, le langage littéraire et la prose des jours, ce qui assure à ses écrits leur tension incomparable.

J.-B. Pontalis.

6. Définitions extraites de *Glossaire j'y serre mes gloses.*

Le Cinéma

Les Grandes manœuvres, de *René Clair.*

En noir et blanc, *Les grandes manœuvres* serait un film bien décevant. René Clair s'aligne sur la production standard. La caricature se banalise, l'humour perd sa violence libératrice. Ce qu'il disait autrefois avec un gag, Clair l'étire au long d'une scène bavarde. Il faudrait projeter *Les grandes manœuvres* après *Le chapeau de paille d'Italie*, il faudrait comparer, image par image, les deux bals, les deux duels, les deux magasins de modes, les deux officiers à femmes pour mesurer cette décadence. René Clair subit le sort des grands cinéastes de l'époque 25-35. Sa déchéance est aussi celle de Pabst, de Lang, de Gance et de L'Herbier. Le cinéma dévore les talents en dix ans, quinze au maximum. C'est une loi de vieillissement qui lui est propre.

Autrefois, jamais René Clair n'aurait laissé traîner dans un de ses films un mot d'auteur aussi usé que : « Je vous ai attendu toute la nuit. La France peut vous attendre quelques minutes. ». Jamais il n'aurait toléré des gags qui ont traîné dans cinquante productions bassement commerciales. Quelqu'un chante : « Je voudrais garder le silence », et bien entendu un gros pépère trébuche en lâchant ses paquets. Un colonel de cavalerie passe un savon à un lieutenant, et bien entendu la petite amie téléphone pendant l'engueulade. Le colonel prend l'appareil, change de visage et répond d'une voix sucrée, comme dans un film de M. Couzinet. On tire une tombola, Gérard Philipe a décidé de séduire la gagnante. Bien entendu il y a d'abord erreur de numéro et une dame d'âge mûr lève le bras.

Tout le film est fait de ces menues facilités. On imagine René Clair à sa table de travail, rejetant l'idée banale qui venait la première, cherchant désespérément un gag de qualité et finissant par accepter cette idée banale en se disant : « ça fera toujours sourire ». Demandez à vos amis de citer une des trouvailles du film. On vous répondra, neuf fois sur dix : « Les deux femmes qui portaient le même chapeau chez le préfet ». L'image est d'ailleurs amusante, mais autrefois elle aurait disparu au milieu de trouvailles étincelantes.

Voici un exemple de ce changement de style, et l'on comprendra mieux ma déception. Dans *Le chapeau de paille d'Italie* qui date de 1928, René Clair avait voulu rendre la suffisance des officiels. Il concentra l'attaque sur un discours de mariage. Le maire, un bel homme aux tempes argentées, accumulait des lieux communs que l'on devinait à ses gestes nobles. Le film étant muet, le discours devenait une étonnante succession de regards

enveloppants, de jeux de mains et d'attitudes républicaines, où l'on pouvait lire tous les clichés de l'honneur bourgeois. C'était mieux que comique : corrosif. Or, dans *Les grandes manœuvres*, il se trouve qu'un préfet marie sa fille. Le problème a été le même : souligner les ronds de jambe d'un personnage officiel. Voici la solution de 1955 : une porte à deux battants s'ouvre sur un salon. Le préfet tient par le bras l'un de ses invités. Qui va passer le premier ? Politesses, qui donnent à peu près : « — Après vous, mon cher. — Je n'en ferai rien. — Mais non, mon cher. — Je vous en prie, etc... » Même André Berthomieu aurait trouvé autre chose.

Pourtant, quelques recherches sonores sont bien venues. D'ordinaire, les réalisateurs tiennent la prise de son pour une corvée, et René Clair a le mérite de s'évader de cette routine. C'était une bonne idée d'enchaîner deux séquences sur un monologue ininterrompu de Gérard Philipe; une bien meilleure, de faire passer un disque de Mayol agressivement vulgaire, au cours d'un thé fort digne, ou de ponctuer la scène de la rupture par le rire gras des célibataires.

René Clair prépare son entrée à l'Académie française avec ce film-apothéose qui est le *Don Camillo* du cinéma léger. Comme il faut se donner l'air de penser; et que le chantage aux larmes a réussi à Charlie Chapin, en le dédouanant auprès d'un public que le comique scandalisait, Clair a pimenté son œuvre d'une variation sur le donjuanisme. Il a repris, en le banalisant, le personnage de *Monsieur Ripois*.

Telles seraient ces *Grandes manœuvres* sans la couleur : un film gentil, assez piquant vers le début, assez banal vers le milieu. En somme, l'équivalent de ces petites comédies désuètes que Claude Autant-Lara tournait pendant la guerre, pour se faire la main : *Le mariage de Chiffon*, *Lettres d'amour*.

Mais la couleur est très belle. Elle est pleine, rutilante. Elle éclate dans des décors excessivement soignés. On pense à Vuillard, parfois à Renoir et aussi à Caillebote. En réalité, à vouloir faire ces comparaisons peinture-cinéma, il y a toujours un perdant. La projection sur l'écran donne un brillant, une violence qu'aucun tableau ne peut atteindre. A l'inverse, le film en couleurs est prisonnier du réalisme photographique et sera toujours en état d'infériorité par rapport à l'impressionnisme.

Ici, certaines images apportent vraiment quelque chose de nouveau. Tel sous-bois d'automne, avec un tandem en gros plan appuyé contre un chêne, est académique, mais bien agréable. Il faut fouiller le décor du bastringue, pour découvrir des correspondances subtiles entre les étoffes et le reflet de la lumière sur le vert d'une menthe ou le rouge d'une framboise... *Grandes manœuvres* est un film de photographe.

RAYMOND BORDE.



Ordet, de Carl Dreyer.

Le Christ est revenu sur terre. Cela se passait au Danemark, vers le 13 août d'une année récente, chez les Borgen, riches fermiers de la Côte.

Il est venu parce que le vieux père Borgen ne croyait plus aux miracles et traitait de chrétien ranci le tailleur de l'endroit qui y croyait encore; parce que le pasteur avait une foi moderniste et parlait religion en fumant un cigare; parce que le fils aîné aimait trop le corps de sa femme et qualifiait la croyance de « bondieuserie ».

Il prit l'enveloppe charnelle de Johannès Borgen, un fils cadet que les études avait rendu fou (et notamment la lecture de Kierkegaard) et, pour démontrer qu'il pouvait encore se révéler aux hommes, il opéra de la façon suivante :

1° La fille de la maison était en couches. Il fit mourir le bébé, à titre de premier avertissement.

2° Les gens de la ferme continuaient à douter de lui. Il tua la mère.

3° Mais la douleur porta ses fruits. Le fils aîné pleura des larmes chrétiennes et Jésus ressuscita la morte.

Tel est le scenario d'*Ordet*. Un peu gênés, les critiques bien-pensants n'ont fait allusion qu'au miracle final : Dieu interviendrait le temps de redonner la vie. C'est faux. Carl Dreyer a posé, tout au long de son film, l'égalité :

Johannès = Jésus Christ.

Johannès prononce les paroles mêmes du Christ, ce qu'on pourrait à la rigueur mettre au compte de la folie. *Mais il agit en tant que Christ.* Il annonce des morts, qui se réalisent sans une seconde d'erreur. Vingt-quatre heures à l'avance, il dit ce qu'il va faire : ressusciter la jeune femme lorsque les Borgen auront retrouvé la foi de leurs ancêtres. C'est ce qui se passe. A l'instant même où le dernier des Borgen a cessé de douter, la morte bouge dans son cercueil.

Possédé par le Christ, Johannès avait pris une voix traînante de comique troupier. Les adultes le tenaient pour un détraqué. Mais les fillettes se faisaient bénir et embrasser : « Laissez venir à moi les petits enfants ». C'est que Dieu voulait reconnaître les siens.

Dieu : un Dieu de colère qui ne supporte aucun écart. A travers un personnage de médecin matérialiste, Carl Dreyer condamne la science. A travers Johannès, il condamne les études, c'est-à-dire toute forme de connaissance raisonnée. Il prend parti, à l'intérieur du protestantisme, pour les fractions rétrogrades. Et *Ordet* appelle un rapprochement avec le film catholique le plus réactionnaire de l'année, *Marcelino, pan y vino.* Là aussi, le miracle de Dieu consistait à tuer un gosse. A un certain degré de fanatisme, catholiques et protestants se rejoignent dans le culte de la mort.

Le récit est statique. Dreyer a tourné *Ordet* avec une optique de théâtre.

Les personnages se groupent sur des fonds unis, grisâtres, et jouent presque immobiles cette interminable pièce. Parfois, la camera s'aventure sur les dunes. Elle en rapporte quelques images nostalgiques et trop rares. Car, dans l'ensemble, la forme est décevante. Les visions d'art n'ont jamais fait de bons films.

Il serait bon de dissiper une équivoque. Parce que Dreyer occupe une place importante dans l'histoire du cinéma, on a tendance à admirer d'emblée tout ce qui porte sa signature : c'est la rançon d'une critique basée sur le mythe des grands hommes. Or il y a dans cette carrière deux périodes aussi dissemblables que possible :

— la période des gros plans et des montages rapides; la camera, sans cesse en mouvement, fouille les visages et souligne les objets; c'est une époque de création intense, de bouillonnement technique et *La passion de Jeanne d'Arc* reste encore une leçon de cinéma;

— la période du « film d'art » : plans d'ensemble, montage très lent, dialogue envahissant (*Dies irae*, *Ordet*).

Ce reniement pourrait s'expliquer par l'évolution des thèmes. Les artistes chrétiens ne manquent pas d'invention lorsqu'ils peignent le « Mal » : or *La passion de Jeanne d'Arc* est une œuvre centrée sur la duplicité des Juges. Mais ils retrouvent l'académisme quand ils s'attaquent au « Bien ». Et *Ordet* est le type même du film édifiant.

R. B.



La Pointe courte, d'*Agnès Varda.*

Le cinéma français n'a que trop tendance à verser dans les phrases à effets et la fausse poésie. Mais jusqu'ici, le film d'amateur servait de contrepoids. Il sauvegardait l'héritage visuel des cinéastes d'hier.

Il est infiniment regrettable qu'un amateur tombe à son tour dans le piège de la grandiloquence verbale. *La Pointe Courte*, qui va faire école, ouvre une voie désastreuse. Les amateurs prendront l'habitude de commander leur texte à des professeurs de littérature et sonoriseront d'interminables commentaires en pastichant Claudel.

Aucun film ne pouvait résister aux mots d'auteur qui envahissent le dialogue :

« Notre amour a l'air d'un vieux beau. »

« — Ma délicate — Mon piétinuer. »

« Je n'ai pas choisi d'être amoureux à tout crin ».

Ni à cette poésie de poétesse locale que Sylvia Monfort débite en filant les sons :

« Un jour dans les yeux des autres, je vis ce qu'on appelle notre amour. Je le vis grandir et les autres le jalousaient... Nous nous sommes choisis, élus, couronnés... J'ai appris tout ce que nous n'avions plus et la pesanteur

d'une aventure... Tu avais de l'ambition pour notre amour. C'est ton orgueil qui parle et non ta peine... ».

On pourrait croire que je déforme ce texte en généralisant des erreurs. Je ne le pense pas. Car voici ce que devient une simple phrase de raccord, destinée à réamorcer le dialogue :

« Parle, parle encore, cher cœur, que je t'entende me dire mon fait ».

Ces réserves devaient être faites, mais le film d'Agnès Varda ne manque pas de qualités. Le scenario est excellent. Après beaucoup d'hésitations, un homme accepte de mettre en présence une femme et un paysage. Ce paysage, c'est le faubourg de Sète où il passa son enfance et qu'il rêvait de révéler à l'épouse qu'il aurait plus tard. L'initiation a lieu à un mauvais moment, puisque le couple est désuni. Mais l'étang de Balaruc, éclatant de soleil, avec son horizon d'usines et de bacs à pétrole, est un des coins les plus insolites de la côte méditerranéenne, et la violence du dépaysement opère sur la jeune femme.

Tantôt néo-réaliste, tantôt cadrée avec un art extrême (qui dénote l'influence de l'avant-garde américaine), l'image est toujours réussie. On aimerait défendre *La pointe courte* si les acteurs jouaient moins « tendu » si le dialogue était plus simple. Mais en donnant l'équivalent sonore du « Film d'Art » de 1912, le cinéma expérimental engage le combat sur un mauvais terrain.

R. B.



Lola Montès, de *Max Ophuls*

Max Ophuls a conçu *Lola Montès* comme un film à sketches dont un meneur de jeu relie les épisodes. Ces tranches de vie pourraient s'appeler : « Un amour de Franz Lizt », « Scandale en Bavière »... Elles sont relativement indépendantes et les plans de raccord s'associent peu à peu pour devenir la matière de la dernière histoire : « Lola Montès au cirque ». Depuis qu'il retravaille en France, Ophuls est fidèle à cette formule des sketches qui fit le succès de *La ronde* et du *Plaisir*.

Lola Montès est une œuvre léchée, aux décors ravissants, un peu verbeuse : on perd deux heures très agréablement. Dans les limites qu'il s'est assignées, Ophuls a trouvé sa voie. Tant qu'il y aura des capitaux pour faire pétiller le cinéma français, on lui laissera le soin de confectionner ces divertissements aimables, à égale distance de l'humour et de la vulgarité.

Les scènes du cirque sont le meilleur du film. Ophuls n'est pas Sternberg et il s'essouffle à vouloir créer une atmosphère baroque et insolite. Les personnages bizarres — nains masqués, visages verts, hommes à tête de dollar — sont perdus sur cette immense piste. Il y a là une erreur d'optique qu'aggrave le Cinémascope. Mais la dernière image est saisissante. Pour quelques pièces de monnaie, les spectateurs peuvent approcher de Lola Montès. Ils vont voir dans sa cage la fille perdue qui scandalisa

l'Europe et fit trembler le trône de Bavière. La camera se recule et découvre lentement des centaines d'hommes émoustillés.

C'est un signe inquiétant que *Lola Montès* ait suscité une controverse. Que le public s'étonne des petites audaces de Max Ophuls (flash-backs qui ne suivent pas l'ordre chronologique; jeux de caches sur l'écran mal commode du Cinémascope) en dit long sur la paresse intellectuelle des spectateurs. Vingt ans de découpage académique ont fait du mal. Tout ce qui viole les habitudes de perception devient maintenant objet de scandale.

R. B.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Janvier 1956

Dépôt légal 1er *trim.* 1956